



HISTOIRE  
D'UN  
ÉCOLIER HANOVRIEN

BIBLIOTECA NACIONAL  
DE MADRID



SCÈNES DE LA VIE DE COLLÈGE  
DANS TOUS LES PAYS

HISTOIRE  
D'UN

ÉCOLIER HANOVRIEN

(COLLÈGE ET UNIVERSITÉ)

PAR

ANDRÉ LAURIE

Ouvrage adopté par le *Ministère de l'Instruction publique*  
pour les Bibliothèques scolaires  
et par la *Ville de Paris* pour les Bibliothèques municipales  
et les distributions de prix.

SIXIÈME ÉDITION



BIBLIOTHÈQUE  
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C<sup>ie</sup>, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

110 X 180

# SCÈNES DE LA VIE DE COLLÈGE

DANS TOUS LES TEMPS

ET

DANS TOUS LES PAYS

PAR ANDRÉ LAURIE

---

VOLUMES IN-18 ILLUSTRÉS

---

La Vie de Collège en Angleterre. . . . .	1 vol.
Mémoires d'un Collégien (département) . . . . .	1 vol.
Une Année de collège à Paris. . . . .	1 vol.
Histoire d'un Écolier Hanovrien. . . . .	1 vol.
Tito le Florentin . . . . .	1 vol.
Autour d'un Lycée Japonais . . . . .	1 vol.
Le Bachelier de Séville. . . . .	1 vol.
Mémoires d'un Collégien russe. . . . .	1 vol.
Axel Ebersen (Le gradué d'Upsala) . . . . .	1 vol.
L'Écolier d'Athènes (Grèce ancienne) . . . . .	1 vol.

CHAQUE VOLUME : **3** FRANCS

HISTOIRE  
D'UN  
ÉCOLIER HANOVRIEN  
(COLLÈGE ET UNIVERSITÉ)

---

CHAPITRE PREMIER



WALMUTH ET LIEBCHEN

M. LE CONSEILLER

DE GUERRE

Hoya sur le Wésér est une petite ville de la province de Hanovre, très fière de ses deux à trois mille habitants, du hardi pont de fer qu'elle a jeté sur le fleuve et des vieilles bandes de hérons qui nichent de temps immémorial dans les grands arbres de son Mont Sacré.

Est-ce la gravité naturelle à ces échassiers qui a fini par déteindre sur leurs compatriotes, les bipèdes sans plumes? N'est-ce pas plutôt l'incessant spectacle d'une compagnie de soldats prus-

siens faisant du matin au soir l'exercice sur le Rossmarkt, qui pénètre ces bons bourgeois d'une mélancolie chronique?

Rien de moins aisé à démêler, car les Hanovriens ne sont pas un peuple communicatif.

Par beaucoup de côtés, ils ressemblent aux Anglais. Le pays a gardé de ses longs rapports avec la Grande-Bretagne, et de son union d'un siècle avec elle sous la dynastie guelfe qui règne encore à Windsor, une sorte d'empreinte britannique.

La vie y est plus noble et les goûts y sont plus raffinés que sur les bords de l'Elbe ou de l'Oder. Les maisons y ont ce front calme et discret du *home* anglais qui met entre la rue et lui la largeur d'un fossé ou d'un petit jardin.

Les mœurs y sont sobres et décentes. On y voit moins de tabagies et de brasseries que dans aucune partie de l'Europe centrale. Les Hanovriens ne paraissent pas croire que l'objet principal de la vie soit de se gaver de viandes hachées, et de faire passer cette masse énorme de nourriture en s'entonnant des torrents de bière dans l'œsophage. L'appareil digestif a gardé chez eux ses proportions normales et n'a pas acquis ce développement excessif, prédominant, que Tacite signalait déjà chez les anciens Germains.

Néanmoins, à Hoya, comme dans tout le Hanovre, on fait quatre repas par jour, et l'un de ces

repas, un léger goûter arrosé de café, qui a lieu vers cinq heures de l'après-midi est particulièrement apprécié des dames. C'est l'heure qu'elles choisissent pour se réunir, échanger les nouvelles, et au besoin les commérages du jour.

Or, cette heure étant précisément celle où s'ouvre le présent récit, on peut affirmer qu'il n'y avait guère ce jour-là dans Hoya une seule maison où l'on ne sût déjà la grosse nouvelle qui s'était répandue à la sortie de la *Burger-Schule*, c'est-à-dire du collège communal. Le docteur Kräbinger, directeur de ce modeste établissement et helléniste bien connu du monde savant, venait d'être appelé à la chaire de littérature grecque à l'Université de Göttingue!

Certes, les habitants de Hoya appréciaient comme il faut l'honneur qu'un pareil choix conférait à leur cité. Mais, en même temps, ils avaient le vif sentiment de la perte que leurs enfants allaient faire, et ils étaient unanimes dans l'expression de leurs regrets.

Nulle part les regrets n'étaient plus sincères que dans la « salle » d'une des petites maisons qui tournent le dos au Rossmarkt pour ouvrir leurs fenêtres sur la vallée du Wéser. Seulement, ils y étaient exprimés sous une forme au moins singulière, — celle d'une conversation réglée entre un jeune garçon de treize à quatorze ans et un grand héron blanc.

On va se récrier, dire que ces choses-là ne se voient que dans les fables de La Fontaine. Il est parfaitement certain, cependant, que cela se voyait à Hoya.

Assis à table avec M<sup>me</sup> Ziegler et son fils, — non, le héron ne l'était pas ! La structure toute particulière de ses tibias ne lui permettait pas ce sacrifice à l'étiquette. — Mais à cela près qu'il était debout sur une seule jambe, selon l'habitude de sa race, sa tenue était parfaitement correcte et digne du gentleman le plus accompli.

Pour rien au monde il n'aurait touché sans permission aux goujons frais que Walmuth, son jeune ami, plaçait un à un devant lui, sur une assiette. Il fallait qu'un doigt levé, un signe de l'œil, l'autorisât à prendre, du bout de son bec effilé, le petit poisson d'argent. Et alors encore, il attendait avec résignation qu'un nouveau geste lui permît de l'avalier.

Puis, ces mouvements accomplis avec le sérieux d'un héron qui se respecte, il se remettait à espérer le goujon suivant sans manifester une impatience de mauvais ton.

Cependant, la causerie allait son train.

« Oui, mon pauvre Liebchen, — c'est à l'oiseau que s'adressait ce discours, — le cher docteur Kräbinger va nous quitter ; c'est une affaire finie... Désormais, plus de pêche au saumon, en sa compagnie !... Plus de belles tranches d'esturgeon pour

l'ami Liebchen!... Et plus de bonnes leçons de grec pour l'ami Walmuth!... »

Il faut croire que le héraon était péniblement impressionné de ces nouvelles, car il gardait le silence, fermait à demi les yeux pour ne pas voir le plat aux goujons, et enfonçait philosophiquement son cou dans les épaules, comme pour dire :

« Que voulez-vous? tout a une fin dans ce bas monde!... »

M<sup>me</sup> Ziegler écoutait ce caquet avec une complaisance toute maternelle. Elle était en grand deuil de veuve, et la simplicité de sa toilette était en complète harmonie avec la modestie générale de l'appartement; mais sa physionomie, son air, ses manières, tout en elle dénotait les habitudes d'une femme élégante et distinguée.

Sa ressemblance avec son fils était extraordinaire. Chez l'un et l'autre, même teint blanc et pâle; mêmes tempes fines sur lesquelles on voyait courir un léger réseau de veines bleues; mêmes yeux bruns, mélancoliques et profonds; mêmes cheveux châtain clair, souples comme de la soie et se relevant sur un front haut et pur.

Le salon était assez pauvrement meublé : un vieux sofa de velours, un cabinet gothique garni de bibelots sans valeur mais non sans goût, d'étroits carrés de tapis semés sur le parquet luisant; un de ces grands poêles de faïence qu'on allume le matin et dont la chaleur se conserve tout le

jour; auprès de la fenêtre, une arcade en treillis d'osier formant au-dessus d'un petit pupitre d'acajou une sorte de berceau couvert de lierre; aux murs un seul portrait, — celui d'un officier supérieur de l'ancienne armée hanovrienne, — et deux ou trois gravures. Avec la table et quelques chaises de tapisserie, c'était tout.

« Est-ce que le docteur compte partir sur-le-champ? demanda M<sup>me</sup> Ziegler.

— Oui, *mütterlein* (petite mère), dans huit jours, m'a-t-il dit... »

Walmuth n'avait pas plutôt articulé ces mots; qu'un coup de sonnette annonça un visiteur.

« Kätchen est sortie, » fit M<sup>me</sup> Ziegler en se levant.

Mais avant qu'elle eût pu quitter la table, son fils l'avait devancée.

« Restez, petite mère!... C'est moi que cela regarde!... »

Et il allait vers la porte, — aussi vite que le lui permettait son infirmité, car le pauvre enfant boitait terriblement du pied gauche. C'était pitié, maintenant qu'il était debout, de voir ses membres grêles, ses maigres épaules et tout ce petit corps effilé, dans ses vêtements sombres.

Et pourtant on comprenait, rien qu'à le regarder clopiner, que la volonté suppléait en lui à la force, — une volonté mal servie par ses organes, mais si exigeante pour ces serviteurs, qu'elle les obligeait à l'obéissance...

« Maman, c'est monsieur le conseiller, » dit-il en précédant le nouveau venu dans le salon.

M<sup>me</sup> Ziegler se leva aussitôt pour accueillir un homme à cheveux gris, vêtu avec une élégance qui retardait de vingt ans ou plus, d'un habit bleu à boutons d'acier, d'un gilet blanc et d'un pantalon noir.

Son nez pointu, qui s'avancait avec des prétentions diplomatiques au-dessous d'une paire de lunettes d'or, et son museau rasé de frais et complaisamment posé sur une haute cravate d'un blanc immaculé, auraient suffi à témoigner de l'opinion considérable que leur possesseur avait de lui-même, si tout dans sa personne, depuis ses souliers à rosettes et sa canne à pomme d'ivoire, jusqu'au chapeau à larges bords qu'il tenait à la main, n'avait crié bien haut son importance.

Pour mieux dire, le souvenir de son importance. Car M. le conseiller de guerre Strohmayer n'a plus guère aujourd'hui que le souvenir pour se soutenir dans le monde. Le temps n'est plus où, en sa qualité d'intendant général, il avait à faire distribuer tous les matins à la brave petite armée du Hanovre huit mille rations de pain et trois mille rations de foin, quantités qui, sur le pied de guerre, se trouvaient subitement portées au quadruple!... Le temps n'est plus où il habitait la « Résidence; » où, vêtu d'un bel uniforme vert, doré sur toutes les coutures, il comptait parmi les

grands fonctionnaires de l'État et avait sa place marquée dans les cérémonies officielles!...

Ces beaux jours sont passés. Les désastres de la patrie ont mis un terme aux grandeurs de M. le conseiller de guerre. L'année fatale qui a vu la fin de l'indépendance du Hanovre a vu également la fin de cette haute fortune, si longtemps citée comme un exemple aux jeunes générations de Hoya. M. le conseiller a été révoqué, de la même plume brutale qui a signé contre tous les droits et tous les traités l'annexion du pays à la Prusse.

Certes, ce n'est pas sans résistance qu'il est tombé! Il a lutté pour son traitement, on peut le dire, presque aussi héroïquement que l'armée hanovrienne a lutté pour la liberté de sa patrie. Mais, n'étant pas de ces gens qui s'obstinent contre le destin, il a formellement déclaré sous toutes les formes et sur tous les tons qu'il acceptait les faits accomplis, et qu'il était prêt à se dévouer au bien-être des soldats prussiens comme il s'était dévoué jusqu'à ce jour au bien-être des soldats hanovriens...

Mais l'avare Achéron ne lâche point sa proie, et messieurs de Berlin avaient fait la sourde oreille. M. le conseiller a dû revenir vivre à Hoya de la petite pension qu'il a fini par arracher aux griffes du vainqueur, et, depuis bien des années déjà, il promène sur le quai du Wésér ses souvenirs et ses regrets.

Est-ce à dire que le temps ait éteint ses ambitions? On pourrait jurer que non, rien qu'à voir le soin jaloux qu'il met à sauver les apparences et à montrer toujours le front d'un homme d'État disponible.

« Ma chère Otilie, je vous présente mes respects, dit-il avec la familiarité d'un vieux cousin, en serrant la main de M<sup>me</sup> Ziegler. Comment va votre mère aujourd'hui?

— Toujours assez tristement. Elle a passé une mauvaise nuit, et je lui ai fait garder le lit... Mais asseyez-vous donc, cher conseiller!... Vous allez nous faire le plaisir de partager notre goûter, n'est-ce pas? »

L'ex-intendant ne se fit pas prier et prit place à la droite de M<sup>me</sup> Ziegler, non sans jeter un regard de méfiance au héron qu'il avait pour voisin de l'autre côté.

« Ah! cher conseiller, reprit M<sup>me</sup> Ziegler, je voudrais bien vous voir user un peu de votre autorité de tuteur pour décider Walmuth à manger!... Croiriez-vous que tout ce qu'il a pris aujourd'hui, c'est un œuf frais et un verre de lait?

— Oh! oh! fit M. Strohmayer d'un air mécontent, voilà qui n'est pas bien! Si Walmuth veut devenir grand et fort, il lui faut des aliments substantiels... Il n'y a rien de tel qu'une armée bien nourrie, voyez-vous!... La ration du soldat, bien plus encore que l'argent, est le vrai nerf de

la guerre... Est-ce que nous aurions jamais remporté sur les Prussiens la victoire de Langensalza, si l'intendance n'avait pas été en bonnes mains à cette époque? »

Et, sur cette réflexion vaniteuse, M. le conseiller de guerre sucra copieusement son café, sans même s'occuper de l'impression de profonde tristesse que ce nom de Langensalza, ainsi jeté par lui dans la conversation, avait subitement répandue sur la physionomie de M<sup>me</sup> Ziegler et de son fils.

Il savait bien, pourtant, et certes mieux que personne, que le brave général Ziegler avait trouvé la mort, en héros, dans cet effort suprême du patriotisme hanovrien contre l'invasion prussienne. Il savait bien que ce jour unique de victoire, suivi de revers définitifs, était resté pour la mère et l'enfant la date de la plus funèbre catastrophe, celle de l'asservissement du Hanovre et du deuil le plus douloureux, la mort du père et du mari. Mais M. le conseiller s'occupait bien de pareils détails! Tout ce qui ne touchait pas à sa sacrosainte personne, à ses intérêts, à ses vanités, lui était, au fond, parfaitement indifférent. Il n'en avait pas notion. Cela n'existait pas.

Il avala donc tranquillement le contenu de sa tasse, et reprit en poussant un soupir d'approbation :

« Ma chère Ottilie, il faut en convenir, il n'y a

que vous pour faire le café, et quant à vos brioches, elles sont aussi... »

La voix manqua tout à coup à M. Strohmayer, tant il fut offusqué de ce qui venait de se produire. Le héron, profitant d'un moment de distraction générale et démentant en un instant toute une vie de sagesse et de modération, avait piqué son bec dans la brioche à peine entamée par son illustre voisin, et l'avalait pieusement.

« Fi! le vilain! dit l'ex-intendant en faisant un geste pour reprendre son bien.

— Prenez garde, monsieur le conseiller, ne le touchez pas! cria Walmuth; Liebchen est très susceptible, et vous sauterait aux yeux!... »

M. Strohmayer ne se le fit pas dire deux fois, et s'empessa de battre en retraite en écartant sa chaise, tandis que Walmuth, qui avait peine à s'empêcher de rire en grondant le délinquant, le mettait solennellement à la porte.

« Comment pouvez-vous garder une bête aussi dangereuse? fit le conseiller à peine remis d'une alarme si chaude, en se servant une autre brioche.

— Mais Liebchen n'est pas méchant, je vous assure, dit Walmuth. C'est la première fois de sa vie qu'il se conduit aussi mal à table... »

Le conseiller semblait avoir l'esprit plus libre depuis qu'il était débarrassé de ce voisinage inquiétant.

« Savez-vous pourquoi je suis venu vous voir?

dit-il à M<sup>me</sup> Ziegler en se renversant sur le dossier de son siège, pour déguster sa troisième tasse de café.

— Peut-être parce que vous vous êtes aperçu qu'il y a bien deux mois que vous ne m'avez fait cet honneur. »

Le conseiller secoua la tête et prit son air le plus majestueux :

« Non, ce n'est pas cela. Je suis venu vous parler de ce grand garçon-là.

— Walmuth? fit M<sup>me</sup> Ziegler avec surprise.

— Walmuth lui-même... Ne pensez-vous pas qu'il serait temps de l'envoyer à un collège plus relevé que celui de Hoya? »

M<sup>me</sup> Ziegler ouvrait de grands yeux. Depuis bientôt treize ans que le cousin Strohmayer était le tuteur de son fils, il n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour ses études. Quelle mouche le piquait tout à coup?

Le conseiller poursuivit :

« Tant que notre modeste *Burger-Schule* a eu pour directeur un homme aussi éminent que le docteur Kräbinger, et qui voulait bien, par surcroît, s'occuper en personne de Walmuth, les choses pouvaient aller encore. Mais le docteur, vous le savez sans doute, nous quitte pour aller à Göttingue poursuivre les travaux de son grand dictionnaire grec. D'autre part, comme il me l'a expliqué lui-même, notre petit collègue n'a pas de

classe au-dessus de la seconde (*secunda*), et Walmuth est fort en avant du meilleur élève de cette classe. Il est donc indispensable d'aviser sans retard... »

Walmuth avait vivement relevé la tête et écoutait avec un ardent intérêt ce que disait son tuteur, mais n'avait pas articulé un mot. Quant à M<sup>me</sup> Ziegler, elle avait croisé les mains par un mouvement instinctif comme si elle se fût subitement trouvée en présence d'un grand chagrin longtemps prévu et surgissant enfin devant elle.

« C'est vrai, mon cousin, fit-elle avec un soupir, et vous pensez bien que je n'ai pas attendu à aujourd'hui pour y songer... Mais à quoi se décider? Quel parti prendre?... »

— Le parti le plus simple et le meilleur, reprit l'ex-intendant d'un ton insinuant, serait d'obtenir pour Walmuth une bourse à la *Schulpforta* ou au *Joachimsthalsche* de Berlin. Avec les certificats du docteur Kräbinger et l'appui certain de notre bourgmestre, le fils du général Ziegler est sûr d'obtenir cette précieuse faveur. Je suis même convaincu qu'on sera bien aise en haut lieu de la lui accorder, et de réparer ainsi dans une certaine mesure l'injustice des événements... »

Cette fois, M<sup>me</sup> Ziegler baissa la tête et resta silencieuse, mais ce fut Walmuth qui se leva, les yeux brillants, la lèvre frémissante :

« Monsieur le conseiller, s'écria-t-il, maman n'a

pas voulu accepter des meurtriers de mon père et des tyrans de ma patrie l'aumône d'une pension ! Croyez-vous que je pourrais accepter d'eux l'aumône d'une bourse ?

— Chut ! malheureux, songez-vous qu'on pourrait vous entendre ? » fit le conseiller en regardant autour de lui comme si les murs avaient eu des oreilles, tandis que M<sup>me</sup> Ziegler, émue jusqu'aux larmes par cette explosion des sentiments qu'elle avait toujours nourris dans le cœur de son enfant, serrait son fils dans ses bras.

Il y eut un silence embarrassé, que le conseiller occupa en prenant deux ou trois petits gâteaux supplémentaires et les grignotant en manière de protestation ; puis il reprit à demi-voix :

« *Gnadigste* Otilie (très gracieuse Otilie), tout cela est bel et bon, mais on ne vit pas d'eau claire en ce monde !... A quoi bon se raidir contre les faits accomplis ? Nous ne pouvons pas changer le cours de l'histoire, n'est-ce pas ? Nous ne pouvons pas faire que le Hanovre, jadis indépendant, ne soit pas aujourd'hui une province prussienne... Eh bien ! il faut accepter avec philosophie ce qu'on ne peut empêcher. La sagesse consiste à plier devant l'inévitable. Il faut hurler avec les loups et tirer ce qu'on peut du naufrage... »

Ici, le conseiller acheva de vider sa tasse :

« Croyez-vous que, moi aussi, je ne regrette pas le passé ? poursuivit-il. Certes, j'ai d'assez bonnes

raisons pour le faire! Mais je sais renfermer en moi des sentiments inutiles et dangereux. Je n'ai pas la prétention de défaire à moi tout seul ce que l'Europe se croit obligée d'accepter. Et, dois-je le dire?... je ne me considère pas comme un grand coupable en touchant à la Trésorerie les pauvres quartiers d'une pension que j'ai gagnée par vingt-cinq ans de loyaux services, — et que les malheurs des temps n'ont, hélas! que trop réduite!... »

Il y avait dans le ton de l'ex-intendant, en parlant de sa chère pension, une émotion si sincère et si naïve dans son égoïsme, que M<sup>me</sup> Ziegler se crut obligée d'excuser la critique indirecte impliquée par sa propre manière de voir sur ce sujet délicat.

« Personne ne songe à vous en blâmer, mon cousin, dit-elle, et soyez assuré qu'un tel blâme était fort loin de la pensée de Walmuth. Mais notre situation, vous le comprendrez sans peine, n'a rien de semblable à la vôtre, et je ne puis qu'approuver les scrupules du cher enfant en ce qui touche à une bourse du gouvernement prussien.

— Mais enfin, insista le conseiller, il faut pourtant bien se dire que, bon gré, mal gré, nous sommes les sujets de ce gouvernement! Sous peine de renoncer à toute carrière, à tout avenir, Walmuth ne peut pas se mettre en opposition avec l'ordre de choses établi. Il est au moins indis-

pensable qu'il se donne les apparences de la soumission.

— C'est un mal que je ne me donnerai jamais, monsieur le conseiller ! s'écria Walmuth sans chercher à dissimuler le dédain que lui inspiraient ces théories. Plût au ciel que j'eusse la santé et la force physique ! J'aurais voulu être un soldat comme mon père, et je jure bien que mon sang, jusqu'à la dernière goutte, aurait été comme le sien versé au service de l'indépendance et de la liberté de ma patrie !... Mais, si cette joie m'est refusée par la nature qui a fait de moi un infirme et un valétudinaire, du moins il ne sera pas dit que je me serai abaissé devant nos vainqueurs jusqu'à accepter leur pain. Plutôt me réduire à n'avoir pour maîtres que des livres !... »

Et le pauvre enfant mettait tant d'ardeur et de foi dans ce serment d'Annibal, que deux larmes de douleur et d'humiliation vinrent se suspendre au bord de ses paupières.

« Grâce à Dieu, il y a d'autres collèges que la *Schulpforta* ou le *Joachimsthalsche*, dit M<sup>me</sup> Ziegler, en embrassant une fois de plus son garçon. Le Gymnasium de Hanovre est un excellent établissement, à ce qu'on m'assure. Pourquoi Walmuth n'irait-il pas en suivre les cours ? »

Mais non, ce n'était pas encore ce qu'il fallait à M. le conseiller de guerre. Le Gymnasium de Hanovre avait ses mérites, — il pouvait en parler ;

puisqu'il y avait personnellement fait ses études. Mais qui aurait osé le comparer au collège de Berlin? Est-ce que les meilleurs maîtres n'étaient pas naturellement attirés par la capitale? Est-ce que les collections et les bibliothèques n'y étaient pas plus riches que partout ailleurs? Bref, à l'en croire, on ne pouvait faire de bonnes études qu'à Berlin.

« Mais nous n'y connaissons personne; chez qui placer Walmuth? objectait M<sup>me</sup> Ziegler... Ah! fit-elle tout à coup comme frappée d'une inspiration subite. Il y a Trude, mon ancienne femme de chambre, qui est mariée là-bas à Peter Schmidt, vous savez bien, ce vieux soldat de mon mari, le fils de la mère Schmidt dans Allcenstrasse!... S'ils voulaient tous deux prendre Walmuth en pension, ce sont peut-être les seuls êtres au monde auxquels je l'enverrais en toute confiance... »

L'ex-intendant vit là une chance inespérée de faire triompher son avis et s'empressa d'insister sur les avantages de cette combinaison. Peter Schmidt était un homme parfaitement honorable, connu de tout le monde à Hoya; il représentait à Berlin la grande maison qui centralise tout le miel du Hanovre, les Putzenhafer et C<sup>ie</sup>; sa femme était une ménagère accomplie, et personne mieux que M<sup>me</sup> Ziegler n'avait pu apprécier ses excellentes qualités. Walmuth serait là comme un coq en pâte.

C'était une véritable trouvaille d'avoir sous la main des gens pareils...

Bref, quand le conseiller se retira vers sept heures, la cause était entendue, et il restait convenu qu'on écrirait aux Schmidt dès le lendemain, pour leur proposer de prendre Walmuth chez eux.

## CHAPITRE II

## LA POLITIQUE DU CONSEILLER

## HISTOIRE DU HÉRON

C'est l'usage, en Allemagne, pour les parents qui n'habitent pas les grandes villes, de mettre ainsi leurs enfants en pension dans une famille, quand le moment est venu de leur faire suivre les classes d'un collège. Il n'y a même pas d'autre système possible, l'internat n'existant qu'à l'état d'exception, dans un petit nombre d'*alumnats* réservés à des fils d'officiers ou de fonctionnaires, et analogues au Prytanée français de La Flèche.

M<sup>me</sup> Ziegler avait donc été amenée assez aisément à une décision qu'elle savait tôt ou tard inévitable. La santé chancelante de sa mère, qui exigeait des soins constants, lui interdisait jusqu'à la pensée de quitter Hoya pour aller s'établir à Berlin. Il ne restait donc qu'à suivre l'avis du vieux cousin et à écrire à Trude.

Mais quelle pouvait être la raison de l'intérêt si subitement pris par le conseiller dans l'éducation de son pupille? C'est ce que M<sup>me</sup> Ziegler se demanda vainement sans arriver à le démêler. Jamais, jusqu'à ce jour, le bonhomme n'avait pris au sérieux ses fonctions de tuteur. Et tout à coup il insistait si vivement, non seulement pour que Walmuth quittât Hoya, mais pour qu'il allât à Berlin! Quelle mouche l'avait donc piqué?

En cherchant bien, M<sup>me</sup> Ziegler finit par se donner de ce phénomène une théorie assez plausible. L'égoïste le plus endurci, se dit-elle, pouvait avoir ses moments de détente et d'abandon. Le conseiller avait probablement agi sous l'impulsion d'un accès de ce genre. Il croyait véritablement, pour Walmuth, à la nécessité de changer de milieu. Il voulait le voir se façonner aux idées de son temps. Sans doute il avait raison, et cet avis était celui de la sagesse. Peut-être même était-ce un tort grave à elle d'avoir trop élevé son fils dans le culte du passé. Comme le disait le conseiller, n'était-ce pas lui barrer toutes les carrières?

Et cette tendre mère se reprochant presque comme un crime cette éducation tout hanovrienne qu'elle avait donnée à Walmuth, en arrivait à accepter comme une juste expiation et un sacrifice mérité cette séparation si douloureuse à son cœur.

Elle était loin de compte, pourtant, quand elle

attribuait à un remords d'affection la démarche du conseiller. L'origine en était beaucoup moins noble.

Le fait est que l'ex-intendant, toujours en quête d'un moyen de rentrer dans ces bienheureuses fonctions publiques, d'où il avait tant de peine à rester exilé, en avait récemment découvert un qu'il croyait à peu près infaillible.

Il ne s'agissait de rien moins que de former dans le pays un grand parti *autonomiste* : en d'autres termes, d'abandonner sans retour toute pensée d'indépendance, à la seule condition d'en avoir l'étiquette. On ne demanderait à la Prusse que de donner au gouverneur de Hanovre le titre de vice-roi, sans rien changer d'ailleurs au régime en vigueur. Cette simple modification permettrait aux Hanovriens de se croire encore constitués en État distinct, et suffirait à leur bonheur.

Le conseiller ne doutait pas un instant que l'immense majorité de ses compatriotes ne profitât avec joie de cette excuse pour se résigner à la conquête. Les mots jouent un si grand rôle dans les déterminations humaines ! se disait-il avec des airs de philosophe.

D'autre part, quelle reconnaissance le gouvernement prussien ne devrait-il pas à celui qui lui aurait rallié ainsi tout un peuple ?

Évidemment, c'était un coup de partie. Il s'agissait, à la vérité, de vendre à faux poids et sous un faux nom ce qu'il y a au monde de plus respec-

table et de plus sacré, l'honneur, l'indépendance d'un peuple. Mais qu'importait à M. le conseiller, pourvu qu'il trouvât dans ce marché son avantage particulier? Toute la question était de réunir un noyau d'adhérents assez important pour pouvoir compter sur l'appui occulte du gouvernement prussien.

Or, aux premiers mots que le conseiller dit de son projet au bourgmestre de Hoya, celui-ci lui répliqua en riant :

« Comment voulez-vous qu'on croie, à Berlin, à la sincérité d'un homme qui garde son pupille en plein foyer d'idées hanovriennes, au lieu de le faire élever dans un bon gymnasium prussien? »

Il n'en avait pas fallu davantage, et voilà pourquoi Walmuth allait partir.

Quant à lui, s'il était douloureusement ému à la pensée de quitter sa mère adorée, sa pauvre grand'maman toujours malade, et ce cercle familial de Hoya où il avait grandi, où il était aimé, un vif sentiment de curiosité venait se mêler à cette émotion.

Ce monde prussien, ce monde ennemi qu'il avait appris à détester, il allait donc y pénétrer, en étudier les rouages, les forces, les côtés faibles! N'était-ce pas indispensable, après tout, à qui se promettait de le combattre un jour? Et l'enfant se sentait au cœur l'ardeur qui le gonfle à l'heure de la bataille. Il aspirait l'odeur de la poudre

et rêvait d'accumuler des trésors d'observation qu'il reviendrait mettre au service de la patrie.

Après tout, d'ailleurs, Berlin n'était pas au bout du monde; quelques heures de chemin de fer, et, au premier signe, il pourrait accourir à Hoya. Puis, il aurait les congés de Noël et de Pâques, les grandes vacances...

Et Liebchen, que deviendrait-il? Ah! Liebchen était le défaut de la cuirasse, et Walmuth était, sur son compte, plein de noirs pressentiments! Le retrouverait-il, seulement?

C'est que Liebchen n'était pas un de ces hérons vulgaires, au plumage d'un gris bleuâtre, au grand col blanc moucheté de gris, au capuchon de velours noir, qu'on surprend si souvent au bord du Wéser, immobiles et patients comme des pêcheurs à la ligne, l'air endormi, quoique veillant au grain, et prêts à darder leur long bec sur le premier poisson qui passera à leur portée.

Il n'appartenait pas à la république emplumée qui a élu domicile au faite des ormeaux du Mont Sacré et qui se partage les droits seigneuriaux de chasse et de pêche sur tous les districts environnants à plus de vingt lieues à la ronde.

Même, s'il faut tout dire, il était regardé avec méfiance et jalousie par la vieille bourgeoisie de la héronnière. Très vraisemblablement, il était traité de bohème et d'aventurier dans les caquetages du soir. C'était, en son espèce, un merle blanc

parmi les merles noirs. La question de savoir s'il avait réellement droit au titre de héron avait été assez longtemps discutée parmi les habitants de Hoya, et, sans l'intervention très opportune du savant naturaliste Habenfratz de Hanovre, qui l'avait classé du premier coup d'œil dans la famille des « hérons neigeux » du Canada, *Ardea candidissima*, il est probable que ses droits seraient encore méconnus.

Comment ce noble étranger avait-il été amené à émigrer des rives du Saint-Laurent sur celles du Wésér? C'est ce que nos recherches n'ont pas encore établi. Peut-être, dans son naïf enthousiasme de sujet britannique, avait-il eu la curiosité de visiter le pays qui a donné leur dynastie régnante à deux cent cinquante millions d'Anglais. Plus vraisemblablement, l'étourderie naturelle à son âge, — car il était fort jeune, — la passion des aventures et sans doute aussi l'occasion d'un cyclone, — parti de l'Amérique septentrionale pour venir s'abattre sur le Hanovre après avoir contourné les Iles-Britanniques, — avaient déterminé ce grand voyage.

Quoi qu'il en soit, le Canadien était arrivé un beau jour à Hoya, trempé jusqu'aux os, maigre comme un clou, affamé comme un loup, et si sale, si sale, — qu'à première vue il paraissait gris comme un héron commun, et faillit surprendre la bonne foi des plus vieux pêcheurs du Wésér.

Mais les hérons, eux, ne s'y trompèrent pas. Au lieu de lui faire bon accueil, de lui offrir une hospitalité fraternelle, et de l'inviter à partager l'anguille ou le brochet de la bienvenue, ces cœurs dénaturés ne craignirent pas de tomber à huit ou dix sur l'infortuné voyageur, de le rouer de coups de bec, et de le laisser pour mort au bord du fleuve.

C'est là que Walmuth, en venant quelques heures plus tard jeter sa ligne, le trouva roulé en boule sur le dos, avec ses deux longues pattes en l'air, le cou pendant, la tête renversée, les yeux clos, toute la mine, en un mot, d'un héron qui aurait dit adieu sans retour à cette vallée de larmes.

Quoique très intimement lié avec quelques-uns des personnages marquants de la héronnière, l'enfant ne partageait en aucune façon leurs préjugés. A ses yeux, la robe blanche de l'étranger n'était pas un crime suffisant pour mériter la peine de mort, mais bien plutôt une circonstance atténuante et une cause d'intérêt.

Son premier soin, en apercevant le pauvre diable dans une position si tragique, fut donc de s'assurer s'il respirait encore. Puis, quand il eut senti sous ses doigts les faibles battements de ce petit cœur d'oiseau, il s'empessa de prendre de l'eau dans le creux de sa main et d'en introduire quelques gouttes dans le bec du héron.

Il eut bientôt la joie de le voir ouvrir un œil reconnaissant, agiter faiblement les pattes et manifester par divers signes non équivoques un désir marqué de ne pas se laisser mourir. Aussi renonça-t-il bien vite à sa pêche, et prenant le grand oiseau blanc dans ses bras, il l'emporta en courant vers la maison.

Là, après l'avoir installé devant le feu de la cuisine dans une corbeille garnie d'une vieille couverture, il ne tarda pas à le voir se ranimer décidément; et même se jeter avec voracité sur le plat de poisson qu'il eut la bonne idée de lui offrir. Un malade qui avait conservé tant d'appétit ne pouvait pas être condamné sans appel. Walmuth redoubla donc de soins, lava les plaies du blessé, les essuya doucement avec un linge sec, et le vit bientôt s'endormir d'un sommeil confiant et calme.

Dame nature fit le reste. En moins de trois jours le héron était sur pied et se promenait déjà dans la basse-cour au milieu des poules et des canards, fort surpris de cette recrue. Inutile de dire que l'amitié la plus étroite s'était établie entre lui et Walmuth, qui l'avait déjà baptisé : Liebchen, c'est-à-dire mignon.

Habitué, sans nul doute, depuis sa plus tendre enfance à entendre parler l'anglais, le nouveau venu s'était néanmoins plié à la langue de sa patrie d'adoption avec une aisance dont bien des hommes auraient pu être jaloux. Il semblait déjà

comprendre tout ce que lui disait son bienfaiteur et n'aurait jamais confondu le nom d'un poisson avec celui d'un légume, ou le nom d'un reptile avec celui d'un batracien. D'autre part, sous l'influence des soins et des attentions dont il était entouré, il ne tarda pas à se remplumer, à s'arrondir et à reprendre son aspect naturel, qui était celui d'un héron de qualité.

Sa robe, débarrassée de la poussière et de la boue qui en voilaient la blancheur, reparaisait dans tout l'éclat de ses tons d'hermine. Son bec reprenait son poli, ses pattes leur élégance, ses yeux leur doux éclat. Bientôt il fut en état d'accompagner Walmuth à la pêche, et même il s'y montra singulièrement plus adroit que lui. Il en vint à rapporter les poissons qu'il prenait au lieu de les gober lui-même, ce qui était évidemment le dernier mot de l'abnégation de la part d'un héron.

Ce fut dès lors entre eux, dans l'intervalle des classes, une camaraderie de tous les instants. Liebchen s'ennuyait positivement quand son ami était à l'école, et imaginait pour tuer le temps toutes sortes de délassements.

Un des plus ordinaires était la chasse aux souris, aux loirs ou aux mulots. Il y déployait les mêmes qualités éminentes qu'il apportait à la pêche : la patience, l'adresse, la justesse du coup d'œil, et en outre les ruses les plus singulières.

On le voyait, par exemple, se cacher dans le

jardin, sous un groseillier ou sous quelque autre abri, et, pendant des heures, attendre en silence, le cou rentré dans son blanc capuchon et comme endormi, qu'une proie à son gré passât à sa portée, c'est-à-dire à un mètre ou deux; puis, subitement, lançant son bec comme une javeline au bout de son long cou détendu, embrocher au vol l'objet de sa convoitise, sans jamais manquer son but.

Il se dirigeait alors solennellement vers le bassin de la fontaine, lavait sa proie avec le plus grand soin, et finalement l'avalait.

S'il faut tout dire, cette gloutonnerie naturelle était le vilain côté de son caractère. Elle le faisait parfois comparer par Walmuth à un serpent boa, et il y avait quelque chose de véritablement effrayant à voir les proies qu'il trouvait moyen d'engloutir d'un seul coup, quoique son gosier ne fût pas en apparence plus large qu'un tuyau de plume d'oie. Carpes de deux et trois livres, grenouilles, côtelettes et beefsteaks, tout lui était bon. Un jour, il poussa l'audace jusqu'à s'attaquer à un gigot de mouton suspendu dans l'office, et à essayer de l'avalier. Mais cette fois le morceau était trop gros et ne put pas aller plus loin que les mâchoires. Liebchen semblait en être plus honteux encore que fâché.

On lui pardonnait ces explosions de gourmandise en raison de ses qualités solides, de son carac-

tère affectueux et des services réels qu'il rendait à la maison, à la fois comme pêcheur et comme égoutier. On n'y voyait plus depuis son arrivée ni un rat, ni une limace, et la table était toujours admirablement fournie de poisson qu'il rapportait de ses promenades avec Walmuth.

Le plus étrange, c'est qu'il ne s'éloignait jamais de lui et n'était jamais tenté de profiter de ses puissantes ailes pour aller faire l'école buissonnière.

Une seule fois, son humeur nomade et vagabonde le reprit. Il disparut. Où alla-t-il? Passa-t-il les mers? Apporta-t-il de ses nouvelles aux vieux parents restés au Canada? Ou bien se contenta-t-il de faire un voyage de plaisir aux lacs de la Russie ou aux fiords de la Norvège? C'est encore un point obscur de sa biographie.

Il resta six mois absent, et il fallut les premiers froids de novembre pour le ramener.

Avec quelle joie Walmuth, en rentrant de l'école un beau soir, le retrouva endormi sur une patte dans la basse-cour, comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie, c'est ce qu'on peut aisément imaginer. Quant à Liebchen, il était d'habitudes trop réservées pour manifester la moindre émotion; mais il faut bien croire qu'il avait plaisir à revoir son ami, car autrement pourquoi serait-il revenu?

Au demeurant, cette fugue semblait l'avoir

guéri de la passion des voyages, et ne se renouvela pas. Mais le souvenir n'en était pas moins pour Walmuth un cuisant sujet d'inquiétudes au moment de partir pour Berlin.

Comment Liebchen prendrait-il son absence? Ne s'ennuierait-il pas au logis? N'irait-il pas chercher des distractions sous d'autres cieux?

Ou, qui sait? le docteur Habenfratz, qui avait si grande envie de l'avoir — empaillé — dans son musée d'histoire naturelle, ne lui ferait-il pas tendre des pièges? Ce marchand de fourrures de Hanovre, qui évaluait à plus de cent vingt thalers le plumage de Liebchen, ne l'attirerait-il pas dans quelque embûche? Idées sinistres qui hantaient les nuits de l'enfant.

Aussi, avait-il le cœur bien gros quand, sur la réponse de Peter Schmidt qui se déclarait prêt à le recevoir, il fallut partir. C'est en pleurant de vraies larmes qu'il serra après sa mère, après sa grand'mère, Liebchen dans ses bras.

Et ce méchant conseiller qui ricanait, son sac de voyage à la main! Il s'était chargé d'accompagner personnellement Walmuth à Berlin et même de lui choisir son collègue, voulant, à tant faire, avoir tout l'honneur et le bénéfice de cet acte de haute politique.

« Ce cher cousin Strohmayer! pensait M<sup>me</sup> Ziegler, vivement touchée de ses bontés, je ne le connaissais pas, décidément! »

## CHAPITRE III

TRUDE ET SCHMIDT. — LE GYMNASIUM

DEUX CASQUETTES

En débarquant à Berlin, par la ligne de Hanovre, le conseiller et Walmuth se firent immédiatement transporter en *drochske* au domicile de herr Schmidt, dans la Damenstrasse.

La nuit tombait, et l'on ne voyait guère au passage, dans ce triste quartier du Nord, que des rues désertes, des files de maisons à l'air sombre et étriqué, et des becs de gaz espacés dans le vide comme des sentinelles.

L'ex-intendant, absorbé par ses grands projets politiques, ne soufflait mot, si ce n'est pour maugréer contre la lenteur de l'abominable fiacre berlinois.

L'enfant se sentait envahi par cette mélancolie de l'arrivée aux villes nouvelles, où aucun souvenir, aucun objet familier, aucune âme des choses ne parle encore aux yeux.

Mais tout à coup le *drochske* s'arrêta. Les voyageurs en descendirent, il y eut des coups de sonnette, des pourparlers devant une porte béante, et une petite femme toute ronde et frétilante, dame Trude en personne, vint accueillir ses hôtes avec un feu d'artifice d'exclamations explétives et superflues, mais éminemment cordiales.

« *Aeh!... So!... Mein Gott!... Ja wohl!...* C'est le cher enfant de *frau Generalin Ziegler!...* Comme il est grand!... Dire que je l'ai vu pas plus haut que ça, et que je l'ai si souvent bercé!... Herr conseiller, soyez le bienvenu! *Schön!...* Par ici, messieurs... »

Et elle les précédait dans la « salle, » insistait pour leur montrer sans délai la chambrette réservée à Walmuth. Il y serait fort bien, elle en faisait son affaire, et se promettait déjà de le soigner comme son propre fils.

« Nous n'avons qu'un autre locataire, un jeune médecin qui occupe le premier étage, et Dieu sait que le brave jeune docteur ne nous donne guère d'embarras!... Il est toujours plongé dans ses livres... On ne le voit quasiment jamais... Aussi je vous répons que ce sera pour moi une vraie fête de m'occuper de M. Walmuth... Et Schmidt donc!... C'est lui qui est content!... Il aimait tant ce pauvre général!... »

Il n'y avait, en effet, qu'à contempler la large face de Peter Schmidt, quand il rentra au logis une

demi-heure plus tard, — ses bons gros yeux attendris, sa bouche fendue jusqu'aux oreilles dans un sourire amical, — pour s'assurer qu'il voyait en Walmuth mieux qu'un pensionnaire.

Sa pipe de porcelaine, son plus fin tabac de Hambourg, sa meilleure bière de Munich, il lui offrait tout avec la plus affectueuse insistance, comme il aurait pu faire à son plus cher camarade de régiment; puis il restait tout déconfit en découvrant que son jeune ami était heureusement étranger à l'usage de ces denrées.

« Peter, il faut que vous soyez fou! disait dame Trude, qui fort évidemment était dans le ménage en possession de la dictature. Comment pouvez-vous supposer que M. Walmuth fume déjà? C'est bon pour les vieux piliers de caserne comme vous... »

A l'égard du conseiller, le brave Schmidt se montrait moins démonstratif, tout en faisant de son mieux pour lui témoigner la considération due à sa qualité de tuteur. Mais, quoi qu'il en eût, il ne pouvait pas oublier que c'était un ancien Riz-Pain-Sel, comme il l'expliqua le soir même à sa femme. Et c'était plus fort que lui, il n'avait jamais pu souffrir les Riz-Pain-Sel.

« Un tas de fainéants qui restent dans les bureaux à gratter le papier et à rogner la ration, tandis que les braves gens vont se faire trouer la peau!... »

Voilà comment il les définissait.

Il n'en fit pas moins le lendemain les honneurs de la ville à ses deux hôtes, et les accompagna même, dans ses plus beaux atours, chez le directeur du célèbre Friedrich-Karl Gymnasium, pour être présenté solennellement en qualité de « répondant » du jeune homme.

C'est là que nous les retrouverons tous trois un peu avant deux heures de l'après-midi, à l'issue d'un examen que Walmuth venait de subir très inopinément dans le cabinet directorial, et qui n'avait pas été une affaire de pure forme, tant s'en faut.

Pendant près de quarante minutes, le docteur Miessner, principal du collège, avait posé au néophyte les questions les plus ardues et les plus variées sur les auteurs grecs, latins et français, sur l'histoire et la géographie, sur les mathématiques et les sciences physiques. Et les réponses avaient été plus que satisfaisantes, car la physionomie naturellement assez revêche de l'examineur s'était éclairée d'un sourire.

« Allons ! dit-il en concluant, ce n'est pas un *Abgangezeugniss* (certificat) de complaisance que vous ont donné vos maîtres de Hoya, et je vois avec plaisir que vous êtes ferré sur toutes vos matières... Nous attachons une grande importance à ne pas laisser un élève passer d'une classe à une autre, — reprit-il en se tournant vers le

conseiller, — sans être bien sûr qu'il possède à fond tout ce qui a fait le sujet de ses études au cours des années précédentes... »

Ici, l'ex-intendant manifesta par un léger salut sa haute approbation de ce principe.

« Le but de notre éducation, poursuivit le docteur Miessner, n'est pas d'éblouir les badauds par une apparence de culture générale, mais de former des hommes sérieux par une connaissance approfondie de tous les éléments fondamentaux. C'est pourquoi nous préférons les examens individuels aux concours, et nous leur donnons une si grande place dans notre système. Le vainqueur d'un concours peut fort bien n'être qu'à demi instruit du sujet même sur lequel a porté l'épreuve. Son succès prouve seulement qu'il en est mieux instruit que ses concurrents. Or, nous voulons être sûrs que tous nos élèves sans exception profitent dans la mesure de leurs facultés de l'enseignement qu'ils reçoivent.

— C'est une excellente règle, dit le conseiller avec componction, et qui ne doit pas avoir peu contribué à élever le niveau intellectuel de la nation.

— C'est la raison même de sa force, monsieur le conseiller, et il n'a fallu rien moins que le génie d'un Humboldt pour en formuler la loi.

« ... Je me demande, reprit le principal, si je dois placer cet enfant dans le premier ou le

deuxième cercle (*cœtus*) de la classe de seconde (*secunda*). D'après son âge, c'est seulement au deuxième qu'il devrait appartenir; mais la maturité de son jugement et de ses connaissances le désigne pour le premier... Qu'en dites-vous, vous-même? » ajouta-t-il en regardant Walmuth.

Celui-ci rougit vivement.

« M. le professeur Kräbinger m'a préparé en vue du premier cercle, répondit-il, et, pour mon compte, je serai bien aise de gagner un an; mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de trancher une telle question.

— Et pourtant votre réponse me décide, fit le principal; quand on est modeste, il y a fort à parier qu'on a toutes les autres qualités du travailleur consciencieux. C'est au premier cercle que je vais vous caser... Êtes-vous curieux de visiter notre établissement, monsieur le conseiller? » ajouta-t-il en se levant.

L'ex-intendant accepta avec plaisir la proposition, et tout le monde redescendit au rez-de-chaussée.

Peter Schmidt, qui était resté jusque-là le témoin stupéfait de l'examen de Walmuth, saisit avec empressement l'occasion de lui offrir le tribut de son admiration.

« La tête doit joliment vous peser! lui dit-il à demi-voix. Comment pouvez-vous vous rappeler tout cela? Moi, quand il faut seulement me sou-

venir que j'ai placé dix livres de miel, je suis obligé de faire un nœud à mon mouchoir, — et Dieu sait, pourtant, que je n'en place guère de ce maudit miel!... »

Il se tut en entendant le principal reprendre la parole.

« Le grand avantage de nos gymnasiums, disait-il en marchant, c'est qu'ils sont de simples *externats*; et ainsi débarrassés de tous les services encombrants qui ne se rapportent pas directement aux études. Chez nous, pas de dortoirs, pas de réfectoires, d'offices, de lingeries, d'infirmes, de cuisines et autres *impedimenta* du pensionnat... J'ai visité les principaux collèges de France et d'Angleterre, et j'ai compris en les voyant pourquoi la direction de ces établissements ne peut donner qu'une attention secondaire aux études proprement dites, presque exclusivement abandonnées aux professeurs. C'est qu'elle a à s'occuper en même temps du logement, de l'habillement, de la propreté, de la nourriture et de la santé de plusieurs centaines d'élèves, sans parler de leur conduite tout le long des vingt-quatre heures de chaque jour. Il n'y a pas d'activité — et certes mes collègues de l'étranger n'en manquent pas — qui puisse suffire à des soins si multiples... Je n'ai jamais vu d'homme plus occupé qu'un proviseur parisien, par exemple. Il n'a, pour ainsi dire, pas une minute à lui dans tout le cours de

l'année scolaire. Et pourtant, la surveillance des travaux intellectuels qui se poursuivent dans son lycée n'a qu'une place restreinte dans ses préoccupations. Mais comment pourrait-il en être autrement avec les responsabilités de toute nature qui pèsent sur lui? »

Le conseiller crut le moment venu de montrer qu'il n'était pas absolument étranger aux discussions passionnées que ce sujet soulève dans les cercles universitaires.

« N'y a-t-il pas pourtant des juges autorisés; demanda-t-il, qui inclinent à donner la supériorité au régime du pensionnat, et qui voudraient le voir plus développé dans notre système scolaire? »

— Sans doute, répondit le docteur Miessner, et je suis loin de dire que l'externat pur et simple n'ait pas ses inconvénients. Mais, quand je compare le niveau des études dans les principaux *gymnasiums* de Berlin à celui des grands *alumnats* à pensionnaires comme la *Schulpforta*, je suis bien obligé de constater chez nous une supériorité marquée; et, quand je recherche la cause de cette supériorité, je ne puis la trouver que dans l'absence de tout souci étranger aux études. »

Tout en discutant ainsi, on était arrivé à une grande galerie vitrée sur laquelle s'ouvraient deux rangées de portes parallèles.

« Voici nos classes, reprit le principal. J'ose dire qu'il n'y en a pas de mieux meublées dans

toute l'Europe. Nous y mettons notre coquetterie, comme d'autres la mettent à avoir des dortoirs bien cirés et des réfectoires étincelants... »

Il ouvrit au hasard une des portes, car toutes les classes étaient vides, et les visiteurs purent admirer des rangées de bancs de sapin verni à dossier, de larges pupitres inclinés à l'angle réglementaire qu'une commission d'oculistes a déterminé, — les larges fenêtres claires, les murs tapissés de diagrammes mnémotechniques, les grands tableaux noirs quadrillés de lignes blanches, l'ordre et la netteté générale de tous les aménagements.

« Ici, nous avons le cabinet de physique, poursuivit le docteur en ouvrant une autre porte et traversant avec sa suite une collection d'instruments qui aurait fait honneur à un grand observatoire. Le laboratoire de chimie et les vitrines d'histoire naturelle sont à l'autre bout de la galerie, ainsi que les ateliers de manipulations. »

Puis, revenant sur ses pas :

« ... Voilà notre salle d'examens et de cérémonie, notre *aula* ou cour de justice, comme nous l'appelons un peu ambitieusement en raison du caractère de juges que mes collaborateurs et moi nous y revêtons ; — je parle de ceux de nos trente-deux professeurs qui ont le titre d'*oberlehrer*, et qui sont au nombre de douze, les autres n'étant en quelque sorte qu'adjoints.

« La bibliothèque occupe tout le second étage; mon appartement, cinq ou six chambres accordées à de jeunes maîtres et la comptabilité, — le premier; et c'est tout.

— Vous n'avez pas d'annexes?

— Non, Dieu merci. Notre gymnasium est uniquement un collège d'enseignement secondaire. Il ne comprend pas, comme plusieurs de nos établissements plus anciens, — le *Friedrich-Wilhelm* ou le *Gymnasium des Frères Gris* (*zum grauen Kloster*) entre autres, — une école préparatoire ou une école professionnelle. C'est tout à fait l'analogue d'un lycée d'externes parisien, du lycée Condorcet, par exemple...

— Les heures de classe sont les mêmes que de mon temps, je suppose? demanda le conseiller.

— Oui, cela n'a pas changé : le matin, de sept à onze en été, de huit à midi en hiver, et le soir, de deux à quatre en toute saison. Au total, trente heures par semaine; car nous avons conservé le congé du jeudi... Je n'ai pas besoin de vous rappeler, monsieur, que l'emploi de ce temps est strictement réglé par le *Lehrplan* ou programme des études. C'est ainsi que dans les deux divisions de la classe de *secunda*, dix heures par semaine sont données au latin, six au grec, quatre aux mathématiques, trois à l'histoire et à la géographie, trois à la littérature allemande, deux au

français, deux aux sciences physiques et naturelles...

— Il n'y a pas de place pour l'anglais et l'italien ?

— Non, monsieur. Des professeurs sont seulement attachés au gymnasium pour ces deux langues, comme pour le dessin, la musique et tous les arts d'agrément; mais ces leçons, tout au moins pour les élèves des classes supérieures, se donnent en dehors des leçons réglementaires, et ne font pas partie du cours régulier. Le français est la seule langue vivante que le programme rende obligatoire pour tous les élèves sans exception.

— Les mouvements doivent être continuels dans le collège avec cette grande variété d'études !

— Oh ! on a renoncé au *Fachsystem* qui régnait de notre temps à tous deux, monsieur le conseiller, dit le principal en souriant, — et qui attribuait à chaque professeur une classe spéciale où ses élèves venaient le trouver. Maintenant c'est le *Classensystem* qui a prévalu : c'est-à-dire que les élèves restent toute l'année dans la même salle, où les maîtres chargés des diverses branches de l'enseignement viennent les rejoindre... »

Les visiteurs se trouvaient revenus du côté du vestibule, et le conseiller, jugeant le moment arrivé de prendre congé, remercia le principal de ses intéressantes informations.

« Walmuth pourra, je suppose, commencer dès demain à suivre le cours? demanda-t-il pour conclure.

— Cela ne tient qu'à lui, puisque le voilà inscrit... ou même pourquoi attendre?... Pourquoi perdre une demi-journée? Les classes du soir vont commencer dans quelques minutes. Il pourrait en profiter pour prendre l'air du bureau, se mettre au courant des livres nécessaires... »

Walmuth disait déjà d'un signe de tête combien ce plan souriait à l'ardeur de curiosité qu'il apportait dans ce grand changement de vie, quand un domestique entra tout effaré :

« Son Excellence le major-général von Gundell-Krause! » dit-il au principal à demi-voix, avec un mélange d'empressement et d'importance.

A ce nom, le conseiller dressa l'oreille.

« Je vous en prie, monsieur le principal, dit-il vivement, ne vous dérangez pas pour moi et recevez immédiatement Son Excellence de laquelle j'ai l'honneur d'être connu... »

Connu était beaucoup dire. Il avait jadis été en rapports officiels avec le général, lors de la campagne de Hanovre, — tristes rapports à la vérité, ceux qu'un officier d'intendance compris dans une capitulation peut avoir avec un aide de camp de l'armée conquérante.

Mais son esprit inquiet et ambitieux lui montrait un coup de fortune dans les moindres rencontres,

et il se cramponnait à cette occasion comme un noyé saisit le premier corps flottant qui passe à sa portée.

Le docteur Miessner, quoiqu'un peu surpris de la requête, — il aurait été si simple de prendre congé, — s'était courtoisement incliné et s'avancait vers le vestibule, suivi du conseiller. Wal-muth, très indécis et fort gêné, restait en arrière avec Peter Schmidt.

La porte s'ouvrit à deux battants; et le major-général fit son entrée dans la galerie.

C'était un homme de haute taille, mais plus large encore et plus épais que grand. Une masse énorme de chair et de graisse, sanglée dans une redingote grise de petite tenue, encerclée d'un ceinturon verni qui aurait suffi à faire le tour d'un tonneau ordinaire, surmontée, au-dessus de la Croix de Fer portée au cou, d'une cascade de mentons tremblotants et de bajoues pendantes, puis d'une moustache rousse taillée en brosse, d'un nez qui disparaissait dans l'envahissement des parties voisines, et de deux gros yeux broussailleux sous la visière d'une immense casquette blanche à bande rouge.

Il s'avancait d'un pas d'éléphant, une cravache dans sa main droite gantée de blanc, en faisant sonner sur les dalles ses grosses bottes éperonnées.

Sur ses talons marchait d'un air assez maussade

un enfant, ou plutôt un jeune homme de quatorze à quinze ans, qui lui ressemblait comme une pièce de cinquante centimes ressemble à une pièce de cent sous. C'étaient les mêmes yeux d'un bleu fade, le même teint exubérant et fleuri, les mêmes formes épaisses et toutes prêtes, aussitôt qu'elles seraient arrivées à maturité, à se charger de deux ou trois cents livres de graisse. C'était surtout le même abord rogue et insolent sous une casquette qui, pour n'être pas blanche et pour n'appartenir à aucun régiment connu, n'en affectait pas moins, elle aussi, les allures les plus majestueuses et les plus tyranniques.

Qui n'a pas vu un mandarin prussien, ou même un simple chef de gare, dans la gloire de son couvre-chef radieux, ne sait pas ce qui peut tenir de suffisance, de self-contentement et de despotisme dans une casquette. Celle du général et celle de son fils étaient tout un monde, elles symbolisaient un caractère, — un code, — une race. Entre ces auréoles de drap et un képi français, il y avait la même différence qu'on peut noter entre une fine salade spirituelle et légère et un plat de choucroute.

« Eh bien! dit *ex abrupto* Son Excellence d'une voix enrouée en prenant à peine le temps de saluer, — eh bien, monsieur le principal, vous avez encore à vous plaindre de Max! Rien de grave, j'espère?



SON EXCELLENCE LE MAJOR GÉNÉRAL.

BIBLIOTECA  
DE

REAL

— Mon Dieu, général, vous savez que tout est grave en matière de discipline. Le conseil est absolument décidé à faire cesser les *brimades* dont on voit encore trop souvent des exemples dans nos écoles. Mais monsieur votre fils paraît tout aussi décidé à en conserver la tradition. C'est pourquoi j'ai pris le parti d'avertir Votre Excellence, car il n'y va de rien moins que de l'avenir de Max.

— *Der Teuffel!* » fit le général d'un air subitement soucieux.

Son unique héritier avait été expulsé l'année précédente de la *Joachimsthalsche*, et il savait de reste que, s'il était une seconde fois l'objet d'une mesure pareille, toute carrière lui serait fermée. Car sans le certificat d'études point d'inscription possible à l'Université, et sans un grade universitaire pas de carrière abordable, tout au moins au service de l'État.

« *Der Teuffel!* monsieur le principal, vous ne voulez pas dire qu'il soit question de déférer cette vétille au conseil ?

— Je crains que ce ne soit nécessaire, dit le principal avec une froideur marquée. Voilà plusieurs fois déjà que von Gundell est signalé pour des coups ou sévices graves infligés à des camarades, et, j'ai le regret de le constater, à des camarades plus jeunes que lui. Il est nécessaire que cela finisse. »

Le général, tout à l'heure si raide et si impé-

rieux, était subitement devenu souple comme le gant de peau de daim qu'il tenait de la main gauche. Il souriait, il faisait la bouche en cœur.

« Allons, monsieur le principal, vous passerez bien quelque chose au vieux sang poméranien qui coule dans les veines de Max ! dit-il avec un singulier mélange de platitude et de vanité. C'est plus fort que nous, voyez-vous, dans la famille ! Il faut toujours que nous tapions sur quelque chose, et nous tapons dur... Moi qui vous parle, j'étais comme lui, à son âge, et je crois, par ma foi, encore plus mauvais garnement. »

Et il contemplait son grand dadais de fils avec un air de fierté paternelle qui était tout au moins fort peu en situation.

A ce moment, le conseiller de guerre, qui était resté le témoin très vivement intéressé de cette scène, se crut autorisé à prendre part à la discussion.

« Monsieur le principal, fit-il avec le sourire stéréotypé qu'il avait arboré depuis cinq minutes, le méfait de M. von Gundell fils est donc bien grave ? »

Le général, assez surpris de cette intervention, hérissa ses gros sourcils en point d'interrogation, et le docteur Miessner put voir d'un coup d'œil que l'ex-intendant lui était parfaitement inconnu. Aussitôt, avec la courtoisie un peu ironique qui ne l'abandonnait jamais :

« Monsieur le conseiller Strohmayer, » dit-il.

Ce titre fit assez naturellement supposer au général qu'il s'agissait d'un conseiller universitaire, peut-être d'un membre du curatorium ou conseil suprême du collège ; il se dit qu'il pouvait être bon de ménager cette influence ; ce qui, d'ailleurs, ne semblait pas devoir être malaisé à en juger par le sourire ci-dessus mentionné. Aussi répondit-il avec plus d'amabilité qu'il n'avait l'habitude d'en témoigner aux simples *pékins*, hors les cas où il avait besoin d'eux :

« Il ne s'agit que d'une petite rixe. Une bataille à coups de poing qui n'a même pas eu lieu à l'intérieur du gymnasium.

— Fort heureusement pour Max, reprit le principal, car alors son cas serait sans remède... Il y a eu du sang, une oreille presque arrachée, et tous les torts sont du côté de Max.

— Oh ! monsieur le principal, je jurerais qu'on exagère !... exostula l'ex-intendant avec un sourire de plus en plus suave.

— Voilà décidément un conseiller à garder dans ma manche ! » pensait le général en secouant d'un geste approbatif sa majestueuse casquette.

Le docteur Miessner, assez amusé de ce qui-proquo, faiblissait visiblement quand la cloche sonna le coup de deux heures et l'entrée en classe.

Presque subitement, la galerie s'emplit de lon-

gues colonnes d'élèves, entrés par trois portes à la fois, et qui se distribuèrent dans les classes en marquant le pas avec cette précision que leur enseigne dès la première enfance le *Tritt und Gesang*<sup>1</sup>.

« Allons, monsieur le principal, laissez-nous espérer que vous vous contenterez, pour cette fois, de punir Max, reprit le général en se disposant à prendre congé.

— Eh bien, soit!... Je me contente, pour cette fois encore, de lui donner le sixième livre de l'*Énéide* à me réciter dans huit jours... Mais à la première faute grave, le conseil!... Voilà mon dernier mot... Allons, sauvez-vous en classe, » ajouta le docteur.

Cependant le conseiller était entré avec le général dans une conversation des plus animées, et qui était sans doute pleine d'intérêt pour les deux interlocuteurs, car, après avoir salué le principal, ils partirent ensemble.

Walmuth et Peter Schmidt, témoins silencieux de cette petite comédie, se séparèrent alors, le premier pour se diriger, sur les indications du docteur, vers la même classe que Max, le second pour rentrer tout seul chez lui.

« Eh bien! disait Schmidt en quittant son jeune ami, les voilà comme chair et ongle, maintenant.

1. Marche chantée en mesure, qu'on pratique en Allemagne et dans toutes les écoles primaires ou *Kindergarten*.

Ce général! je ne puis pas me rappeler où je l'ai vu. Mais il me semble que sa figure ne m'est pas inconnue. Ah! si j'avais votre mémoire, monsieur Walmuth!... Allons, à ce soir!...



## CHAPITRE IV

TOUS EN LUNETTES. — UNE LEÇON DE GÉOGRAPHIE  
LE JUNKER

Le premier cercle de *secunda* ne comptait que trente-huit élèves, conformément aux dispositions très strictement suivies du règlement scolaire, qui fixent à *quarante* têtes le maximum de chaque classe. Walmuth allait être le trente-neuvième.

Ce qui le frappa tout d'abord fut le nombre extraordinaire de lunettes qu'il aperçut autour de lui. Non seulement le maître, mais presque tous ses nouveaux camarades, — au moins deux sur trois, — en portaient. De vraies lunettes d'acier à branches repliées derrière l'oreille et campées sur le nez avec l'aisance que donne seule une longue habitude. Sur ces faces imberbes et pour la plupart assez fraîches, cela faisait le plus étrange effet. On aurait dit une assemblée de vieux petits professeurs plutôt qu'une classe.

L'air grave de la plupart de ces jeunes portebesicles ne démentait pas l'impression. Chez eux, point de ces mouvements désordonnés, de ces rires étouffés ou de ces causeries à demi-voix qui font ressembler une volée de collégiens entrant en classe, dans tous les pays du monde, à une compagnie de moineaux francs. Point de remarques satiriques, de taquineries ou de distractions. L'air dur et préoccupé de gens d'affaires qui vont droit au but et ne s'amuse pas à la bagatelle de la porte. Il suffisait de les voir pour comprendre qu'à quatorze ou quinze ans tous ces gaillards-là avaient déjà fait leur plan, aligné leur vie comme une plate-bande, fixé sa tâche à chaque année, à chaque jour.

Walmuth devait bientôt découvrir que ces lunettes, dont il s'étonnait, étaient à leur sens non pas le signe d'une infirmité, mais, au contraire, celui d'une supériorité de race. Ne montraient-elles pas que de père en fils les Prussiens étaient une nation studieuse, habituée à user sa vue sur les livres? Volontiers, ils auraient mesuré le rang qu'un peuple occupe dans l'échelle des êtres au nombre de myopes dont il peut se vanter : un de leurs savants l'a dit en toutes lettres.

Le professeur, un petit homme chauve; vêtu d'une longue redingote et d'un pantalon jaunâtre, était debout devant le tableau noir. Sans prononcer un mot, il commença à tracer à la craie, avec

une rapidité merveilleuse, un dessin dans lequel il fut bientôt aisé de reconnaître une rivière avec ses affluents, deux chaînes de montagnes, des villes d'importance diverse indiquées par des petits ronds, un contour brisé et pointillé qui était évidemment une limite de circonscription administrative. Le tout constituait une carte *muette*, c'est-à-dire sans un seul nom, qui naissait pour ainsi dire en quatre ou cinq minutes sous les doigts du professeur.

« Allons! le voilà encore avec sa France! fit à demi-voix le voisin de Walmuth, un jeune garçon tout rose et blond, aux traits fins, à la physionomie narquoise, mais au regard incertain et fuyant.

— Est-ce que c'est sa spécialité? répliqua Walmuth en souriant.

— C'est encore mieux, c'est son idée fixe, dit l'autre. N'as-tu jamais entendu parler du professeur Graben, l'auteur de toutes les cartes de France qui sortent de la maison Julius Perthes, de Gotha?... Eh bien, tu l'as sous les yeux en chair et en os... »

Walmuth avait cent fois vu ce nom au bas d'une carte. Le matin même, en venant au gymnasium, il avait remarqué dans une vitrine de libraire un grand tableau ethnographique ainsi signé, et destiné à établir que les Français, comme les Espagnols, les Italiens, les Anglais, les Norvégiens et

les Suédois, sans parler des Danois, ne sont qu'un rameau inférieur de la grande famille indo-européenne dont les *Deutsche* ou Allemands sont les représentants suprêmes. Quant aux Finnois et aux Ruthènes, ce sont simplement des Mongols, qu'il est indispensable de refouler en Asie, leur domaine naturel...

Sans avoir encore d'opinion bien nettement formée sur cette doctrine, Walmuth ne pouvait manquer d'écarquiller les yeux en se trouvant si subitement en présence du célèbre géographe qui l'avait formulée.

Cependant, le professeur élevant la voix :

« Hensche! » fit-il.

Et prenant auprès du tableau une longue baguette jaune, il s'en servit pour désigner le contour de son dessin.

« Département français de la Côte-d'Or, » dit aussitôt l'élève interpellé, et dont la physionomie douce plut beaucoup à Walmuth.

Il poursuivit :

« ... Borné au nord par le département de l'Aube, au nord-est par celui de la Haute-Marne, à l'est par la Haute-Saône et le Jura, au sud par Saône-et-Loire, à l'ouest par l'Yonne et la Nièvre...

— Merzbach! interrompit le professeur.

— Montagnes, reprit l'élève de ce nom, la petite chaîne de la Côte-d'Or, qui traverse le département, du sud au nord-est, et trace une des lignes

de faite qui séparent le versant de la Méditerranée de celui de l'Océan. »

Les cours d'eau, l'aspect général, le climat, la superficie, la population, les productions, les routes, les canaux, les chemins de fer, l'histoire et enfin les divisions administratives du département furent ainsi successivement passés en revue dans le plus grand détail par autant d'élèves différents.

Cela fait, on aborda l'étude de chaque arrondissement particulier. Un élève, nommé Ruppert, fut appelé au tableau et il eut à dessiner à la craie, de mémoire, une esquisse de la circonscription de Semur, avec la position respective de ses cours d'eau et principales voies de communication, chefs-lieux de canton et communes au-dessus de 1,000 habitants. Il s'en tira assez mal. Un autre fut plus heureux en exécutant le même travail pour l'arrondissement de Dijon, puis un troisième et un quatrième pour ceux de Châtillon et de Beaune.

Ce fut l'affaire d'une demi-heure environ. Et ces préliminaires une fois terminés, on passa à l'exercice favori du professeur Graben.

De grandes feuilles collées sur toile passèrent de main en main. C'étaient des reproductions photographiques des cartes de l'état-major français, à l'échelle de 1/80000<sup>e</sup>, représentant dans le plus grand détail des étendues de territoire qui n'étaient guère plus vastes qu'un canton ordinaire. Chaque

élève à son tour avait alors à lire, c'est-à-dire à décrire à haute voix la commune qui lui était désignée par le maître, qui suivait de l'œil sur une carte pareille.

Il disait par exemple :

« Lisez la route de Seurre à Beaune. »

Et aussitôt l'élève déchiffrant sa carte :

« *Seurre*, chef-lieu de canton sur la rive gauche de la Saône... *Beaune*, chef-lieu d'arrondissement sur la rive droite et à environ 25 kilomètres à vol d'oiseau de cette rivière... Il n'y a pas de communication ferrée entre les deux points, mais seulement une grande route... Cette route de première classe, après avoir passé la Saône en sortant de Seurre, remonte brusquement vers le nord-ouest, le long de la rive droite jusqu'au village de Pouilly...

— Bien. Quel genre de terrain la route longe-t-elle ?

— A droite des prairies, à gauche des vignobles.

— Quoi de particulier dans ces vignobles ? »

L'élève chercha un instant et ne trouva pas.

« Fries, dit le professeur, poursuivez la lecture !

— Les vignobles, reprit l'élève Fries, sont dominés par un *tumulus*... Immédiatement avant d'arriver à Pouilly la route se bifurque pour redescendre vers le sud-ouest, en formant un angle d'environ 40 degrés avec sa direction précédente... Elle longe jusqu'à un moulin à vent la

hauteur dite du Tertre, couronnée de deux étangs, l'étang Copin et le Grand-Étang, et, s'infléchissant alors vers l'ouest par une série de brisures, traverse des vergers dépendant du village de Labergement, pour pénétrer ensuite dans le bois de Chamgarley...

— A vous, Thiele! commanda herr Graben.

— La route traverse le bois en ligne droite, sur une longueur d'environ 3 kilomètres et demi, et, laissant un grand étang sur la droite, arrive au petit village de Corberon... Là elle traverse un petit cours d'eau, le Meuzin, longe le bois de Varache et rencontre bientôt la rivière de Bonroise, qu'elle franchit au milieu des cultures dites de Grand-Champ et au-dessous du village de Ruffey, pour arriver en droite ligne à Beaune et pénétrer dans la ville par le sud-est, entre le faubourg Saint-Jean et le faubourg de la Madeleine.

— Von Gundell, quelles sont les voies qui viennent aboutir à cette route?

— Les voies qui viennent aboutir à cette route, répéta très lentement le jeune éléphant pour se donner le temps de chercher sur la carte, sont... les suivantes... D'abord... à la sortie de Seurre... le chemin de Chivres...

— Nous serons encore ici demain, si vous allez de ce pas... Sturm, poursuivez!

— A Labergement, reprit une voix claire, les chemins de Glanon, de Montmain et de Corgen-

goux; avant d'arriver à Corberon, le chemin de Palleau. A Corberon, celui de Villy-le-Moutier et celui de Marigny. A la distance de 4 kilomètres après Corberon, la route de Verdun-sur-Doubs et de Chagny par Saint-Loup-de-la-Salle; au Grand-Champ, le chemin de Ruffey, et 2 kilomètres plus loin celui de Vignolles et de Montagné. »

Cette lecture de la carte à livre ouvert était évidemment aux yeux du professeur Graben la partie essentielle de son enseignement, car elle se poursuivait sans interruption jusqu'aux dernières minutes de la classe.

Il fit alors quelques questions rapides sur les matières précédemment étudiées et indiqua les parties à préparer pour la leçon prochaine.

Quatre heures sonnèrent. Tout le monde sortit. Cette classe avait passé comme un éclair pour Walmuth. Il avait suivi avec attention et ne pouvait s'empêcher de s'émerveiller sur la quantité de besogne qui avait été abattue en si peu de temps. Mais dans quel but étudier ainsi en détail la géographie de la France? se demanda-t-il.

Il vit auprès de lui dans la rue l'élève qui lui avait parlé au commencement de la classe, et lui posa naturellement la question qu'il venait de s'adresser mentalement à lui-même.

« Peuh! dit l'autre évasivement, c'est une idée qu'ils ont ainsi. »

Et il reprit :

« Tu n'es pas Prussien ? »

— Non, fit Walmuth avec vivacité. Je suis Hanovrien.

— Je m'en doutais à ton accent. Moi je suis Bava-rois. Je m'appelle Hirschfeld. Et toi ?

— Ziegler. »

Ils se mirent à causer. Hirschfeld donna des détails sur la classe : elle n'était pas forte, à son sens, et ne valait pas celle qu'il avait quittée l'année précédente à Nuremberg, sa ville natale ; du reste, presque tous les bons élèves étaient étrangers : Thiele, Badois — Hensche, de Weimar — Sturm, de Cassel — Fries, du duché de Sleswig — Merzbach, du duché de Nassau. — Il affirmait que Ruppert, von Gundell, Caspar, presque tous les Prussiens proprement dits étaient des élèves médiocres. Quelques-uns bûchaient comme des nègres pourtant, mais ils n'arrivaient qu'à se soutenir et manquaient absolument d'éclat. Avec cela, grognons comme des portes de prison, les coudes en dehors, hargneux, anguleux, assommants, — pas de gaieté pour un pfennig !

Ils étaient au bout de la rue et Walmuth hésitait sur le chemin à prendre pour rentrer au logis, quand il s'entendit tout à coup interpeller comme suit :

« Eh ! dis donc, boiteux, qu'est-ce que tu vas payer aux camarades pour ta bienvenue ? »

Il se retourna vivement. C'était von Gundell qui

l'interpellait ainsi d'un air dont l'insolence était tout à fait en harmonie avec la grossièreté de ses paroles. Walmuth était si peu habitué à s'entendre parler de la sorte, qu'il hésita d'abord à croire que cela s'adressait à lui, et regarda du côté de son compagnon comme pour lui demander son avis. A son extrême surprise, il constata que Hirschfeld s'était éclipsé!... Sans doute il avait tourné le coin de la rue dans cette seconde rapide...

Mais il n'y avait pas de doute possible. C'était bien lui que Max von Gundell regardait, en se dandinant sur ses gros souliers à talons ferrés. Du reste, ce gracieux personnage daigna développer comme suit son entrée en matière :

« Oui, c'est bien à toi que je parle, clampin!... Est-ce que tu ne m'entends pas?... Serais-tu, d'aventure, aussi peu favorisé du côté des oreilles que tu l'es du côté des pieds? »

Sur quoi, Ruppert et Caspar, deux grands garçons solides qui suivaient von Gundell et semblaient le considérer comme leur oracle, se mirent à rire bruyamment. Sa remarque leur paraissait évidemment la plus spirituelle du monde. Il ne paraissait même pas leur venir à la pensée que railler un pauvre être humain sur une infirmité physique fût la plus insigne des lâchetés.

Quant à Walmuth, il était d'une pâleur mortelle et restait comme pétrifié. Il aurait voulu répondre à son agresseur, lui faire sentir l'ignominie de sa

conduite. Mais les mots lui manquaient. Il était littéralement suffoqué par la surprise, l'humiliation, la colère, et se sentait comme serré à la gorge par une main de fer.

Cependant Max ne se tenait pas pour battu.

« Ça, reprit-il en faisant un pas en avant et secouant sa victime par l'épaule, me feras-tu l'honneur de me répondre? »

Il n'avait pas plus tôt articulé ces mots, qu'il recevait en pleine joue le premier soufflet que Walmuth eût donné dans sa vie, et, ripostant aussitôt d'un coup de coude dans l'estomac, envoyait rouler le pauvre sur le pavé.

« Qu'est-ce que c'est? On veut jouer des pattes avec moi? Tu n'es pas encore de force, mon bonhomme! » s'écria Max sur cet exploit, en accompagnant sa remarque d'un grand coup de pied.

Et presque aussitôt :

« Nous ferons mieux de filer! dit-il à ses acolytes. Le principal n'aurait qu'à sortir, mon affaire serait claire, quoique vous soyez témoins que ce n'est pas moi qui ai commencé... mais on se retrouvera, ajouta-t-il en décampant, avec un regard significatif à l'adresse de Walmuth... »

Le malheureux enfant avait eu grand-peine à se relever, meurtri qu'il était de cette rude chute. Il se traîna jusqu'au perron de la maison voisine et s'assit.

La rue s'était vidée, comme si tous les témoins

de la scène n'avaient été préoccupés que de ne pas se trouver mêlés aux conséquences possibles de cette rixe. Seul, un garçon dont Walmuth avait déjà remarqué la physionomie en classe, et qu'il avait entendu appeler Sturm, — un de ceux qui portaient des lunettes, — était resté en arrière et se rapprocha de lui.

« Est-ce que tu es blessé ? » demanda-t-il à demi-voix comme s'il eût craint d'être entendu.

Dire le bien que cette marque d'intérêt fit à Walmuth est impossible. Il se trouvait si misérable, il était si stupéfait, si révolté de ce qui venait de lui arriver, si navré de son impuissance, qu'il leva des yeux humides de gratitude vers celui qui lui parlait ainsi.

C'était un pauvre enfant comme lui, presque aussi chétif, presque aussi débile, quoiqu'il ne fût pas infirme, mais avec une grande expression de bonté sur sa petite figure vieillotte.

« Non, merci, je ne crois pas, dit enfin Walmuth en essayant de sourire.

— Comment as-tu pu être assez imprudent pour lever la main sur le *Junker* ? reprit l'autre d'un ton de reproche. C'est le plus affreux brutal de tout le collège, et Dieu sait que les brutaux n'y manquent pas ! ajouta-t-il avec un soupir.

— Tu as bien vu qu'il m'a insulté à deux reprises et qu'il a même osé me toucher sans provocation de ma part.

— Qu'importe? Il aurait mieux valu le laisser dire et faire, et, si tu as quelques silbergroschen en poche, lui offrir une saucisse ou deux chez la mère Crüger, la marchande du coin. Il ne lui en faut pas plus...

— Quoi? fit Walmuth assez surpris; des saucisses à cette heure?

— Sans doute, reprit Sturm très naïvement, ne sont-elles pas bonnes à toute heure? »

Walmuth vit qu'il n'y avait pas à discuter ce point particulier.

« Si von Gundell ou le Junker, comme tu l'appelles, n'a pas d'autres saucisses que les miennes pour se régaler, il fera maigre chère! dit-il d'un ton bref et résolu.

— Quoi! s'écria Sturm avec l'accent d'une réelle inquiétude, est-ce que tu comptes encore te refuser à lui en offrir?

— Sans doute. Pourquoi me soumettrais-je à une pareille exigence? »

Sturm secoua la tête, les yeux fixés sur le sol, sous ses lunettes.

« Mon cher, reprit-il, veux-tu que je te donne un conseil?... Eh bien! fais la paix avec le Junker, de la manière que je te dis, ou bien demande tout de suite à ta famille de te mettre dans un autre collègue!... Mais te voilà sur pied. Je me sauve pour ne pas être en retard. »

Et, appuyant son avis d'une tape affectueuse sur

l'épaule de son nouveau camarade, il s'éloigna aussi vite que ses petites jambes pouvaient aller.

Walmuth revint à pas lents vers la maison Schmidt. Il se traînait comme un somnambule à travers les rues, demandant distraitemment son chemin et réfléchissant à ce qui venait de se passer.

Fallait-il suivre le conseil de Sturm, déclarer à son tuteur qu'il aimerait mieux un autre collègue? Il en était presque tenté.

Mais ne serait-ce pas reculer devant von Gundell, lui céder le terrain, *avoir peur* de lui? Assurément.

Cette idée le révolta. Plutôt affronter tous les supplices, se défendre avec les dents, s'il le fallait, souffrir mille morts à petit feu. Quand il arriva au logis, son parti était pris : il se tairait et resterait au Friedrich Karl Gymnasium, adviennne que pourrait.

Il retrouva son tuteur enchanté de sa journée, quoiqu'il ne jugeât pas à propos d'expliquer les causes de cette allégresse.

Le fait est qu'il avait véritablement réussi à mettre la main, en la personne du major-général von Gundell-Krause, sur un auditeur attentif, et, qui plus est, intéressé de ses plans d'*autonomisme*.

Le général avait toujours eu l'œil, depuis 1866, sur la « province » de Hanovre, où il avait servi pendant la campagne et nourrissait secrètement l'ambition de s'y faire envoyer en qualité de gou-

verneur. Sa fortune, disait-on, n'était pas sans avoir besoin, pour se refaire, de quelque grasse prébende de ce genre, car la dotation de deux cent mille thalers qu'il avait reçue sur les produits de la guerre de France avait presque entièrement disparu dans le *Krach* ou banqueroute générale de 1874. Il ne demandait donc qu'à se renseigner sur le Hanovre et à se créer ainsi des titres à la dignité qu'il ambitionnait. Très imparfaitement fixé d'ailleurs sur la position sociale de l'ex-intendant, il avait accueilli ses ouvertures avec plus d'amabilité, ou, pour mieux dire, avec moins de rudesse qu'il n'avait l'habitude d'en témoigner aux gens au-dessous du grade de feld-maréchal.

Non seulement il avait paru s'intéresser vivement à ce que le conseiller lui avait insinué de la formation possible d'un parti autonomiste, mais il l'avait invité à monter dans son cabinet, avait partagé avec lui un gigantesque *mooss* de bière, et finalement l'avait engagé à rédiger un mémoire détaillé, avec chiffres et statistiques, à l'appui de tout ce qu'il venait de lui dire. Il faisait son affaire, avait-il déclaré, de soumettre ce mémoire à qui de droit.

Il n'en avait pas fallu plus pour tourner la tête au pauvre conseiller. Il était rentré ivre de joie chez Peter Schmidt, et avait annoncé l'intention de repartir le soir même pour le Hanovre. Son plan était déjà fait : ce n'était pas un mémoire

seulement, c'était un système complet et prêt à fonctionner qu'il voulait apporter au major-général. L'excellent homme! Il avait donc compris ce qu'il y avait de grandiose et de patriotique dans les idées de M. le conseiller Strohmayer! Il n'y a rien de tel que le métier des armes, décidément, pour vous ouvrir les idées! Ah! on allait voir ce que M. le conseiller savait faire quand il s'en mêlait. Il allait commencer une tournée dans la province, sonder celui-ci, renouer avec celui-là, préparer les esprits, former des comités de district, rallier toutes les forces éparses de ce grand parti qui ne demande qu'à accepter les faits accomplis, pourvu qu'on lui fournisse un prétexte plausible.

Lui, cependant, il serait le centre de cette organisation, il en tiendrait tous les fils, et, quand il viendrait apporter au gouvernement, comme sur un plat d'argent, l'annexion *morale* de la province, ce serait bien le diable si la récompense n'était pas à la hauteur du cadeau.

Sans doute une bonne place de *Kreis director*, tout au moins une croix, des honneurs, de gros appointements... voilà ce que M. le conseiller Strohmayer entrevoyait déjà.

Et il se promenait par la salle en se frottant les mains et marmottant entre ses dents des paroles incohérentes. Ah! les malins de Hoya allaient bien voir si M. le conseiller était aussi bête qu'ils le croyaient, les philistins!

Le brave Schmidt et dame Trude ouvraient de grands yeux devant la décision subite de l'ex-intendant, sans chercher à en pénétrer le motif.

« Quoi! M. le conseiller allait les quitter si tôt? Ils avaient espéré le garder au moins quelques jours... Dame Trude se proposait de lui faire goûter le lendemain ses fameux *Nierenschnitte*, qu'elle se flattait de faire comme pas une ménagère...»

Mais il n'y avait pas d'argument qui pût prévaloir contre l'impatience du profond politique. Il avait hâte de se mettre à l'œuvre.

Walmuth accepta philosophiquement la nouvelle quand il l'apprit. Sans connaître les motifs d'action de son tuteur, il l'avait vu d'assez près depuis deux ou trois jours pour constater qu'il y avait entre eux fort peu de points communs et sympathiques. Lui aussi, d'ailleurs, il avait hâte de se mettre au travail.

C'est donc sans regrets qu'il accompagna le conseiller à la gare, en compagnie de Schmidt, pour l'express de Hanovre.

Et pourtant, quand il fallut le quitter, il sentit son cœur se gonfler. Il lui sembla que le dernier lien qui le rattachait à sa famille, à Hoya, à toute son enfance si heureuse et si calme, venait de se rompre.

## CHAPITRE V

LE PHILOLOGUE EN HERBE. — DEDICIREN  
L'INDUSTRIE DE VON GUNDELL

Ce n'est pas sans une secrète émotion que Walmuth se rendit le lendemain au gymnasium. Il lui fallut, pour se mêler aux groupes qui attendaient aux alentours l'heure de la classe, presque autant de courage qu'il en faut au soldat pour marcher sur un carré ennemi. A tout instant, il s'attendait à une nouvelle agression de von Gundell, et, si résolu qu'il fût à la résistance, il avait le sentiment de sa défaite inévitable.

Mais, contre son attente, rien de nouveau ne se produisit. Le Junker avait sans doute réfléchi depuis la veille, en étudiant le sixième chant de l'*Énéide* sous l'œil de son père en personne, qu'il agirait prudemment en ne collectionnant pas de nouveaux pensums de ce genre. En tout cas, il affecta de ne pas même regarder Walmuth.

Celui-ci, de son côté, une fois assis à sa place, ne songea plus qu'à profiter de la leçon du jour, qui était consacrée au latin.

Il eut bientôt concentré toute son attention sur un exercice nouveau pour lui, et qui joue un rôle considérable dans l'enseignement prussien : l'usage de la langue latine *parlée* en classe. On se bornait encore en *secunda* à des récitations de formules familières et qui ressemblaient à ces dialogues en deux langues qu'on trouve dans les Guides de la Conversation à l'usage des voyageurs. Mais, comme Walmuth l'apprit bientôt, en *prima*, — la classe qui correspond, avec ses deux *cœtus* ou divisions, aux deux années de rhétorique d'un grand lycée français, — le latin était de rigueur, et le professeur, comme les élèves, ne se servait pas d'un autre idiome.

C'est un système qui a ses avantages et ses inconvénients. Comme l'ensemble de l'enseignement prussien, il semble plutôt fait pour donner à tous les élèves, sans exception, une connaissance moyenne du vocabulaire latin, que pour produire de fins latinistes. Aussi ne trouve-t-on guère en *prima*, dans un gymnasium quelconque, un jeune garçon qui ne soit pas en état de lire couramment Tite-Live ; mais, en même temps, on n'en trouve guère qui soient capables d'écrire une page de latin de première qualité. Walmuth, qui avait été à l'école d'un maître plus soucieux des beautés

littéraires que des utilités pratiques, s'assura qu'il pourrait aisément sur ce chapitre battre ses concurrents; et pourtant il était souvent arrêté par des difficultés qui n'étaient qu'un jeu pour eux.

De même encore, il remarqua qu'au lieu de ne traduire à sa classe qu'une page ou deux de Saluste ou de Virgile et d'entrer, à propos du texte, dans des développements historiques ou grammaticaux, le maître s'attachait de préférence à faire abattre force besogne et à parcourir beaucoup de chemin.

L'explication des auteurs se faisait sans lecture préalable du texte, sans mot à mot, par une traduction libre que le professeur rectifiait quand l'élève hésitait ou se trompait, mais sans grands commentaires. De ce pas, on devait lire dans le courant du semestre au moins cinq à six ouvrages d'un bout à l'autre, et c'était en effet le cas pour les *Géorgiques* et pour l'*Énéide*, que les élèves avaient déjà achevé de parcourir depuis le commencement de l'année scolaire et qu'ils étaient en train de repasser.

Il en était de même en grec pour l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qu'on aurait rougi de n'avoir pas traduites deux ou trois fois, depuis le premier vers jusqu'au dernier, avant de quitter le collège.

Un autre exercice, qui frappa Walmuth par sa nouveauté, était destiné à bien marquer la différence de la langue poétique avec celle des prosa-

teurs, et servait de préparation aux vers latins. On prenait vingt vers de Virgile ou d'Horace, que l'élève avait à traduire en allemand pour la leçon suivante. Cette traduction était alors mise de vive voix en *prose* latine. Quand l'élève appelé au tableau à cet effet était au bout de sa tâche, il devait réciter par cœur la poésie originale qui correspondait à sa prose.

Entre autres avantages, cette méthode avait pour résultat de l'obliger à comprendre ce qu'il récitait, et de donner au professeur la certitude qu'il ne se trouvait pas en présence d'un simple tour de force mnémotechnique.

Enfin, une attention particulière était donnée à l'étude de la prosodie, et le vers latin était étudié non seulement dans ses formes les plus relevées, mais dans tous les mètres sans exception employés par Horace ou par les poètes secondaires.

Une leçon de grec succéda à la leçon de latin, après un intervalle d'un quart d'heure généralement employé par les élèves à expédier les provisions de bouche dont ils s'étaient munis en vue de ce bienheureux moment. Ici Walmuth constata avec joie qu'il était beaucoup plus avancé que la plupart de ses camarades, car le docteur Kräbinger lui avait depuis longtemps fait faire des vers grecs, à l'exemple des maîtres anglais, et en Prusse, pas plus qu'en France, cet exercice n'est en honneur.

En somme, après cette première épreuve, il pou-

vait se dire qu'en grec, il serait à la tête de la classe et, en latin, au moins au niveau général; s'il n'était pas, en géographie, tout à fait à la hauteur de la situation.

En allemand, il eut la satisfaction de reconnaître, à la leçon du soir, qu'il avait, beaucoup mieux que le commun de ses condisciples, lu et apprécié les grands écrivains nationaux. Mais il ne put s'empêcher de s'étonner de l'affectation que le professeur mettait à éliminer, soit du langage parlé, soit des textes, tous les mots, — très nombreux pour tant, — qui sont d'origine française.

Ces malheureux mots semblaient produire sur le maître et même sur un grand nombre d'élèves un singulier effet d'effarement. On les remplaçait, sans broncher, par des expressions à racines plus orthodoxes, et, s'il arrivait qu'un lecteur étourdi n'opérât pas d'emblée la substitution, une vingtaine de têtes ne manquaient pas de se relever d'un air scandalisé.

Walmuth, qui n'y entendait pas malice, avait cru d'abord, en constatant ces singulières corrections, être le jouet d'une illusion. Mais, quand il eut vu le phénomène se répéter cent fois en une heure, il fallut bien se rendre à l'évidence : les mots d'origine française étaient proscrits ! Rien que cela aurait suffi à lui rappeler qu'il n'était plus en Hanoovre, où le nom et les souvenirs de la France sont restés si vivants et si chers.

Aussi attendait-il la classe de français avec une vive curiosité. Comment allait-on faire, cette fois, pour se passer de mots français? Cela semblait véritablement difficile. Walmuth fut bientôt édifié sur l'objet de sa perplexité. On daignait bien, puisqu'il le fallait absolument, se servir du vocabulaire de cette langue réprouvée, mais on le prononçait de si étrange façon, que personne n'aurait pu le reconnaître. On disait, par exemple, en lisant la fable du Renard et du Corbeau :

Maidre Gorpeau zur un arpe berché  
Denait tans son pec un vromache.....

### O La Fontaine!

A la sortie de la classe, Walmuth attendait Sturm, vers lequel il se sentait entraîné par une vive sympathie; mais le petit vieux lui fit signe qu'il ne partait pas encore.

« C'est mon jour d'hébreu! » dit-il en manière d'explication.

Et il se dirigea vers le fond de la galerie.

« Son jour d'hébreu! se disait Walmuth en s'en allant tout seul. Qu'est-ce qu'un élève de *secunda* peut avoir à démêler avec l'hébreu? »

Il eut, dès le lendemain, par Sturm lui-même, l'explication du mystère. L'hébreu est une des langues exigées des étudiants en théologie, et professées à cet effet dans les gymnasiums. Mais c'est

un cours facultatif, presque exclusivement suivi par les élèves qui se destinent au clergé.

« Tu as donc l'intention d'étudier la théologie? demanda Walmuth à son nouvel ami.

— Non, pas précisément, répondit le petit homme; c'est plutôt vers la grammaire générale que m'entraînent mes goûts, et je profite de l'occasion d'apprendre une langue de plus.

— La grammaire! s'écria Walmuth. Et que peux-tu y trouver de si attrayant, grand Dieu! Je comprends qu'on se livre à l'étude approfondie de la littérature, des sciences, des monuments de l'esprit humain... mais la grammaire!...

— La grammaire est un monument de l'esprit humain tout aussi glorieux et plus nécessaire qu'un autre, répliqua Sturm en dardant son regard fin sur Walmuth, à travers ses lunettes. Ne sais-tu pas qu'elle a renouvelé depuis un demi-siècle l'histoire, la philosophie et jusqu'à la politique, — qu'elle est au fond de tout, — et donne le dernier et le vrai mot des questions qui passionnent le plus les hommes? Les sciences physiques et naturelles n'étudient que les formes extérieures ou la composition intime des choses. La grammaire s'attaque aux forces mêmes de l'esprit, à ses dispositions héréditaires, à ses tendances, à ses lois. Quoi de plus élégant, de plus délicat que cette analyse du langage? Quoi de plus curieux que cette anatomie, ce démontage de la pensée, qui

nous en fait voir le mécanisme, en classe les pièces, en explique le fonctionnement?... Ces substantifs avec leurs désinences, ces verbes avec leurs flexions, tous ces milliers de mots ramenés à un petit nombre de types dans lesquels l'idée vient se couler, cet ordre, cette précision, cette régularité, je ne me lasse pas pour mon compte de les admirer... Et si l'on pénètre plus avant encore, si l'on prend la racine pour la suivre dans ses diverses formes radicales, puis dans ses dérivés, puis dans l'épanouissement de ses innombrables composés, quelle noble ordonnance, quelle richesse, quel éclat, quelle variété de tons!... »

Walmuth écoutait son camarade avec un étonnement profond. C'était la première fois de sa vie que la grammaire lui apparaissait sous cet aspect. Et pourtant il sentait que toutes ces idées étaient vaguement en lui, à l'état latent; il avait plaisir à les entendre formuler; il reconnaissait en quelque sorte les impressions inconscientes que lui avait laissées l'ordre merveilleux des nomenclatures grammaticales.

« Je comprends, maintenant, dit-il franchement à Sturm; mais je ne vois pas dans tout cela la nécessité d'étudier l'hébreu. Est-ce que le grec ou le latin, voire même les langues vivantes, ne suffisent pas pour pénétrer dans cette belle ordonnance des mots dont tu parles, et en apprécier la splendeur?

— Non. Les langues vivantes et le grec ou le

latin suffisent à ceux qui veulent s'en tenir aux beautés extérieures, car il n'en est pas de plus régulières et de plus riches. Mais, quand on veut aborder les lois générales du langage, pénétrer au fond même de la grammaire éternelle, les autres idiomes ne sont pas moins nécessaires.

— Quoi! tu te proposes d'étudier *toutes* les langues?

— Non pas à fond. Ce serait à peu près impossible, car on en compte plus de neuf cents, et il n'y a pas de vie humaine qui pourrait suffire à un pareil labeur. Mais je compte bien m'assimiler au moins cinq à six langues, de celles qui sont les langues mères, avec les principes généraux des autres, et c'est tout ce qu'il faut pour remonter à leur source commune.

— Leur source commune?

— Oui, la langue primitive que parlaient les pères de la race aryenne, celle d'où sont issus directement ou par modifications graduelles le sanscrit, le grec, le chaldéen, le persan, le russe, le latin, l'allemand, le français...

— Peut-il y avoir un avantage réel à connaître une langue qu'on ne parle plus et qui n'a pas laissé de littérature?...

— Il en est de toutes sortes. D'abord la joie de retrouver au fond de nous-mêmes, d'exhumer pour ainsi dire de l'homme contemporain les propres mots que bégayait l'homme primitif, de

renouer la chaîne des générations perdues, de correspondre en quelque sorte à travers les âges avec nos premiers parents, et cela par un fil infail-  
lible, celui des racines fondamentales qu'ils nous ont transmises... Puis, ne sont-ce pas leurs idées, leurs mœurs, leurs occupations mêmes qui se peignent dans ces mots primitifs comme dans une photographie inaltérable? Cette science est d'hier, et déjà elle a permis de reconstituer pour l'histoire, des peuples, des races entières dont la terre n'avait pas gardé le vestige, ni les hommes le souvenir. Un mot, parfois une simple syllabe, un pronom d'une seule voyelle suffit à ce miracle, comme un os suffisait à Cuvier pour reconstituer une espèce... Il y a plus : le sens complet de nos mots à nous, de ceux que nous prononçons tous les jours nous échapperait sans la connaissance de ces premières origines... Veux-tu un exemple?... Que te dit le mot allemand *mond*, en anglais *moon*, qui signifie la *lune*? Rien du tout. Mais, par la philologie comparée, tu arrives au mot indien *más* qui a le même sens, et de là à la racine primitive *má* qui signifie *mesurer*, et d'où est venu, à travers le grec, le mot français *mètre*. Tu sais donc ainsi que le nom allemand, anglais, de la *lune* vient indubitablement de l'habitude qu'avaient nos premiers pères de *mesurer* le temps par le cours de l'astre nocturne : c'était pour eux la mesure par excellence. De sorte que, d'un seul coup et par une

seule racine, tu obtiens une notion préhistorique précise, le sens intime d'un mot allemand et anglais, et enfin l'origine première du *mètre*, base du système décimal français<sup>1</sup>. N'est-ce pas intéressant? »

Intéressé, certes, Walmuth l'était au dernier point par ces explications. Il voyait s'ouvrir devant lui des horizons qu'il n'avait jamais soupçonnés, et se sentait envahi par une soif inextinguible de travail et de science. Aussi devint-il, de ce jour, le compagnon assidu du jeune philologue.

On échangea des confidences, on se raconta comment on en était venu à se rencontrer. Sturm avait commencé ses études dans un *Realschule*, c'est-à-dire dans un de ces nombreux collèges d'enseignement secondaire *spécial* qui préparent leurs élèves aux carrières industrielles et commerciales. Ces établissements sont de tout point semblables aux gymnasiums, à cela près que le latin ni le grec n'y font partie du programme. Mais il avait manifesté un goût si marqué pour l'étude des langues, que, sur l'avis du principal, ses parents s'étaient décidés à le mettre au Friedrich-Karl. En six mois, il avait appris assez de latin et de grec pour devenir un des meilleurs élèves de *secunda*, et il s'attaquait déjà à l'hébreu, sans préjudice du

1. Le système métrique français a été rendu obligatoire en Allemagne par une loi de 1872.

français et de l'anglais, qu'il parlait mieux qu'aucun de ses camarades.

Mais aussi il travaillait ! Jamais une heure perdue. En marchant, en mangeant, presque en dormant, il avait le livre à la main. Fâcheuse exagération d'un excellent principe, car sa santé et surtout sa force physique finissaient par souffrir de cette tension intellectuelle trop constante.

C'est moins de huit jours après leur première entrevue que Sturm et Walmuth procédèrent à une cérémonie généralement considérée comme la consécration nécessaire de toute amitié solide, en échangeant solennellement un présent.

Présent bien modeste d'ailleurs qui consistait en un porte-plume d'os, improprement qualifié d'ivoire. Le jour où ils convinrent de *dediciren*, — c'est le nom technique de ce rite éminemment caractéristique de la plus pratique des races, — ils se rendirent ensemble chez un papetier, et choisirent deux porte-plumes exactement pareils, qu'ils payèrent de moitié. Sur l'un, le marchand fit graver : *Ziegler à son ami Sturm* ; sur l'autre : *Sturm à son ami Ziegler* ; et le Friedrich-Karl compta désormais un Oreste et un Pylade de plus.

Walmuth se fut bientôt lié aussi avec quelques autres camarades, notamment avec un jeune Américain, Tommy Burns, fils du consul général des États-Unis à Berlin, et un petit Russe, Nicolas Varine, qui riait toujours. Tommy Burns, au con-

traire, était la gravité même. Calme et froid, grand travailleur, toujours un des premiers aux exercices intellectuels ou physiques, il jouissait dans la classe d'une considération qu'il devait à ses seuls mérites, et exerçait tout spécialement une réelle influence sur la petite colonie d'élèves étrangers que la réputation du Friedrich-Karl Gymnasium y avait attirés. Walmuth se sentait entraîné vers lui par une vive sympathie.

Il avait peu de goût pour Hirschfeld, depuis le jour où celui-ci l'avait si franchement lâché à l'heure du danger. Mais Fries, Thiele, Merzbach et surtout Hensche lui plaisaient par leur douceur, leur caractère studieux, leur distinction native. Attirés les uns vers les autres par des affinités naturelles et surtout par la répulsion instinctive que leur inspiraient leurs camarades prussiens, ces *annexés*, comme ils s'appelaient avec un triste sourire, formaient une sorte de petite coterie qui aurait été assez heureuse, si elle n'avait pas été courbée sous la tyrannie de von Gundell et de sa bande.

Mais la plupart d'entre eux étaient d'une extrême faiblesse de caractère, et s'étaient graduellement laissés aller à subir cette inqualifiable oppression.

Walmuth put bientôt s'assurer que Sturm n'avait rien exagéré en lui faisant entendre que le Junker avait véritablement pour tributaires un certain nombre d'élèves de la classe. Mirabeau a dit de la Prusse que la guerre était son industrie nationale :

Max von Gundell semblait avoir adopté cette définition à son usage personnel. Tous ses efforts convergeaient vers ce but ; régner par la terreur sur ses camarades, et leur imposer le sacrifice de leur monnaie de poche.

A la vérité, le fait n'était pas ouvertement constaté : il n'était inscrit dans aucun règlement. Mais le Junker s'était signalé, dès son arrivée au gymnasium, par de tels excès de sauvagerie, et il avait en même temps manifesté un goût si marqué pour les saucisses de la mère Crüger, le fournisseur en titre du collège, que les victimes habituelles de ses brutalités n'avaient pas manqué d'établir un rapport entre ces deux ordres de circonstances.

Quelques esprits timorés avaient eu l'idée de se concilier la faveur du terrible von Gundell en lui offrant de le régaler de sa friandise de prédilection, et cet acte politique les avait immédiatement entourés d'une immunité si manifeste, qu'ils n'avaient pas tardé à trouver des imitateurs.

Peu à peu cette condescendance était entrée dans les mœurs, avait pris force d'habitude, et trois mois ne s'étaient pas écoulés qu'une bonne moitié de la classe en était venue à se soumettre à cette dîme humiliante comme au seul moyen d'avoir la paix. Max trouvait cela tout naturel, et exigeait maintenant le tribut non seulement pour lui, mais pour les trois ou quatre vauriens qu'il honorait de son amitié.

Il fallait les voir, avant la classe ou à la sortie, entrer, en faisant sonner leurs talons ferrés, dans la boutique du coin, suivis du pauvre hère qui avait à s'exécuter. Il fallait les voir inspecter d'un œil de connaisseur les plaques de tôle brûlantes sur lesquelles rissolaient dans un pétilllement de graisse, dont l'odeur âcre vous prenait à la gorge, les bienheureuses saucisses.

La mère Crüger, seule au monde, aurait pu dire ce qu'elle y fourrait dans ses saucisses, et de quels éléments hétérogènes, de quels reliefs inconnus, confondus en un hachis suspect, étaient faits ces produits de son art, qu'elle débitait au prix modeste de un groschen, — environ douze centimes. — Mais cela leur était bien indifférent à ces jeunes Teutons! Pourvu qu'ils se sentissent l'estomac garni, — cet estomac avide, omnivore, toujours inassouvi, — et spécialement garni de matériaux tout hachés qu'on peut avaler sans même se servir de ses molaires, peu leur importait le reste! Ce n'est pas de la qualité qu'ils se souciaient, mais de la quantité.

« Ah! vous voilà, monsieur Max, disait la bonne femme avec une considération marquée pour son meilleur client; je vous ai mis de côté ces deux-là, tenez, vous m'en direz des nouvelles.

— Nous sommes quatre, il nous faut huit saucisses, » répondait le Junker sans compter l'amphitryon qui se tenait modestement à l'arrière-garde.

C'était ce jour-là Merzbach.

« S'il vous plaît, von Gundell, j'en mangerais bien une, j'ai neuf groschen, disait le pauvre diable.

— Fort bien : neuf saucisses ! » s'empressait de commander l'autre.

Et à peine étaient-elles servies :

« Bah ! je n'en aurai pas trop de trois pour mon compte, reprenait-il ; Merzbach, mon garçon, vous vous régalez une autre fois, n'est-ce pas ? »

Et, sans attendre la réponse du misérable, froidement, impitoyablement, il les faisait disparaître l'une après l'autre.

Il n'y avait pas à dire, il fallait en passer par là ou être battu comme plâtre.

Merzbach racontait un jour cette scène devant deux ou trois de ses camarades.

« Mais pourquoi vous soumettez-vous ? s'écria Walmuth. Ne vaudrait-il pas mieux vous révolter, secouer le joug ? Vous tous réunis vous pourriez bien en venir à bout... »

Ils eurent un sourire jaune et baissèrent la tête, tandis que Walmuth se disait que les esclaves de jadis, les ilotes qui servaient les Spartiates, ou les Grecs asservis aux Romains, devaient avoir cette mine basse et humiliée. Et alors son imagination se reportait à ce qu'il devinait des ambitions de son tuteur, il se représentait dans l'avenir tous ces camarades comme autant de petits Strohmayers

ratatinés, déçus, plats et inutiles, léchant la main qui les frappait.

Qu'il aimait mieux l'histoire de Tommy Burns! Lui aussi, von Gundell avait voulu le mettre à contribution, à son arrivée au collège. L'Américain semblait être d'un caractère facile et souriait d'un air paternel aux insolences du Junker. Le jour où celui-ci l'invita à la visite traditionnelle chez la mère Crüger, Tommy Burns ne se fit pas prier. Il laissa von Gundell commander autant de saucisses qu'il voulut, et même suggéra le perfectionnement d'un énorme plat de choucroute qu'on envoya chercher à un restaurant voisin.

Seulement, quand il s'agit de régler l'addition, le Yankee se métamorphosa subitement. L'agneau qu'il paraissait être se changea en tigre. Il bondit brusquement sur von Gundell, le prit par le cou, l'enleva comme une plume, et l'étalant sur le dos :

« Tu vas payer à l'instant le goûter que tu as commandé, lui dit-il sans colère apparente, mais d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Sinon, je t'administre une correction que tu n'oublieras de ta vie. »

Von Gundell paya rubis sur l'ongle.

Et plus jamais, depuis ce jour, il ne s'attaqua à Tommy Burns ni aux cinq ou six élèves étrangers qui se groupaient autour de lui.

## CHAPITRE VI

LA BATAILLE DE LANGENSALZA.

COMMENT WALMUTH ATTACHAIT LES CHIENS

AVEC DES SAUCISSES

Walmuth avait toujours été laborieux, mais l'exemple de Sturm l'enflammait désormais d'une telle ardeur qu'il ne connaissait plus d'obstacles. Levé à six heures, devant le grand poêle que Trude venait d'allumer, il étudiait ses leçons jusqu'au moment de partir pour le collège. A midi, il était de retour pour prendre part avec les époux Schmidt au dîner ou *Mittagsessen*, qui a survécu en Prusse, tandis qu'il disparaissait dans toute l'Europe occidentale et méridionale. Puis de nouveau à l'étude jusqu'à la classe du soir, d'où il rentrait pour avaler la tasse de café traditionnelle et se remettre au travail jusqu'au souper, dépêché vers neuf heures en dix minutes. Puis encore, et de plus belle, à l'étude jusqu'au coucher.

Quelquefois, cependant, il se laissait aller à céder

aux objurgations de Peter Schmidt qui se reposait, lui, des courses de la journée, et, confortablement installé dans un fauteuil de bois noir, fumait sa grande pipe de porcelaine en vidant des brocs de bière.

« Allons, monsieur Walmuth, laissez vos bouquins se reposer un peu, que diable, ou vous allez les user jusqu'à la corde, et vos yeux aussi! » disait le vieux soldat.

Il adorait bavarder, le soir, conter ses affaires, se plaindre que le commerce du miel ne marchait pas, — non, pas du tout! Ces satanés Prussiens n'aimaient pas le *doux*, voyez-vous; ils n'étaient « portés » que sur le *gras* et sur l'*aigre*, les deux grandes divisions de leur fichue cuisine!... Et il aurait bien voulu que son pensionnaire lui donnât la réplique.

Mais, en général, Walmuth était inflexible et refusait d'entendre la voix du tentateur. Il n'y avait qu'un sujet qui eût le don de l'intéresser assez vivement pour lui faire oublier jusqu'à ses livres quand il arrivait à Peter Schmidt de l'aborder. C'était celui de la bataille de Langensalza et de la campagne de 1866, — un des rares chapitres d'histoire sur lesquels le brave homme eût des notions nettes.

Aussi, quand Walmuth était une fois amorcé, avec quelle complaisance le marchand de miel étendait son récit en tartine!

« Jusqu'à l'an de malheur 1866, vous le savez mieux que moi, monsieur Walmuth, le Hanovre était une nation indépendante et qui avait sa place au soleil. Nous n'étions pas un grand peuple, — à peine deux millions d'habitants, — mais nous étions un peuple heureux. Nous ne demandions rien à personne, nous ne cherchions pas noise au voisin, nous payions ponctuellement notre quote-part en hommes et en argent à la Confédération germanique, et, si l'on nous avait seulement laissés tranquilles, nous aurions continué d'être satisfaits de notre sort jusqu'à la consommation des siècles...

« Malheureusement, il y a parmi les hommes, comme parmi les animaux, des bêtes de proie qui ne peuvent vivre qu'aux dépens des autres et qui convoitent tout ce qui ne leur appartient pas. Entre autres avantages naturels, nous possédions un magnifique port, à l'embouchure d'un beau fleuve, sur une mer qui est comme une des grandes rades de l'Océan. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter les convoitises de la Prusse. Aussi n'attendait-elle que l'occasion de nous sauter à la gorge et de nous demander la bourse ou la vie, — je me trompe, de nous prendre l'une et l'autre.

« L'occasion se présenta en 1866. M. de Bismarck venait de déclarer la guerre à l'Autriche, en invitant les États secondaires de la Confédération à se joindre à lui. Nous, sachant bien que nous

ne pouvions récolter que des horions dans ce choc formidable, nous nous étions tenus cois. Jamais nous n'aurions pu croire qu'un siècle civilisé verrait ce qu'on vit alors.

« Une belle nuit, — le 13 juin, — à deux heures du matin, une dépêche télégraphique du roi Guillaume de Prusse arriva à Hanovre. Elle demandait une chose inouïe, sans précédent, sans nom : le passage à travers notre territoire, *à titre amical*, d'un corps prussien de cinquante mille hommes, venant de Holstein. C'était une violation formelle de notre neutralité. Mais que faire? Notre roi Georges était vieux et aveugle; il n'avait pas à ce moment trois mille hommes sous les armes; il fallait une réponse immédiate, à peine d'invasion, et la dépêche ne réclamait que le passage à titre amical. Il céda.

« Le lendemain même, à huit heures du matin, il était informé de la concentration sur notre frontière d'un autre corps prussien de vingt-sept mille hommes. Et, à dix heures, il recevait sommation du roi Guillaume d'avoir à mettre ses forces militaires à la disposition de la Prusse... Sinon, — la guerre!... Il avait douze heures pour se décider, déclarait la dépêche. Mais, en attendant, les armées prussiennes envahissaient le territoire... Qu'est-ce que vous dites de cela, monsieur Walmuth?

— Je dis que, si un homme se conduisait ainsi dans la vie privée, pour la possession d'un thaler,

on le condamnerait aux travaux forcés sans la moindre hésitation

— Et il ne l'aurait pas volé... Vous pensez bien que le roi Georges et ses conseillers répondirent de la bonne façon à cet insolent ultimatum. Ils ne connaissaient que la Confédération, disaient-ils, qui eût le droit de leur adresser une requête pareille. Comme le roi de Prusse, ils avaient juré d'observer le pacte fédéral, et ils comptaient rester fidèles à leur serment quoi qu'il en pût coûter... En même temps qu'ils faisaient cette réponse, l'ordre de mobiliser les troupes était expédié.

« Mais la mobilisation d'un corps d'armée n'est pas l'affaire d'un jour ni de deux. La nôtre en prit quinze, et c'est vers le 25 juin seulement que nous nous trouvâmes concentrés au nombre d'environ dix-huit mille hommes autour de Gœttingue.

« C'est là qu'il fallait voir votre père, monsieur Walmuth ! Il commandait, comme vous le savez, le régiment des dragons bleus d'Oxford, le plus beau de l'armée, et j'avais l'honneur d'être sous ses ordres en qualité de maréchal des logis. Ah ! s'il avait été ministre de la guerre ou général en chef, au lieu d'être seulement colonel, je suis bien sûr que les choses auraient mieux marché !... Il disait que la grande faute, puisqu'on n'avait pas de forteresses, était de n'avoir pas formé à la hâte un camp retranché. Avec l'aide des paysans, on aurait eu bientôt fait d'élever des ouvrages en terre. On

y aurait enferme toutes les troupes, toute l'artillerie, tous les approvisionnements; on aurait fait sauter les ponts et les lignes de chemin de fer; et on se serait défendu avec acharnement pour donner aux Autrichiens et aux Bavaois le temps de venir à notre secours. D'autre part, on aurait appelé aux armes la population du Slesvig-Holstein, qui ne peut pas voir les Prussiens en peinture, celle de la Hesse, du Nassau; de tous les pays annexés ou menacés... Et les oiseaux de proie auraient eu du fil à retordre!... Voilà quel était l'avis du colonel.

« Mais, quand le diable s'en mêle, ce sont toujours les imbéciles qu'on écoute... On ne fit rien de tout cela, et c'est en rase campagne que nous marchâmes contre les Prussiens.

« Le choc eut lieu le 27 juin à Langensalza, une petite ville qui s'élève à la jonction des routes de Gotha, d'Eisenach et de Mulhausen... »

Ici le brave Schmidt s'arrêta en voyant que son jeune auditeur devenait d'une pâleur mortelle.

« Mais qu'avez-vous, monsieur Walmuth? Est-ce que vous vous trouvez mal?

— Non, continuez, monsieur Schmidt, je vous en prie, dit l'enfant d'une voix sourde.

— Eh bien, donc, le 27 juin, vers neuf heures du matin, le régiment était à cheval au pied d'un coteau sur la gauche de la ville, quand la canonnade éclatant tout à coup annonça que l'action s'engageait. Les Prussiens espéraient, paraît-il,

avoir bon marché de notre petite armée, qu'ils croyaient mal équipée et sans munitions.

« Ils avançaient en bon ordre, protégés par une puissante artillerie, quand, à leur extrême surprise, le général Bothmer, qui commandait notre infanterie, enlève ses troupes à la baïonnette et tombe sur le flanc droit de l'ennemi... Les Prussiens résistent mal et commencent à fléchir... A la voix de leur commandant, ils se reforment pourtant. Mais le général de Knesebeck nous a déjà lancés sur eux comme des boulets vivants... Ah! monsieur Walmuth, quand je vivrais mille ans je me rappellerais cette minute-là!

« Votre père était en tête, cela va sans dire, sur son beau pur sang noir, l'épée haute et criant : En avant!... En avant!... Et tout le régiment suivait, avec un grondement de tonnerre sur le sol desséché. Ce fut comme une trombe passant au travers du carré prussien.

« Quand nous nous retournâmes, plus de carré!... A sa place ce n'étaient que cadavres, fusils à aiguille et casques à pointe jetés à terre, des sacs, des blessés, des chevaux abattus qui se roulaient dans leurs entrailles.

« Pour moi, je n'avais plus à la main qu'une poignée de sabre. La lame s'était cassée net sur une tête carrée, plus dure que les autres.

« Tout à coup, je m'aperçois que le colonel n'est plus à notre tête..

« Je reviens aussitôt sur mes pas, comme bien vous pouvez penser, et j'ai le bonheur de le retrouver. Il était blessé à l'épaule, et sa jambe était prise sous son cheval qui avait été frappé à la tête du même éclat d'obus. Naturellement, je mets pied à terre pour le dégager, et j'y travaillais en conscience depuis deux à trois minutes, quand, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire bonsoir, je me vois entouré, de droite et de gauche, d'un rideau de troupes qui me cache le régiment...

« C'étaient les satanés Prussiens qui opéraient un retour offensif!

« Avant même que j'eusse pu me remettre en selle, nous étions cernés par une trentaine de uhlands. Il n'y avait pas à dire : mon bel ami! Je n'avais même pas mes pistolets qui étaient restés dans mes fontes. Quant à votre père, il était à terre et hors d'état de remuer pied ou main...

« Eh bien! monsieur Walmuth, c'est là que j'ai vu une chose monstrueuse... Ces uhlands étaient commandés par un capitaine, un grand diable roux et mince que je vois encore dans sa veste jaune sur son cheval gris. Ce misérable accourt sur nous, revolver au poing, et, au lieu de nous faire simplement prisonniers puisque nous étions désarmés, ou tout au moins de tirer sur moi qui étais encore valide, que fait-il? Il décharge son coup de feu sur le colonel et lui loge une balle supplémentaire dans le bras gauche!..

« Pour moi, monsieur Walmuth, et je pense pour tout homme de cœur, il n'y a rien de plus sacré qu'un ennemi à terre. Mais il paraît que ce n'était pas l'opinion de ce Prussien...

« Révolté de son indigne exploit, j'avais ramassé un fusil, et, le faisant tourner comme une massue, je lui en assénai un coup sur le crâne. Je le vis tomber de cheval. Mais, au même instant, je recevais une balle dans la mâchoire, j'étais empoigné par les bras et les jambes, et je perdais connaissance.

« On dira ce qu'on voudra : que les Prussiens étaient exaspérés d'une défaite si humiliante et si imprévue pour eux, qu'on ne se bat pas pour rire, et qu'à la guerre il s'agit de faire le plus de mal possible à l'ennemi ! Moi, je dis que l'homme capable d'une infamie pareille à celle-là est au niveau du plus vil assassin... »

Peter Schmidt s'était tu, comme absorbé par les idées douloureuses évoquées en lui par ces souvenirs. Quant à Walmuth, on aurait dit qu'il craignait de prononcer un mot et de rompre le fil d'un récit qui l'intéressait si puissamment. Pourtant, voyant que son ami ne reprenait pas la parole, et tirait en silence de longues bouffées de tabac, il se hasarda à dire :

« Alors, monsieur Schmidt, puisque vous étiez blessé, vous n'avez pas vu... la fin ?

— La fin !... Non, je ne l'ai pas vue ! Et je n'en

suis, ma foi, pas fâché, car elle n'avait rien de brillant. Quand j'ai repris connaissance, j'étais à l'hôpital, avec un tas de bandes de toile autour de la tête, et ce n'est que bien des jours plus tard que j'ai su comment tout s'était terminé... Croiriez-vous qu'en dépit de notre victoire, — c'était bien une victoire que nous avons remportée à Langensalza, et une fameuse encore, car les Prussiens durent battre en retraite en laissant plus de 1,500 hommes sur le carreau; — eh bien, croiriez-vous qu'en dépit de notre victoire, le roi Georges n'eut rien de plus pressé que de capituler?...

« Mon Dieu oui, c'est à croire qu'il en avait envie depuis quinze jours au moins!... A la première sommation de Manteuffel, il fila sur Vienne... Je sais bien qu'il était aveugle et qu'en somme il n'aurait jamais pu faire grand'chose personnellement; que 50,000 Prussiens de renfort arrivaient à marches forcées et nous entouraient de leur damné cercle de fer; que les Riz-Pain-Sel ne s'étaient guère distingués, à ce qu'on dit, et que les provisions de tout genre allaient manquer... mais c'est égal : c'était dur tout de même d'apprendre qu'on avait été cédés, sans autre forme de procès, comme un troupeau de moutons, et que, bon gré mal gré, on se trouvait transformés en sujets de Sa Majesté le roi de Prusse! J'en ai pleuré bien des larmes de rage dans mon lit, quand on m'a dit ces nouvelles!...

— Et mon père? demanda Walmuth d'une voix tremblante.

— Ah! le pauvre colonel! Ce n'est plus que par ouï-dire que j'ai su comment il avait fini. On l'avait relevé après la bataille, transporté à l'ambulance. Vous savez que le dernier décret du vieux roi fut pour le nommer général de brigade. On croyait d'abord qu'on pourrait le sauver; mais une opération malheureuse qu'on fit à son pauvre bras perdit tout... Un chirurgien insista pour l'amputation, qu'on aurait pu éviter!... La plaie s'envenima, — il y avait une épidémie dans l'ambulance; — bref, en deux jours, il fut emporté. On peut bien dire que le capitaine de uhlaüs l'a tué, car la blessure de l'épaule n'était pas grave.

« Ah! monsieur Walmuth, c'est heureux que vous n'ayez été qu'un petit enfant à cette époque, car vous auriez eu bien du chagrin!... Votre pauvre maman! Je la vois encore toute jeune dans ses voiles de veuve, et si pâle, si désolée, quand on l'amena à mon chevet pour que je lui dise toute l'affaire. C'est depuis cette époque, voyez-vous, qu'elle m'a toujours voulu du bien... »

Sur ces mots, le narrateur, s'apercevant que Walmuth avait les yeux pleins de larmes, jugea à propos d'opérer une diversion :

« Votre père est mort en héros, monsieur Walmuth! Son nom est de ceux qu'on est fier de porter.

— Oui, en héros, tué par un lâche! » dit l'enfant en se redressant.

Il y eut un instant de silence.

« C'est pour me témoigner son amitié, reprit Schmidt avec sa malice de paysan, en se tournant vers Trude, que M<sup>me</sup> Ziegler m'a cédé ce brin de femme-là, qui est une bonne femme tout de même, je suis obligé d'en convenir... »

Et Trude, toute confuse de cet hommage public, de dire d'un air fâché :

« Allons, Peter, vous voyez bien que vous ennuyez monsieur Walmuth à lui raconter toujours la même histoire. *Ach!* que les hommes sont extraordinaires! Parce qu'ils ont vu une fois une bataille, ils ne se lassent pas de la décrire!... »

Peter, alors, bourrait sa pipe en s'excusant.

« Il faut bien causer un peu!... Pour sûr, monsieur Walmuth trouve des choses plus intéressantes dans ses livres. Mais chacun dit ce qu'il sait, pas vrai?

— Oui, mon bon monsieur Schmidt, chacun dit ce qu'il sait... chacun du moins devrait le dire, et l'on connaîtrait alors ce qu'il y a de crimes et d'horreurs sous ce mot d'*annexion* que les historiens écrivent si couramment!... »

Ces soirs-là, les vers latins avaient tort, et Walmuth, couché dans son petit lit blanc, gardait les yeux tout ouverts en pensant à ces choses. Oh!

comme il aurait voulu être grand et fort pour venger son père et sa patrie !

Mais, sentant sa misère et son impuissance, il ne pouvait que pleurer amèrement tout seul dans la nuit.

Le lendemain, il fallait reprendre la vie d'étudiant.

Il devait bientôt y trouver plus d'un souci nouveau.

Le Junker, débarrassé depuis deux ou trois semaines du chant de l'*Énéide* qu'il avait dû réciter au docteur Miessner, oubliait les résolutions salutaires que ce pensum semblait lui avoir inspirées et recommençait à donner des signes d'agitation.

Des cahiers de *lieder* patriotiques ayant été distribués à tout le collège, comme cela se faisait deux ou trois fois par an, il en prenait occasion pour devenir tous les soirs à la sortie plus bruyant encore qu'à l'ordinaire, et, en compagnie de ses séides, ne manquait guère de beugler à pleins poumons quelque-une de ces délicates poésies. S'il arrivait qu'un des *annexés* lui tombât sous la main, l'infortuné était à peu près sûr de voir la prééminence de la race prussienne se manifester pour lui sous la forme de coups de pied et de bourrades furieuses.

Or, il advint qu'un soir, comme il venait de s'ouvrir l'appétit en chantant deux ou trois couplets qui respiraient la haine la plus farouche de la

France, von Gundell aperçut Sturm en compagnie de Walmuth, et se dit qu'il serait peut-être temps de frapper sur eux une légère contribution de guerre.

« Tiens, voilà le petit vieux ! dit-il en assénant sur l'épaule de Sturm une tape qui fit plier le malheureux sur ses jarrets. Que deviens-tu donc, petit vieux ? Il y a au moins deux mois que nous n'avons pas visité la mère Crüger ensemble. »

L'observation était parfaitement fondée, car le pauvre Sturm, qui nourrissait depuis longtemps le vif désir d'acheter certain volume où Jacob Grimm a posé les bases de la science philologique, avait thésaurisé dans ce but toute sa monnaie de poche et venait enfin de s'offrir le livre tant désiré.

« Je t'assure, von Gundell, que je n'ai pas seulement un pfennig vaillant, dit-il avec l'accent le plus humble ; tu sais bien que je ne me ferais pas tirer l'oreille pour régaler un camarade... »

Tirer l'oreille n'était pas ici une simple métaphore, car le Junker tenait à ce moment même celle du pauvre petit bonhomme, et la pinçait cruellement.

« Ah ! ah ! disait-il en même temps. Et qu'avons-nous fait de notre argent, petit vieux ? Nous l'avons follement dépensé à acheter des bouquins, je parie ! »

A ce moment, ses yeux tombèrent sur Walmuth, qui était resté auprès de son ami et avait peine à contenir son indignation.

« Et mais, je ne me trompe pas, c'est monsieur Ziegler en personne! fit-il en lâchant sa victime pour varier ses plaisirs. Comment allez-vous aujourd'hui, mon intéressant camarade? Votre Seigneurie me permettra sans doute de lui présenter mes respects et de lui rappeler qu'elle n'a jamais encore admis son humble serviteur à sa table... »

Il parlait avec une emphase affectée et avait mis sa casquette à la main par bouffonnerie.

Walmuth, déjà énervé par les chants sauvages qu'il venait d'entendre brailler à ses oreilles, eut à faire un violent effort pour garder son sang-froid. Il y parvint pourtant.

« Comment donc! répondit-il avec un calme apparent. Mais je serais vraiment trop heureux que vous me fissiez le plaisir de partager avec moi un modeste goûter. Vous plairait-il que ce fût à l'instant? »

— Ma foi! ce n'est pas de refus! s'écria von Gundell renonçant du coup à sa détestable plaisanterie et replaçant son couvre-chef sur sa tête... Ruppert et Caspar sont de la fête, cela va sans dire, » ajouta-t-il en prenant avec Walmuth le chemin de la boutique.

Sturm suivait aussi, enchanté de la tournure que prenaient les choses.

« A la bonne heure! murmurait-il entre ses dents. Ziegler se forme, décidément. Il a compris combien il est sot de s'exposer aux mauvais traitements du



ILS TOMBÈRENT SUR LES SAUCISSES ÉPARSES.

BIBLIOTECA NACIONAL  
DE MAESTROS

Junker, quand on a quelque monnaie en poche pour les éviter. »

Cependant on était entré dans le sanctuaire.

« Dame Crüger, combien avez-vous de saucisses en tout? cria Walmuth en arrivant.

— J'en ai trente-cinq, mon jeune monsieur, dit la bonne femme.

— Fort bien. Je les prends. Veuillez les servir, » reprit-il en jetant une pièce de dix marcs sur le comptoir.

La vue de cet or parut attendrir les trois Prussiens.

« Oh! oh! le jeune étranger fait bien les choses! » disaient leurs regards allumés.

Von Gundell était si content qu'il en oubliait d'être méchant, et pour une fois comptait laisser tout le monde participer à la fête. Quant à la mère Crüger, ravie de cette affaire sans précédent, elle distribuait des assiettes, entassait ses saucisses sur un grand plat et finalement les servait toutes fumantes sur la table qui occupait le centre de la boutique. Jamais plus beau spectacle ne s'était offert aux yeux charmés de Max et de ses acolytes. La bouche humide, les narines dilatées, ils savouraient déjà par la vue le mets national...

Ils allongeaient leurs fourchettes, quand Walmuth prenant tout à coup le plat à deux mains, le lança au milieu de la rue par la porte ouverte...

Trois cris désespérés partirent à la fois.

« J'ai bien dit que j'offrais des saucisses, mais je n'ai pas dit que je les offrais dans un plat, » expliqua simplement Walmuth aux témoins stupéfaits d'un tel sacrilège.

Deux chiens qui flânaient par là s'étaient déjà jetés sur l'aubaine inespérée qui leur tombait des nues. Ce fut plus que les trois Prussiens n'en pouvaient supporter. Surprise, colère, dégoût, tout s'effaça devant la gloutonnerie. A peine un instant fugitif d'hésitation...

Puis ils firent comme les chiens, et tombèrent sur les saucisses éparses.

Walmuth se sentit vengé.

« Voici le moment de filer, » dit-il à Sturm absourdi.

Et tous deux se glissant au dehors furent bientôt hors d'atteinte.

BIBLIOTECA

CHAPITRE VII

LE PROFESSEUR EHRENREICH ET SA DOCTRINE  
UN CRI DU CŒUR

Chose singulière, ce coup d'audace, qui semblait exposer Walmuth à des représailles terribles, eut d'abord un résultat tout opposé.

Le Junker, qui avait cédé si invinciblement à l'attraction fatale de la charcuterie, finit par sentir après coup le ridicule de l'affaire, et s'écarta désormais de Walmuth comme d'un petit serpent avec lequel on n'était jamais sûr de ce qui pouvait vous arriver. Du plus loin qu'il l'apercevait, il était le premier à détourner la tête. Il éprouvait cette méfiance, cette crainte vague dont l'esprit frappe la force brutale, et que l'homme inspire au tigre ou au chacal.

Mais peu à peu ces impressions s'effacèrent, et un incident qui se produisit à la classe d'histoire vint bientôt raviver ses fureurs.

Le professeur Nikolaus Ehrenreich, chargé de ce cours au Friedrich-Karl, n'était rien moins que l'auteur d'une *Histoire romaine* considérée à juste titre par toute l'Europe savante comme la plus sérieuse qui ait été écrite sur cette période. S'il ne dédaignait pas de faire la classe dans un simple gymnasium, peut-être n'était-ce pas pourtant chez lui simple modestie.

Il savait quelle influence décisive peut exercer sur les destinées d'un peuple l'enseignement historique. Il savait quel prestige son nom célèbre donnait à ses théories. Et il lui était doux de penser que ses doctrines, patiemment semées au sein des jeunes générations, avaient chance de porter fruit et de passer un jour au rang des faits.

Appuyées de son air dogmatique, de l'assurance imperturbable avec laquelle il les débitait, de la gravité de sa physionomie, de la correction de toute sa personne, et surtout de ce ton tranchant, affilé comme un couteau, qui caractérisait sa manière, elles s'élevaient en effet pour ses élèves à la hauteur d'articles de foi véritables.

Sur les lèvres du professeur Ehrenreich, l'Allemagne, — simple expression géographique qui n'a jamais eu ni dans l'histoire, ni dans la langue, ni dans les mœurs, une unité véritable, — se transformait en une personne individuelle et distincte, ayant sa vie propre, ses besoins, ses devoirs, sa mission. Sa *mission* surtout. Celle de l'Alle-

magne était de civiliser le monde (à la prussienne) en se substituant à la France dont l'infirmité était, de l'avis du professeur, surabondamment démontrée.

Le « Protagoniste du Progrès, » tel était dans sa phraséologie spéciale le titre accordé à la « nation teutonne ; » « l'ennemie héréditaire, » tel était celui de la France.

Rabaisser celle-ci, exalter celle-là, c'était en deux mots toute la philosophie de cet enseignement tant vanté. Rien de ce qui avait pris naissance en France depuis Pharamond jusqu'à nos jours n'avait la moindre valeur. Tout ce qui s'était fait en Allemagne depuis les premières migrations aryennes était le résultat d'une gravitation insensible vers un but nuageux, mais grandiose, désigné comme « l'accomplissement des destinées de la race germanique ».

Quant aux moyens à mettre en œuvre pour activer la réalisation de ces destinées, ils étaient fort simples et pouvaient se résumer en cette panacée universelle : annexer, annexer sans cesse.

Après la Pologne, les provinces rhénanes et la Saxe septentrionale ; puis le Slesvig-Holstein, le Hanovre, la Hesse-Cassel, le Nassau et Francfort ; puis l'Alsace et la Lorraine. Puis la Saxe royale, la Bavière, le Wurtemberg, le grand-duché de Bade et la Hesse-Darmstadt réduits à l'état de satellites en attendant l'annexion définitive. Puis il fau-

drait songer à la Hollande, à la Belgique, aux portions de Pologne restées aux mains des deux puissances copartageantes, aux provinces « allemandes » de l'Autriche, à la Suisse, sans oublier ce qu'on pourrait détacher encore de la France ou de l'Italie.

Pour toutes ces conquêtes accomplies ou projetées, il y avait d'excellentes raisons « historiques ». Le professeur Ehrenreich faisait son affaire de les déterrer, de les développer et de les présenter aux jeunes générations comme le dernier mot de la science. C'était là sa « mission » individuelle dans l'œuvre « nationale ».

Les arguments, au surplus, étaient très clairs et il n'y allait pas par quatre chemins. Tout d'abord, il posait en principe que le besoin d'une grande unité civilisatrice au centre de l'Europe se faisait généralement sentir.

Cette unité devait nécessairement prendre pour noyau un peuple buveur de bière, car il était physiologiquement démontré que tant vaut la boisson nationale tant vaut la race. Les peuples voués au vin ou à l'eau étaient nécessairement inférieurs en puissance productive et intellectuelle; ils pouvaient briller d'un éclat passager, mais étaient destinés à s'éteindre : témoins les Phéniciens, les Tyriens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Vénitiens, qui avaient passé comme des météores par l'unique raison qu'ils n'avaient pas une

bonne boisson nationale et ne rétrempaient pas quotidiennement leurs forces dans ce grand agent de civilisation, — le houblon fermenté.

Or, des deux nations abreuvées à ces sources fécondes, l'Autriche et la Prusse, — la première avait failli sous les Hapsbourg dans la mission ci-dessus spécifiée. C'est donc à la Prusse que revenait par voie de sélection le devoir de former la grande unité requise.

De quoi *pouvait* et par conséquent *devait* se composer cette unité? Fort évidemment de tous les individus de langue allemande. Individus qui s'élèvent numériquement en Europe au chiffre d'environ 60 millions. Il n'y en a guère encore que 42 millions qui soient venus se « grouper » autour du noyau prussien. Restent donc 18 millions « d'Allemands » actuellement désignés comme Français, Italiens, Autrichiens, Hollandais ou Russes, et qu'il s'agit de ramener au bercail.

Espérer qu'ils y soient invinciblement attirés par le seul éclat du génie prussien, ce n'est guère possible. Non, même le professeur Ehrenreich ne se laisse pas aller à un tel rêve. Mais pourquoi ne pas agir pour eux comme à l'égard des Slesvigois, des Hanovriens, des Hessois, des Francfortois, des Alsaciens ou des Lorrains, qui avaient le mauvais goût de ne pas vouloir être germanisés, et qui l'ont été de force? C'est pour leur bien, après tout, et pour le bien de l'humanité que la Prusse travaille!

Donc, elle doit se tenir prête à saisir la première occasion qui se présentera de faire siens les « Allemands » d'Autriche, c'est-à-dire la Haute et la Basse-Autriche, la Bohême, Salzbourg, la Styrie, la Carinthie et la Carniole; les « Allemands » de Suisse, c'est-à-dire les cantons de langue allemande; les « Allemands » des Pays-Bas ou « Bas Allemands, » c'est-à-dire la Hollande et la Belgique, sans oublier la Flandre française qui en dépend « historiquement. » Alors seulement, l'unité germanique sera véritablement faite.

Mais, à côté de ces annexions primordiales, fondées sur l'analogie du langage, il en est d'autres qui s'imposent aussitôt par des motifs de légitime défense.

Par exemple, il saute aux yeux que l'annexion des cantons helvétiques allemands implique celle des autres parties de la Suisse.

Ce sont là des considérations stratégiques devant lesquelles doivent s'incliner les considérations purement sentimentales tirées de l'analogie de race.

De même, l'examen le plus superficiel de la frontière orientale de l'empire allemand permet de reconnaître que cette frontière est littéralement ouverte, et n'occupera sa ligne *naturelle* qu'en étant reculée jusqu'à la Vistule.

Et ici se présente aussitôt une conséquence logique : est-il possible, est-il décent que cette unité germanique, ainsi constituée sur ses bases nor-

males, soit enfermée dans le continent européen et reste sans issue vers les mers voisines? L'Allemagne, une fois en possession du « quai de sa maison » sur la mer du Nord, et des colonies hollandaises qui en dépendent, peut-elle demeurer à jamais isolée de la Méditerranée et de l'Adriatique?

Non, évidemment. D'où la nécessité de s'assurer un chemin vers l'une en occupant le bassin du Rhône tout entier, et vers l'autre en s'annexant le littoral autrichien avec Goritz, Gradisca et Trieste. Encore l'Italie pourra-t-elle se considérer comme spécialement privilégiée si la Vénétie n'est pas revendiquée comme partie intégrante de l'héritage germanique.

Il est à peine nécessaire de dire que l'île de Fionie et l'île de Seeland, qui commandent les passages du Grand-Belt, du Petit-Belt et du Sund, et sont ainsi les véritables « clés » de la maison allemande sur la Baltique, ne sauraient raisonnablement être laissées aux mains du Danemark. Peut-être même, l'intérêt de l'Allemagne lui commande-t-il impérieusement l'annexion de toute la Chersonèse Cimbrique.

Sur cette esquisse à grands traits des « obligations » imposées à la nation teutonne en marche vers l'accomplissement de ses destinées, le professeur Ehrenreich brodait incessamment des variations qui aboutissaient toutes à la même conclusion.

Il était surtout inépuisable sur le chapitre des motifs qu'il découvrait pour légitimer ces annexions.

Car, en esprit élevé, il lui répugnait de les justifier uniquement par l'intérêt allemand. Aussi recherchait-il jusque dans la poussière du moyen âge les titres de propriété qu'il croyait indispensable de revendiquer. Un traité signé par Charlemagne ou Louis le Débonnaire était à ses yeux tout aussi valable que les conventions plus modernes, car il était de ces juristes inflexibles qui n'admettent pas de prescription. Ou plutôt, parmi ces traités, il se réservait la faculté de décider en dernier ressort quels étaient ceux dont il acceptait et ceux dont il repoussait les stipulations.

Ces travestissements de la vérité historique et ces défis au sens commun auraient été dénués d'importance, s'ils n'avaient revêtu que la forme de lourds in-octavo ou de brochures d'actualité mises par des plumes vénales au service d'une politique de conquête. Mais, sous la forme de leçons inculquées à des enfants et devenant ainsi partie intégrante de leur être, — c'était un mal plus grave!

Walmuth, en écoutant ces choses, — lui que son éducation première avait prémuni contre de tels paradoxes, — se sentait en proie à un malaise grandissant. Cette perversion systématique du sens moral de ses condisciples le révoltait comme la plus odieuse des profanations. Il croyait voir un de ces hideux poissons qui s'avancent dans une eau lim-

pide et subitement la troublent en s'entourant d'un nuage d'encre. Il comprenait comment le patriotisme ainsi déformé peut dégénérer en démence, et comment un peuple ainsi modelé par ses maîtres peut devenir une sorte de bête féroce à quarante-deux millions de griffes, — une épouvantable machine à tuer.

Ces impressions, au surplus, ne lui étaient pas exclusivement personnelles, et tout ce qui dans la classe n'était pas prussien les partageait à des degrés divers.

Tommy Burns, en particulier, ne cachait pas l'écœurement que lui causaient ces théories sauvages.

Quoique âgé seulement de quinze ans, il avait beaucoup voyagé, ce qui lui avait donné une expérience précoce, et beaucoup réfléchi sur les différences qui séparaient sa glorieuse patrie du monde féodal où il se trouvait provisoirement transplanté. Son intelligence droite et fière, accoutumée au grand air de la liberté américaine, se sentait oppressée par l'atmosphère de despotisme qu'on respirait dans la classe du professeur Ehrenreich.

Presque toujours, en la quittant, il éprouvait le besoin d'exhaler en paroles brûlantes son dégoût et son indignation. Walmuth était fréquemment alors son confident. Il avait reconnu en lui un esprit libre, supérieur comme lui-même à son

milieu et à son âge, et il aimait à l'entretenir de la grandeur de l'Union américaine, de l'expansion prodigieuse de sa prospérité, de la beauté des principes qui président à sa politique.

« Nous aussi, s'écriait-il, nous avons obéi, en nous groupant en Confédération, au droit naturel qui appartient à tous les hommes de s'associer comme ils l'entendent pour le combat de la vie ! Mais nous est-il jamais venu à la pensée d'imposer cette association par la force à qui n'en voulait pas ? Avons-nous tenté de nous annexer l'Angleterre, sous prétexte qu'elle parle notre langue et sort de la même souche que nous ? Nous a-t-on vus seulement envahir le Canada, qui serait pour nous une adjonction si précieuse ? Non, certes ; et nous ne le ferons jamais. Si le Canada se réunit à nous, ce sera de son plein gré et parce qu'il y sera entraîné par l'attraction de notre prospérité... C'est par la liberté que nous sommes grands et forts. Même quand des considérations suprêmes de sécurité nationale et de moralité humaine nous obligent, comme dans la guerre de Sécession, à retenir dans l'Union des États qui voulaient s'en séparer pour conserver l'esclavage, — nous évitons religieusement de frapper ces États dans leurs libertés. Le pacte commun une fois scellé, chacun est tenu de l'observer ; mais chacun retient néanmoins sa part d'indépendance, se gouverne selon ses propres lois, se meut librement dans l'orbite fédéral. Quelle

distance entre ce système et celui de la Prusse ! Et que je suis fier de mon pays, quand je vois ériger en doctrine la rapacité brutale d'un Attila ou d'un Gengiskan. »

Walmuth écoutait avec avidité ces paroles qui confirmaient si pleinement ses propres conclusions mentales. Chaque fois qu'il avait ainsi échangé des idées avec Tommy Burns, il se sentait plus affermi dans les convictions patriotiques que tous les souvenirs de son enfance, tous les enseignements de sa mère et de son vieux maître de Hoya avaient contribué à former en lui. Chaque jour augmentait l'horreur que lui inspiraient l'injustice et l'oppression élevées à la dignité d'une philosophie.

Toutefois, tant qu'il n'était pas personnellement mis en cause, il avait enfermé dans son cœur le dégoût qu'il sentait monter en lui.

Mais, ce jour-là, le professeur Ehrenreich procédait à un examen général de la classe, et le tour de Walmuth vint d'être interrogé.

« Ziegler ! » dit le maître.

L'enfant se leva.

« Détaillez-nous les principaux motifs qui ont amené la Prusse à l'occupation du Slesvig. »

Walmuth réfléchit une seconde ou deux.

« Je n'en connais pas d'autre que l'avidité héréditaire de la maison de Hohenzollern, » fit-il simplement.

A ces mots, il y eut dans toute la classe comme

un frisson d'épouvante. Chacun retint son souffle et attendit la réplique du professeur.

Il était un instant resté muet de stupeur ; mais bientôt, reprenant son sang-froid :

« C'est là une affirmation toute gratuite, une véritable calomnie historique comme on ne devrait en trouver que dans les livres français ! dit-il avec l'accent d'un chagrin sincère. Oubliez-vous que les duchés de Slesvig et de Holstein étaient depuis longtemps un élément de discorde au sein du corps germanique ? Oubliez-vous la nécessité reconnue d'une exécution fédérale ? Oubliez-vous enfin que la Prusse n'a été, en cette occasion, que le bras de la diète de Francfort ? »

Walmuth eut un sourire amer :

« J'ai trop le sentiment du respect que je dois à mes maîtres et surtout à un savant de la haute valeur du professeur Ehrenreich, pour m'aventurer à discuter avec lui, répondit-il ; mais en vérité ce que j'avance ne serait pas malaisé à établir... »

Et tout un résumé de l'histoire d'Allemagne, telle que son maître bien-aimé de Hoya, le docteur Kräbinger, la lui avait si souvent tracée à grands traits, lui venait aux lèvres.

« Laissez là ma qualité, et parlez sans crainte ! s'écria le professeur, curieux de savoir quelle pouvait être l'étendue de l'erreur dans cette jeune âme.

— Eh bien ! je dis que ces prétendus motifs invoqués par la Prusse pour s'emparer du Slesvig n'étaient que des prétextes, comme il est toujours aisé d'en faire naître ou d'en trouver pour couvrir les grandes injustices... Je dis qu'elle s'est annexé les duchés par la force, et qu'elle n'a jamais osé demander à un vote populaire la ratification de la conquête, comme elle en avait pris l'engagement formel par le traité signé à Prague en 1866... Je dis qu'après s'être emparée du bien d'autrui, elle devrait au moins se contenter des fruits de sa rapine, sans prétendre encore à la reconnaissance de ceux qu'elle a dépouillés... »

A ces mots un murmure strident s'éleva de tous les bancs. La classe sifflait Walmuth.

« Messieurs, dit le professeur, ces manifestations font honneur à votre patriotisme, mais je vous demande de ne pas les renouveler. Il m'importe de connaître les arguments de votre condisciple, ne fût-ce que pour les réfuter. »

Walmuth se sentait comme enlevé par une force surnaturelle. A sa haine du mensonge et de l'hypocrisie, venait se joindre, pour lui inspirer des accents au-dessus de son âge, le souvenir de son père mort, du Hanovre asservi, de Hoya souillée par la présence de l'étranger :

« Si le cas du Slesvig était un cas isolé, exceptionnel, sans précédent, sans récidive, — reprit-il, — peut-être pourrait-on admettre la bonne foi des

prétextes invoqués. Mais quand on voit toute une longue suite de spoliations pareilles érigée en système depuis cent cinquante ans et plus, comment en méconnaître le caractère?... Est-ce que la formation même de l'Électorat de Prusse n'a pas été dès l'origine entachée de violence et de fraude? Est-ce que, siècle par siècle, et pour ainsi dire année par année, la maison de Hohenzollern n'a pas étendu son ombre, comme une tache d'huile, sur tous les États voisins?... Est-ce qu'elle n'a pas déchiré à son profit et mis en lambeaux saignants, d'abord la Pologne, puis la Saxe, puis la Silésie? Est-ce qu'elle n'a pas fait de la conquête armée son unique métier? Pourrait-on donner un autre but aux guerres de 1740, de 1744, de 1756, de 1772 et de 1778, toutes terminées aux dépens des petits et des faibles?... Ah! qu'on ne parle pas de l'intérêt de l'Allemagne, car la Prusse ne connaît que le sien. L'Alsace est-elle conquise? L'électeur Frédéric-Guillaume reste indifférent. Le Palatinat est-il envahi? Son successeur s'en inquiète peu. L'important pour eux est d'avoir part au butin. « Tandis que tout le monde admirait l'essor de « l'aigle prussien au plus haut des airs, — a dit « Henri Heine, — moi je ne voyais que ses serres « crochues! » En 1806 comme en 1814, comme en 1815, comme en 1866 et 1871, partout et toujours, l'Allemagne n'est aux yeux de la Prusse qu'une *proie* bonne à saisir et à dévorer... Peuple

de proie, oui, voilà son nom!... Qu'il le garde, puisque telle est la pente irrésistible de sa nature; qu'il le garde jusqu'au jour où les victimes coalisées trouveront à leur tour la force de le dompter. Mais de grâce qu'il ne prenne pas le masque de la philanthropie, et ne vienne pas nous parler d'unité allemande... »

Ici encore, le professeur Ehrenreich dut, d'un geste énergique, contenir l'auditoire frémissant.

« ... Qu'importe l'unité à ceux qui ne la demandent pas et qui pleurent aujourd'hui leur indépendance et leur liberté? Certes, il est sacré le droit que deux nations sœurs ont de s'associer pour marcher de concert sous les mêmes lois!... Mais autant une telle union, basée sur le libre consentement des peuples, est respectable et sainte, autant il faut maudire toute annexion violente et la flétrir comme un crime de lèse-humanité. La justice y perd tout et la civilisation n'y gagne rien. Regardez l'Allemagne, ruinée par ses milliards mal acquis, courbée sous le poids d'impôts écrasants et mourant d'inanition sous sa lourde cuirasse. Et plus loin, regardez toutes ces nations condamnées à l'armement à outrance. C'est vous, par votre politique d'avidité et de conquête, qui avez déchaîné sur le monde cette lutte silencieuse à coups de milliards, où chaque peuple s'exténue à dépasser son rival, tout au moins à lui tenir tête, en soldats, en canons, en flottes, en forteresses,

— et où s'en va en fumée le plus clair de la force humaine... L'Europe ramenée aux temps barbares, armée jusqu'aux dents et transformée en un champ clos où cinq à six millions d'hommes se préparent à s'entr'égorger, — voilà votre œuvre, voilà votre progrès! L'Allemagne, que vous prétendez aimer et servir, réduite en esclavage, bâillonnée, mise en état de siège, condamnée pour cinquante ans à se tenir l'arme au pied, — voilà votre unité! Ce serait la payer cher, même si le dernier mot du drame était dit, et si les triomphes d'un jour ne devaient pas tôt ou tard être suivis d'une expiation terrible!... Mais cette expiation viendra, ce n'est que trop certain. La violence appelle la violence. Qui frappe par l'épée, périra par l'épée. C'est ce que sentent tous les vrais Allemands, — et c'est pourquoi ceux qui ont au cœur le véritable amour de la patrie déplorent et maudissent votre hégémonie sanglante!... »

Brisé par cet effort où il avait mis tout son cœur et toutes ses larmes, avec toutes ses lectures, — comme étonné lui-même de ce qu'il venait de trouver et de dire, Walmuth s'arrêta.

La classe ne donnait plus aucun signe d'agitation. Il y a dans la vérité proclamée hautement, sans peur et sans arrière-pensée, une puissance victorieuse qui s'impose. Le professeur Ehrenreich lui-même semblait réduit au silence. Ce savant illustre était battu par un enfant. Du moins, il

éprouvait une répugnance invincible à poursuivre le débat.

« Nous voilà fixés sur vos sentiments, et vous ne direz pas que j'en aie gêné l'expression, articula-t-il gravement en regardant Walmuth. Vous resterez à la fin de la classe... Je désire vous parler en particulier. »

Et passant à un autre élève, il changea de sujet. Mais, sans qu'il y prît garde, le diapason de ses idées venait d'être profondément modifié. Il s'abstint, pendant le reste de la classe, de toute allusion à ses doctrines favorites et fut presque fâché de les trouver formulées, avec une naïveté qui les rendait plus choquantes, dans les réponses de quelques-uns de ses élèves. Pour la première fois depuis qu'il était professeur, il entendit avec plaisir sonner quatre heures. Walmuth l'intriguait comme une énigme dont il avait hâte d'avoir le mot.

« Vous êtes Hanovrien? demanda-t-il aussitôt qu'il se trouva seul avec lui.

— Oui, monsieur le docteur, » répondit l'enfant.

Maintenant que son excitation passagère était tombée, il était tout rougissant et quelque peu honteux de son accès d'éloquence.

« Et quel a été jusqu'à ce jour votre professeur d'histoire?

— J'en ai eu deux : ma mère, d'abord ma mère, et M. le docteur Kräbinger.

— Ah! c'est Kräbinger qui vous a mis ces idées

en tête ! s'écria le professeur comme soulagé d'un poids énorme, car il avait craint d'abord que tout cela n'eût germé spontanément dans la cervelle de Walmuth.

« ... Le vieux fou ! poursuivit-il, je le reconnais bien là... Savez-vous, mon cher enfant, que vous me placez dans un extrême embarras ? J'étais loin de supposer, quand je vous ai laissé parler, que vous alliez me charger ainsi à fond de train ! C'est un scandale terrible... Me voici obligé de causer de cette affaire avec le principal. Et peut-être va-t-on juger nécessaire de vous... »

Il se tut sur le mot *expulser* qui lui apparut subitement dans sa brutalité, à côté du délit si véniel qui l'amenait sur ses lèvres.

« Mais, monsieur le docteur, dit Walmuth sans se troubler, pensez-vous donc que j'aie tort, et que mes raisons ne soient pas bonnes ? »

Le professeur tenait ses yeux fixés sur lui et se sentit pénétré de ce regard profond et pur.

« Elles ne sont pas bonnes... à dire ! fit-il avec un rire un peu forcé, et vous ferez bien en tout cas de les garder à l'avenir pour vous seul.

— Ah ! voilà, monsieur le docteur, c'est si difficile de garder pour soi ce qu'on croit vrai !... Et puis, il faut vous le dire, je suis le fils du général Ziegler, qui est mort sur le champ de bataille pour l'indépendance de son pays !...

— Vous êtes le fils d'un héros hanovrien ! s'écria

d'une voix émue le professeur Ehrenreich ; plus qu'un autre vous avez le droit, mon enfant, de penser ce que vous venez de dire. »

Il s'était mis à arpenter la classe à grands pas, tout assombri et la tête penchée sur sa poitrine. Puis, revenant vers Walmuth et lui posant la main sur les cheveux d'un geste affectueux et paternel :

« Allez maintenant, mon enfant, dit-il, je sais maintenant ce que je désirais de vous. »

Et tandis que Walmuth se retirait, il se reprit à marcher de long en large, les mains derrière le dos.

Quelles pensées se heurtaient sous son crâne ? Cet homme qui, depuis vingt ans, avait mis toutes les ressources de son érudition et de son talent au service de la force brutale, venait-il d'être subitement touché d'une grâce nouvelle ? Le souffle d'un enfant avait-il suffi à faire crouler comme un château de cartes tout l'édifice si péniblement échafaudé de sa doctrine ? Son esprit systématique, mais honnête et sincère, était-il épouvanté tout à coup de se voir mettre face à face avec les théories qu'il prêchait ? Lui venait-il un doute sur leur valeur et se disait-il que, fussent-elles mille fois fondées, elles ne vaudraient ni tout le sang qu'elles avaient déjà coûté, ni tout celui qu'elles coûteraient encore ?...

Toujours est-il qu'à la nuit tombante, quand le professeur Nicolaus Ehrenreich se décida enfin à quitter sa classe, il ne monta pas chez le principal et ne lui fit pas de rapport sur l'élève Ziegler.

Mais, en revanche, en rentrant chez lui, il prit une grande feuille de papier et écrivit au Conseil du gymnasium qu'il se voyait, à son vif regret, obligé de renoncer pour toujours à ses fonctions de professeur d'histoire.

Malheureusement, la classe de *secunda*, tout au moins dans ses éléments purement prussiens, n'avait pas pris les choses sous le même aspect que le professeur.

A l'heure même où il signait sa démission, plusieurs familles étaient déjà informées de l'incident qui venait de se produire au Friedrich-Karl Gymnasium. Dès le lendemain, le principal en avait connaissance et se voyait obligé d'instituer une enquête. Il fallut l'intervention personnelle du docteur Ehrenreich, prenant sur lui toutes les responsabilités et déclarant qu'il avait formellement excité Walmuth à développer son opinion, pour conjurer une sentence d'exclusion. Encore, le corps des professeurs titulaires, formés en tribunal, auquel le cas dut être soumis, fut-il principalement déterminé à l'indulgence par cette réflexion du docteur Miessner :

« Ziegler est un esprit malade qu'il y a tout avantage à garder dans une atmosphère favorable à la guérison de ses préjugés *provinciaux*... »

Cependant un autre conseil avait été tenu au coin de la rue, sous la haute présidence de von Gundell, et avait décidé qu'en présence de l'in-

qualifiable attitude de Ziegler, des sentiments « antipatriotiques » qu'il avait osé afficher, il convenait de le mettre impitoyablement en quarantaine. Pas une voix n'osa s'élever pour le défendre ou protester contre une peine dont il faut croire, pour l'honneur de ces enfants, qu'ils ne comprenaient pas tous la cruauté.

C'est seulement par un billet de Sturm que Walmuth fut informé de l'ostracisme qui le frappait.

« Tu sais si je te suis dévoué et si tu peux compter sur mon affection, lui écrivait le petit philologue; mais, si tu veux conserver ton ami et ne pas le voir périr sous les coups d'un vil Poméranien, il est indispensable que tu évites de lui parler en public. Le Junker a juré, en me regardant, de casser les os au premier qui t'adressera la parole. Je ne pourrai donc te voir désormais qu'en cachette, et sous le sceau du plus profond secret. »

Et de fait, à partir de ce jour, c'est en se glissant le long des murs comme un conspirateur, dans l'ombre de la nuit, que le pauvre Sturm se hasardait à venir chez Peter Schmidt passer quelques minutes avec son ami. Au collège, il affectait de ne pas le connaître.

Il en était de même de presque tous les camarades de Walmuth, qui s'écartaient de lui, dès qu'il paraissait, comme d'un pestiféré.

Seuls, Tommy Burns et cinq ou six autres élèves

étrangers lui manifestaient, s'il est possible, plus d'estime et de considération que par le passé.

Walmuth crut même s'apercevoir que ce sentiment revêtait une forme pratique, et que, pendant une quinzaine de jours, les braves garçons s'entendaient pour l'entourer à la sortie, lui constituer une véritable garde, et le protéger ainsi contre les brutalités.

« Bonsoir, Ziegler, te voilà encore avec tes os au complet pour vingt-quatre heures ! » lui dit un jour le petit Russe, Nicolas Varine, en le quittant devant sa porte.

Le mot était fait pour donner à réfléchir, mais ce Varine riait toujours.

Quant aux annexés, c'est à peine s'ils osaient adresser un sourire à Walmuth, ou lui serrer furtivement la main, quand ils le rencontraient à l'écart et se croyaient sûrs de ne pas être vus. Ils l'aimaient et l'admiraient pour ce qu'il avait osé dire, mais redoutaient de s'exposer à la colère de von Gundell.

Quelques-uns, Hirschfeld entre autres, allaient plus loin et se croyaient obligés, au passage de Walmuth, d'arborer sur leur physionomie une expression de colère et de dédain. Son courage n'était-il pas un remords vivant pour leur lâcheté ?

Lui, il feignait de ne pas prendre garde à cette comédie de l'indignation ; il allait droit son chemin et se réfugiait dans ses livres. Mais, en dépit de

lui-même, il souffrait de son isolement plus qu'il ne lui plaisait de se l'avouer. Chaque fois qu'il écrivait à sa mère, il avait besoin de toute son énergie pour ne pas lâcher les écluses de son amertume, et tout dire. La crainte seule de paraître faible, et en même temps de causer un chagrin à cette mère si tendre, pouvait l'arrêter. Et alors, ajournant sa confiance, se raidissant contre l'infortune, il attendait-

## CHAPITRE VIII

### LE COUP DE BROUSSE

#### LA VISION DE SCHLOSS-BRUCKE. — UN AMI RETROUVÉ

C'était dans les dernières minutes de la classe du soir, vers la fin de février. On apporta une note de la direction que le professeur lut à haute voix :

« L'élève Ziegler est invité à produire une dispense du médecin, s'il doit continuer à s'absenter des exercices gymnastiques qui sont obligatoires... »

Cette formule n'avait rien de blessant en elle-même. C'était l'exécution routinière d'un règlement général et en somme très raisonnable, fait pour obliger tous les élèves à développer leurs forces physiques. Mais, dans le cas particulier à Walmuth, elle empruntait de son infirmité, si apparente, quelque chose de dur et de vexatoire qui l'offensa profondément.

Avec la susceptibilité toujours en éveil des êtres qui souffrent d'une cause semblable, son premier mouvement fut de jeter un coup d'œil autour de la classe. Il rencontra aussitôt le regard insolent de von Gundell, et devina plutôt qu'il n'entendit cette question adressée à demi-voix par le Junker à son voisin Caspar :

« Crois-tu qu'il l'obtiendra, la dispense, hein, le crois-tu? »

Et tous deux se mirent à rire.

Ce n'était qu'un prélude. A peine eut-on quitté la classe et se trouva-t-on au bout de la rue, que von Gundell, en passant devant Walmuth, se mit à imiter sa démarche et à feindre de boiter comme lui. En même temps il criait :

« Il n'y a pas à dire, il faut que j'aie demandé une dispense au docteur!... Cela ne se voit pas du tout, que j'ai une jambe trop courte, n'est-ce pas? »

Cette plaisanterie tudesque eut un succès fou et fut le signal d'une imitation générale. Ruppert; Caspar et presque tous les Prussiens se mirent à boiter, l'un du pied gauche, l'autre du pied droit, et s'en allèrent cahin-caha, en se poussant et s'entre-choquant au milieu des rires et des quolibets les plus grossiers.

C'était plus que Walmuth n'en pouvait supporter. Jamais encore la persécution dont il était l'objet n'avait pris un caractère aussi personnel et

aussi sauvage. Un nuage passa sur ses yeux, il eut soif de vengeance et se jeta au hasard sur le premier mauvais plaisant qu'il put rejoindre, avec l'intention de l'étrangler pour le moins.

Malheureusement, il avait consulté son courage plus que ses forces, et s'était attaqué à Caspar, le camarade préféré de von Gundell et l'un des plus grands gaillards de la classe. Celui-ci n'eut qu'à allonger le bras, pour tenir son faible adversaire à distance, tout en lui disant :

« Prends garde de te faire mal, j'ai les os très durs, tu sais ! »

Un cercle s'était immédiatement formé autour d'eux. Le hasard voulut que ni Tommy Burns ni aucun des élèves étrangers, qui auraient pu s'interposer, ne se trouvât là.

La scène se passait au bout de la rue du gymnasium et tout près d'un banc de bois établi sous une espèce de porche, où les collégiens avaient coutume de s'arrêter en attendant l'heure des classes.

« Il y a longtemps que le banc n'a pas été *ciré*, dit tout à coup von Gundell : ce serait peut-être le moment de lui donner un *coup de brosse*.

— Oui ! oui !... c'est une idée !... » s'écrièrent tous les mécréants.

Avant que Walmuth se fût seulement rendu compte du sens exact de la proposition, il se vit enlever de terre par une douzaine de bras, maî-

trisé en dépit de sa résistance, emporté, allongé sur le banc.

« Toi, Ruppert, monte la garde ! cria von Gundell. Et vous autres, attention au commandement !... Une, deux, trois... *cirez !* »

Alors commença un supplice sans nom. Les douze bourreaux appliquant fortement sur la planche rugueuse le corps de leur victime couchée à plat sur le dos, le firent glisser jusqu'à l'un des bouts du banc, puis le ramenèrent à l'autre bout, puis reprirent la manœuvre en sens inverse, en l'exécutant avec une rapidité croissante et finirent par transformer ce va-et-vient de navette en un véritable mouvement de brosse.

Il va sans dire que, dans ce combat inégal, ce n'était pas le banc qui commençait à reluire, mais bien les vêtements et la peau du malheureux enfant. La sensation de cuisson ou plutôt de brûlure, produite par ce frottement, devint bientôt si atroce, qu'il fallut à Walmuth un courage presque surhumain pour ne pas se plaindre. Mais il se serait laissé couper en morceaux plutôt que de laisser entendre seulement un soupir à ces Peaux-Rouges, et, serrant les dents, fermant les yeux, il s'abandonna.

Tout à coup un cri d'alarme :

« Le principal ! »

Ruppert venait de le voir sortir du collège.

Ce fut une débandade immédiate. Sans autre

forme de procès, les tortionnaires lâchèrent tout et prirent la fuite.

Walmuth resta un instant étendu sur le banc il ne se sentait même pas capable de se relever.

Mais la pensée soudaine lui vint que le docteur Miessner approchait, allait l'interroger, exiger des détails sur cette scène sans nom... Et d'emblée, comme par magie, il se retrouva sur pied. Accuser ses camarades, si odieux qu'ils fussent, *rappor-ter?*... Jamais.

Il se mit à courir, lui aussi, comme les coupables.

Il courut longtemps. D'abord, pour ne pas être rejoint, puis, parce qu'il sentit qu'à ce mouvement il dépensait sa colère. Il était comme fou et allait droit devant lui, sans regarder. Avant tout, il avait besoin d'être seul, de se recueillir, de pleurer peut-être, en tout cas de savourer à loisir son humiliation et sa détresse,

Quand il s'arrêta, tout hors d'haleine, il se trouva sur le Schloss-Brucke, ou pont du Palais, qui est jeté sur un des bras de la Sprée et débouche sur la grande voie triomphale de Berlin.

Walmuth ne la connaissait guère, car ses sorties étaient rares dans ces quartiers à la mode. Il avait la pudeur de son infirmité et la montrait le moins possible. Les musées, les collections scientifiques, aux heures de solitude matinale, étaient le plus souvent les refuges où il promenait sa curiosité.

Le Berlin de pierre et de marbre qui s'est bâti de la dépouille des vaincus n'avait pas pour lui d'attractions puissantes.

Mais, cette fois, c'était bien l'asile qu'il lui fallait. Là du moins, loin de la Damenstrasse et du gymnasium, il avait chance de pouvoir être seul et d'échapper à ses persécuteurs.

Il faisait un temps gris; une de ces journées tièdes et molles qui sont comme une zone vague ou une transition entre les gelées de l'hiver et les coups de soleil de mars. A l'ouest, au delà du pont, l'Opfern-Platz encadrait de palais les statues de Blücher, de Gneisenau, d'York, de Bülow et de Scharnhorst. Plus loin, la masse colossale du monument de Frédéric II dressait ses trois étages de bas-reliefs entre les statues équestres de Henri de Prusse, du duc de Brunswick, de Zieten et de Seydlitz. Puis, Unter-den-Linden prolongeait sa double ligne de tilleuls et de marronniers, ses larges trottoirs et sa bordure de boutiques prétentieuses, jusqu'à la porte de Brandebourg, ces Propylées prussiennes que couronne le char de la Victoire de Schadow. Au delà, les arbres décharnés du Thiergarten, — le grand parc de Berlin, — avec ses parterres, ses allées sinueuses, ses rivières, ses lacs en miniature, son Jardin Zoologique exilé de Potsdam. Et dans ce cadre pompeux, à cette heure fashionable, la foule dorée, casquée, éperonnée, qui donne à la capitale

de la Prusse l'air d'une vaste caserne de cuirassiers.

Un instant Walmuth se laissa distraire à ce spectacle. Il se rappela ce qu'on raconte de Jahn, le grand initiateur des exercices gymnastiques dans les écoles prussiennes, qui ne manquait jamais de demander à ses élèves, en passant sous la porte de Brandebourg, après Iéna : « *A quoi pensez-vous?* » Et, si la réponse n'était pas satisfaisante, il leur allongeait un grand soufflet avec cette formule à répéter : « *Je pense que je suis fils de vaincu; que les Français nous ont pris le Char de la Victoire, et qu'il faudra, quand j'aurai l'âge d'homme, aller le reprendre à Paris.* »

Moi aussi je suis fils de vaincu! se disait Walmuth. Mais hélas! ce ne sont pas les soufflets et les outrages dont je suis abreuvé qui me rendront ma patrie!... Oh! heureux élèves de Jahn, qui pouviez du moins aspirer à la revanche, — tandis qu'à moi-même un tel espoir est interdit! »

Et soudain, sur cette réflexion, tout cet entassement de trophées qu'il avait sous les yeux lui sembla peser sur sa poitrine d'enfant. Il se figura que ces cavaliers de bronze le foulaient aux pieds, que ces statues de marbre insultaient à son désespoir, que ces suscriptions dorées lui criaient en latin et sa propre misère et l'asservissement de sa patrie...

La vision devint si cruelle qu'il voulut fuir e

se mit à courir pour échapper à ce cauchemar. Courir! autant qu'il le pouvait, l'infortuné. Le regard ironique et dur d'un passant qui s'était retourné pour le voir clopiner, l'arrêta court et le rejeta tout honteux contre le parapet du pont.

Il était coiffé d'une casquette, ce passant, — une de ces larges, de ces odieuses casquettes qui étaient devenues pour Walmuth le symbole de la plus accablante tyrannie. Cette circonstance pué- rile et grotesque fut la goutte d'eau qui fait débor- der le vase. Le chagrin l'emporta. Il se mit à pleurer amèrement en regardant rouler les eaux bourbeuses de la Sprée.

« A quoi suis-je bon ici-bas? se disait-il. Infirmes et sans force, privé de ma patrie, de mon père, de la possibilité même de me faire respecter par le dernier goujat qui se met en tête de m'outrager, ne vaudrait-il pas cent fois mieux n'être jamais né?... »

Il semblait adresser cette question au ciel, vers lequel il avait relevé ses yeux voilés de larmes.

Dans ce mouvement, son regard se heurta à un point noir, un rien qui, presque au zénith, faisait tache dans le gris. Un oiseau sûrement... Et un oiseau de haut vol, car il devait être au moins à deux ou trois mille mètres du sol. Avec l'heu- reuse versatilité de son âge, Walmuth, se mettant à le suivre dans ses évolutions, se prit à oublier son désespoir.

Tantôt l'oiseau se laissait tomber comme un fil à plomb dans les profondeurs de cet océan d'air où il se jouait ainsi qu'un poisson dans l'eau, — tantôt, se remettant à planer, il restait immobile et semblait contempler au-dessous de lui la nappe épandue des maisons, les arbres de Unter-den-Linden ou le lacis des allées du Thiergarten. Était-ce le Jardin Zoologique qui l'attirait? Cherchait-il un camarade ou un ami parmi les volatiles qu'on y garde?... Ah! qu'il était heureux de planer ainsi au-dessus des amertumes de la vie civilisée!... N'approche pas de Berlin, va, pauvre bête, reste dans les airs, élève-toi d'un coup d'aile dans les régions inaccessibles au vulgaire, où il t'est donné de porter librement ton vol...

Mais non, il descend, il se rapproche... Il est tout blanc!... Lui qui de loin, plaqué contre l'écran des nuages, se montrait seulement comme un petit pâté d'encre... à quelle espèce peut-il donc appartenir?

Une émotion nouvelle s'emparait de Walmuth à mesure que les formes de l'oiseau devenaient plus distinctes.

Plus de doute! Ces larges ailes puissantes, ces pattes à l'arrière, manœuvrées comme un gouvernail, ce bec planté comme un clou dans le poitrail, — c'était un héron!... Un héron neigeux!... Serait-il possible?...

Non, c'était insensé. Walmuth n'osait pas y

croire, — quand, tout à coup, prompt comme une flèche, l'oiseau s'abattit devant lui, et prenant terre sur le trottoir, le regarda d'un air calme et satisfait, en se gonflant en boule blanche...

C'était Liebchen !

« Liebchen!... mon ami!... »

Et l'enfant, se jetant sur « *son ami*, » l'embrassait avec passion, le serrait contre son cœur, essuyait ses joues humides à la collerette soyeuse de ce consolateur tombé des nues. Il lui semblait y trouver un peu du parfum de Hoya et de la chaleur douce de la tendresse maternelle. C'était comme une réponse muette à la question qu'il adressait tout à l'heure au ciel : à quoi bon vivre ? à quoi bon?... Mais à aimer cette mère si bonne, qu'il oubliait dans ses larmes, l'ingrat, — à travailler pour qu'elle fût fière de lui, — à grandir en force intellectuelle et morale, puisque la force physique lui manquait ! Qu'importaient les ronces du chemin, quand on avait devant soi un but si noble et si glorieux ! Qu'importaient les haines et les brutalités d'un monde grossier, quand on pouvait se replier sur une affection si sainte !

Et toutes les ardeurs, toutes les croyances, toutes les flammes du foyer lui montant au cœur à la fois, il se sentait reflourir à l'espoir et au courage. Il ne se demandait même pas par quel miracle Liebchen arrivait là, le vagabond, — comment il avait pu désertier les rives du Wésér, et par quel

instinct merveilleux il avait su retrouver son sauveur, lui apporter à son tour un message d'affection et de paix. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il le tenait dans ses bras, et que jamais ambassadeur emplumé n'était venu plus à point.

Un rassemblement se formait autour du groupe singulier que présentaient sur le Schloss-Brucke cet enfant et ce héron enlacés. Walmuth héla un *drochske* qui passait, y plaça Liebchen, s'y jeta lui-même, et, sans s'inquiéter autrement des quolibets de la foule, cria au cocher l'adresse de Peter Schmidt.

Le fiacre partit au grand trot, laissant les badauds à leurs hypothèses.



## CHAPITRE IX

## THÉORIE DE L'ADIPEUX. — L'OPÉRATION

« Le tissu *adipeux* ou graisseux, que les anatomistes ont si bien décrit depuis deux ou trois cents ans, et spécialement depuis l'illustre Haller, n'a pas encore été suffisamment étudié au point de vue du rôle qu'il joue dans l'organisme, de sa fonction propre et des affections dont il peut devenir le siège ou la cause déterminante. Il y a là une lacune à combler, et c'est le résultat d'un ensemble de recherches entreprises sur cet important objet qu'on se propose aujourd'hui d'exposer au public savant... »

Ainsi débutait un mémoire que traçait sur papier écolier, d'une écriture très régulière, un jeune médecin, le docteur Gerhard Zahn, qui occupait au premier étage de la maison Schmidt un modeste salon et une petite chambre.

Si le docteur était plein de son sujet, ce n'était à

coup sûr que métaphoriquement : il aurait été difficile de rencontrer dans tout le royaume de Prusse un homme de vingt-huit ans plus maigre que lui. Son corps mince et long, robuste pourtant, était perdu dans des vêtements noirs qui flottaient autour de lui comme un pavillon bat sur sa hampe quand il n'y a pas de brise.

De sa cravate négligemment nouée, sortait un cou filiforme, surmonté d'une tête aux grands cheveux châains, dont tous les méplats étaient accusés avec une telle vigueur que la peau, d'un blanc de cire, semblait collée sur la charpente osseuse sous-jacente.

Le nez busqué, dominateur, semblait toujours en quête d'un symptôme. Le front était haut ; la bouche coupait d'une ligne presque droite une face entièrement rasée et que des yeux profondément abrités sous l'orbite, noirs, pensifs et pénétrants, illuminaient de leur regard doux et grave.

Au total, une physionomie frappante, et qu'il était difficile de rencontrer une fois sans se la rap-peler toujours.

Comme sa personne, son appartement était la maigreur même, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Le poêle de rigueur, deux ou trois tables, six chaises, et sur les murs de longues planches de sapin pliant sous le poids d'un millier de volumes ; près de la fenêtre, un microscope et des réactifs dans leurs flacons bouchés à l'émeri ;

c'était tout. Pas un tableau, pas une gravure, pas une fleur, à peine un bout de tapis ou de rideau.

Il n'y avait qu'à pénétrer dans ce sanctuaire pour comprendre que celui qui l'habitait n'avait pas coutume de sacrifier aux Grâces ni aux frivolités de la vie, et ne mesurait la valeur des choses qu'à leur utilité scientifique. Et, en effet, le docteur Zahn était un de ces travailleurs exclusivement voués à l'objet spécial de leurs études et de leurs recherches, pour lesquels le monde entier disparaît quand ils sont à l'œuvre, — et qui sont à l'œuvre du matin au soir. Il en oubliait la plupart du temps le boire et le manger, ce qui expliquait suffisamment son état d'émaciation profonde. Qui pis est, il en oubliait même les moyens de se procurer ce boire et ce manger élémentaires, qu'il fallait bien pourtant de temps à autre, — le plus rarement possible, — accorder aux exigences de ce tyran qui a nom l'appétit.

Le docteur Zahn n'était pas Prussien. Il était né à Francfort.

A ses yeux le plus grand des supplices était de perdre une heure, — il appelait cela la *perdre*, — à gagner de l'argent. Obligé, en attendant la clientèle, de donner des leçons d'anatomie, il se consolait seulement de cette nécessité par la conviction que ces leçons mêmes lui rafraîchissaient la mémoire et lui entretenaient la main sur les objets

de son enseignement. Le premier à l'hôpital, quand le jour se levait à peine, il y restait le dernier pour courir ensuite à longues enjambées aux cliniques, aux laboratoires, aux bibliothèques qui étaient son milieu naturel. Incessamment penché sur le malade, le mourant ou le cadavre; l'oreille au stéthoscope ou l'œil à l'objectif, il ne se lassait pas d'interroger la vie et la mort pour leur arracher leurs secrets, et négligeait les soins vulgaires qui tiennent tant de place aux yeux du commun des hommes.

En dépit de tout, naïf et gai comme un enfant, avec des envolées de rire où sa jeunesse venait se condenser en des instants d'abandon et de gaminerie, — où il aimait à montrer sa force physique en enlevant un malade à bras tendu, — où il aurait volontiers joué à la main chaude ou à saute-mouton, — si cela n'avait pas dû prendre plus de cinq minutes.

Oh! le temps! le temps! C'était son grand ennemi. Il aurait voulu faire des journées de soixante heures et des semaines de trois cents jours! *Ars longa, vita brevis*, — l'art est long, la vie est courte, — semblait-il se répéter sans cesse avec les pères de la médecine. Et il lisait, il observait, il écrivait...

« Ces recherches ont conduit l'auteur à la conviction qu'un excès même relativement faible de graisse joue dans l'organisme un rôle beaucoup

plus grave et délétère qu'on ne paraît généralement le supposer.

« Pour en formuler la conclusion en langue courante souvent plus expressive que la langue technique : *être gras, n'est pas un signe de santé*, comme on le croit communément; c'est en soi *une maladie*. En tout cas, un symptôme de décadence.

« Les preuves, on n'ira pas les chercher dans l'histoire, quoiqu'elle pût certes en fournir plus d'une qui ne serait pas sans valeur. Il serait aisé de montrer que jamais œuvre véritablement grande et noble ne fut accomplie par un homme gras; que l'obésité a toujours été pour les généraux les plus illustres l'avant-coureur de la défaite; que la vigueur de la civilisation ou l'éclat de la nationalité sont dans tous les temps en raison directe du développement des tissus actifs de l'organisme, et en raison inverse de la quantité de graisse interposée à ces tissus. Et, sans aller chercher d'autres exemples, il suffirait d'opposer les Romains de la décadence, les Chinois ou les Turcs du xix<sup>e</sup> siècle aux Romains primitifs, aux Mongols ou aux Arabes de l'ère conquérante.

« Mais en restant sur le terrain purement physiologique, on se propose d'étudier dans ses effets l'action que des traînées de cellules graisseuses, déposées le long des artères et des veines, infiltrées dans la pulpe cérébrale et surchargeant les organes essentiels, doivent nécessairement

exercer sur la nutrition, sur la circulation, sur la respiration, sur l'activité générale.

« Le rôle prédominant des boissons, et particulièrement de la bière dans la production de ce qu'on appellera l'*état adipeux* des individus et des nations... »

Le docteur Zahn en était là, quand dame Trude entra chez lui, un plateau à la main. D'ordinaire, elle le déposait sur la table et se retirait sans bruit, telle était la consigne. Mais, ce soir-là, elle se hasarda, après une petite toux préparatoire, à élever la voix :

« S'il vous plaît, herr docteur... dit-elle.

— Dame Trude? répondit avec bonté le jeune savant en relevant la tête, mais sans lâcher sa plume.

— Nous avons un petit pensionnaire qui a besoin d'un certificat, et j'ai pensé...

— Je suis tout à votre service, dame Trude, et au sien...

— Il est là, sur le palier.

— Qu'il entre!... Je serai très heureux de le voir... »

Trude introduisit Walmuth et se retira discrètement.

« Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc, mon ami? demanda le docteur en se levant et en tendant la main à l'enfant. Nous avons mal à la patte? »

Chose singulière, Walmuth, si susceptible d'or-

dinaire sur le chapitre de son infirmité, n'éprouvait rien de pareil en présence de Gerhard Zahn. Rien qu'à le voir, rien qu'à entendre cette voix grave et bien timbrée, il se sentait en présence d'un de ces êtres d'élection auxquels on peut tout dire et qui sont pour nous comme une autre conscience. Pourtant sa timidité naturelle l'empêcha d'abord d'articuler un seul mot. Il se contenta pour toute réponse d'avancer son pied gauche.

« Voulez-vous faire deux ou trois pas devant moi? » reprit Gerhard.

Walmuth fit le tour de la chambre. Le docteur parut étonné du caractère de sa claudication.

« Est-ce que vous n'avez jamais consulté de médecin? reprit-il.

— Oh! je vous demande pardon, monsieur le docteur! Maman m'a montré à cinq ou six, quand j'étais petit, mais ils disaient tous qu'une opération serait nécessaire, et elle n'a pas voulu...

— Elle a eu tort, votre maman! grand tort! » s'écria le docteur.

Les joues de Walmuth se colorèrent.

« Oh! monsieur le docteur, fit-il vivement, croyez bien que sa tendresse seule... C'est qu'il faut vous dire : mon père est mort des suites d'une opération malheureuse, et c'est pourquoi maman n'a jamais voulu entendre parler de me laisser toucher par un chirurgien!... »

Gerhard Zahn se mit à rire.

« Voilà bien une idée maternelle!... Voulez-vous vous déchausser et me montrer votre pied?... »

En un tour de main Walmuth eut obéi.

L'examen fut attentif, minutieux, prolongé. Le docteur faisait jouer sur son articulation ce petit pied blanc, potelé par une inaction presque complète; il palpait, mesurait, supputait.

« Est-ce que vous tenez absolument à boiter toute votre vie? demanda-t-il enfin.

— Moi? dit Walmuth en pâlisant sous le coup de la surprise et de l'émotion. Moi, tenir à être boiteux?... Ah! monsieur le docteur, j'ignore combien d'années je dois vivre; mais j'en donnerais bien volontiers les trois quarts pour marcher comme tout le monde?

— Eh bien! cela ne vous coûtera pas si cher. Vous avez un pied bot phalangien de la nature la plus simple, et il ne tient qu'à vous de vous débarrasser de cette infirmité.

— Vraiment? s'écria l'enfant, étourdi de cette révélation et n'osant en croire ses oreilles.

— C'est l'affaire d'une opération très facile, opération qui aurait été plus sûre dans votre première enfance qu'à l'âge où vous êtes, et qui deviendra moins praticable à mesure que vous approcherez de l'âge d'homme, mais qui est encore parfaitement indiquée. »

Walmuth s'était levé d'un élan subit, pâle, les yeux brillants, la lèvre frémissante.

« Oh ! je vous en prie, monsieur le docteur, s'écria-t-il en saisissant la main du jeune savant dans un mouvement d'ardente prière, essayez cette opération, essayez-la tout de suite, ne craignez pas de me faire mal !... Coupez-moi en morceaux, fouillez-moi les chairs, sculptez-moi comme un noyau, je vous promets de ne pas faire entendre un soupir, de ne pas bouger seulement !... Pourvu qu'il y ait une chance sur dix de réussir, je suis prêt à tout.

— Il y en a neuf, mon cher enfant, et non pas une. Mais nous ne pouvons pas aller si vite en besogne... D'abord l'heure ne serait guère propice à ce que vous désirez, et le grand jour ne sera pas de trop. Ensuite, vous m'avez dit vous-même que M<sup>me</sup> votre mère n'a jamais voulu autoriser...

— Mais, monsieur le docteur, ici je suis remis aux soins de Schmidt et de Trude, et, pourvu qu'ils consentent...

— Sans doute, mais consentiront-ils ?

— C'est ce que je veux savoir tout de suite ! dit Walmuth en s'élançant dans le corridor.

— ... Dame Trude, mon bon monsieur Schmidt, cria-t-il en faisant irruption dans la salle, promettez-moi de dire oui, — je vous en supplie au nom de ce que vous avez de plus sacré !... »

Et tout d'une haleine, sans s'arrêter, sans leur laisser le temps de placer un mot, il leur conta l'affaire. Le docteur Zahn se chargeait de le guérir

par une petite opération de rien du tout, quelque chose de très simple!... Il ne boiterait plus, il serait comme tout le monde!... On ne pouvait pas lui refuser cela. C'était son droit, après tout!... Seulement, pour ne pas effrayer sa maman, il valait mieux ne lui en rien laisser savoir. C'était convenu, n'est-ce pas? La chère Trude et le bon Schmidt ne voudraient pas le condamner à clopiner toute sa vie...

Peter Schmidt se grattait la tête derrière l'oreille, et regardait sa femme, attendant, selon sa coutume, qu'elle se prononçât avant d'émettre une opinion. Trude était soucieuse et froissait d'une main distraite le coin de son tablier.

« Certainement, monsieur Walmuth, dit-elle enfin, vous ne doutez pas du désir que nous avons de vous obliger, surtout dans une affaire de cette importance... mais une pareille responsabilité!... quand nous savons que Madame n'a jamais voulu laisser faire ce que vous demandez! Songez donc, si un malheur vous arrivait!... si l'opération manquait!... Votre pauvre chère maman qui a déjà perdu son mari ainsi!

— Oui, reprit Schmidt dont l'opinion était faite maintenant, songez à cela, monsieur Walmuth!... Vous n'êtes pas seul au monde, que diable!... Vous avez là-bas, à Hoya, une petite mère qui ne vit que pour vous, — il ne faut pas s'exposer à lui causer une affreuse douleur...

— Mais puisque le docteur dit qu'il n'y a pas de danger! insistait Walmuth désespéré de cette résistance, subitement dressée devant lui.

— Eh bien, ce que vous nous dites, il faut le répéter à Madame, répondit Trude inflexible. Pourquoi ne se rendrait-elle pas à la raison, si la raison est bonne?

— Mais, Trude, vous le savez bien, pourquoi! Vous savez bien que, si je lui parle de cette malheureuse affaire, ce sera pour elle une angoisse horrible; — qu'elle n'osera peut-être pas me refuser son consentement et puis se le reprochera comme un crime; — qu'elle ne vivra plus jusqu'au jour où la chose aura lieu, et au dernier moment me demandera peut-être d'y renoncer!... Vous savez bien tout cela, Trude!... Voulez-vous donc vous joindre à mes ennemis pour me rendre le plus misérable des êtres? »

Et le pauvre enfant était si navré en tombant du haut de son rêve, que deux grosses larmes jaillirent de ses yeux.

A cette vue, Trude ne put plus retenir les siennes, — son mari ne tarda pas à se mettre de la partie, et bientôt ce fut un déluge général.

Tout à coup Peter Schmidt donna un grand coup de poing sur la table.

« Une idée! criait-il avec l'enthousiasme d'un homme qui n'en a pas une tous les jours. Si nous écrivions au Riz-Pain-Sel!... Je vous demande

pardon, monsieur Walmuth... Je veux dire à votre tuteur... Il a parfaitement qualité, lui, pour vous donner toutes les autorisations possibles. Et je gagerais qu'il ne fera pas la moindre difficulté. »

C'était un rayon d'espoir, en effet. Toutes les figures se rassérénèrent d'emblée.

« Oui, l'idée est bonne ! dit Walmuth avec un regain d'ardeur. Je vais lui écrire tout de suite, lui tout expliquer et lui demander de n'en rien dire à maman... »

Et, quatre à quatre, il remonta l'escalier pour communiquer au docteur le résultat de cette conférence orageuse.

Le docteur approuva le plan de campagne et donna même quelques renseignements techniques destinés à peser sur la décision du conseiller. A dix heures du soir, la lettre était à la boîte, et Walmuth, couché dans son petit lit, rêvait les yeux ouverts à toutes les conséquences possibles de la grosse affaire.

Il se voyait déjà sur pied, marchant comme le premier venu, se fortifiant par des exercices raisonnés, donnant une *pile* atroce à Max von Gundell et à tous les autres coquins ; puis, grand garçon, promenant sa mère tout heureuse à son bras, montant à cheval, faisant des excursions pédestres, entamant de grandes études militaires avec l'espoir plausible de les utiliser, — et qui sait ? peut-être un jour contribuant à affranchir sa

patrie du joug prussien, rendant l'indépendance au Hanovre, la liberté à l'Allemagne, la paix à l'Europe... Il s'endormit bercé par ces visions.

Les deux jours qui suivirent furent pour lui des heures d'attente fiévreuse. Sans Liebchen dont l'amitié le soutenait, il serait tombé malade d'impatience.

Le héron avait élu pour demeure, pendant toute la durée des classes, l'angle le plus élevé du toit sur la maison Schmidt, et, de ce poste aérien, il guettait le moment du retour de Walmuth, auprès duquel il s'empressait immédiatement de descendre. Du reste, il manifestait pour Berlin et sa population le dégoût le plus marqué et n'avait pas daigné une seule fois honorer les rues voisines de sa visite.

Au gymnasium, c'est à peine si Walmuth remarqua la procédure qui s'était ouverte sur les faits de la veille, tout intéressé qu'il y fût personnellement. Le principal, comme il le sut plus tard, avait tout vu de la fenêtre de son cabinet, depuis les préliminaires du « coup de brosse » jusqu'à la conclusion. Il avait même pu reconnaître les principaux coupables et prendre leurs noms. Quand il s'était dirigé vers le théâtre de l'odieuse scène, c'était simplement pour y mettre fin ; mais, voyant Walmuth prendre la fuite, il avait compris qu'il serait inutile, et presque indiscret de l'interroger.

Aussi avait-il simplement déféré von Gundell au

*Curatorium* ou Conseil suprême du collège. L'affaire devait être appelée très prochainement.

Enfin, la réponse du conseiller arriva. Elle était assez alambiquée, comme toutes les opinions décisives que l'ex-intendant s'était vu appelé à formuler dans sa vie, et commençait par parler de la grave responsabilité qui pesait sur lui, des soucis patriotiques qui se mêlaient à ses préoccupations de tuteur, de l'hésitation bien naturelle qu'il éprouvait à ne pas prendre sur une question de cette importance l'avis de M<sup>me</sup> Ziegler.

Néanmoins, il avait une si haute idée de la science, il était si convaincu qu'un docteur berlinois ne pouvait pas s'être prononcé à la légère, et surtout il avait un si vif désir d'être agréable à son cher pupille, qu'il laissait Walmuth entièrement libre de se faire charcuter, si tel était son plaisir.

Il était toutefois bien entendu que, si l'affaire tournait mal, on ne s'en prendrait pas à lui; car, s'il avait un conseil à donner, c'était de se tenir tranquille, de ne pas lâcher la proie pour l'ombre et de ne pas s'exposer à perdre une jambe, — ou même la vie, — pour faire le joli cœur. Une légère infirmité comme celle de Walmuth avait d'ailleurs l'avantage de dispenser du service militaire, et c'était là une considération qu'il ferait bien de peser avant de prendre une décision.

Mais enfin, si le cher Walmuth ne voulait rien écouter, il ne restait qu'à lui souhaiter tout le

bonheur possible et espérer fermement qu'en tout cas on se retrouverait dans un monde meilleur. Le cher Walmuth pouvait être certain de laisser derrière lui une affection durable et un tuteur qui conserverait à jamais le souvenir de ses excellentes qualités, tout en déplorant son imprudence.

En *post-scriptum*, l'honorable conseiller priait Trude de vouloir bien mettre au chemin de fer, à son adresse, une demi-douzaine de poitrines d'oies fumées et deux aunes de boudin noir. Impossible d'en obtenir de passable à Hoya. Il n'y avait décidément que Berlin pour tous les genres de *charcuterie*. Personnellement, il préférerait s'en tenir à celle qui se mange.

La lecture de cette épître aurait peut-être donné la chair de poule à un autre enfant. Walmuth n'y vit que ce qu'il attendait avec impatience : l'autorisation tant désirée...

Les dernières dispositions furent bientôt prises, et dès le lendemain, devant la fenêtre ouverte sur une belle matinée de mai, l'opération eut lieu.

Schmidt, qui prétendait avoir l'habitude des ambulances, avait tenu à honneur d'être présent, mais tremblait si fort qu'il n'était bon à rien. Trude, après avoir commencé par se jeter, en pleurant, au cou de Walmuth pour le supplier une dernière fois de renoncer à son projet, se montrait plus raisonnable maintenant que le moment décisif appro-

chait, et gardait, au fond, beaucoup plus de sang-froid que son mari. Liebchen était présent, lui aussi, et s'était placé, l'œil tout humide de tendresse, auprès du fauteuil de Walmuth qui avait jeté un bras autour de ses épaules.

Le docteur voulait employer le chloroforme. Mais, en brave qu'il était, l'enfant ne voulut pas entendre parler. « Quand ce ne serait qu'un dix-millième de danger de plus, dit-il, j'aime mieux souffrir, et ne pas ajouter ce dix-millième à mes chances de causer une grande douleur à ma mère. »

Et le docteur avait cédé.

Il s'était assis devant Walmuth, le pied nu du patient posé sur son genou, la trousse grande ouverte auprès de lui sur la table; il avait saisi le talon dans sa main gauche, palpé le jarret de la main droite et bien déterminé la position des muscles. Puis, tout à coup, d'un mouvement rapide, saisissant un couteau à lame affilée qu'il avait préparé, il le plongea à plat sous la peau qu'il tirait en arrière en formant un pli, — un peu au-dessus du talon.

Un filet de sang vermeil coula à terre.

Walmuth n'avait pu retenir un tressaillement de tout son être; mais la bouche close et les yeux fixes, il ne faisait pas entendre une plainte.

Un autre mouvement, et le couteau retourné dans la plaie appuya son tranchant sur le tendon d'Achille. Il y eut un grincement de fibres sciées,

— un bruit sec comme celui d'une courroie qui casse. Le muscle était coupé, le talon libre.

« C'est fait, dit le docteur, plus pâle que Walmuth et bien plus ému qu'il ne voulait le paraître. Et maintenant, vivement l'appareil ! »

Peter Schmidt s'empressait de vouloir donner la talonnière et les attelles préparées par le chirurgien pour maintenir le pied dans la flexion, forcer les deux tronçons du muscle à l'écartement, et obtenir ainsi par leur soudure sur un tissu plastique intermédiaire l'allongement nécessaire. Mais au moment où le pauvre homme se vit appelé à jouer un rôle actif dans l'opération, le cœur lui faillit et il tomba tout de son long sur le carreau.

« Allons, bon ! le voilà qui se trouve mal, à présent ! » fit le jeune chirurgien sans autrement s'inquiéter de lui.

Et, tandis que Trude, fort troublée de cet incident, faisait mine, en baignant les tempes de son mari, de vouloir suivre son exemple, le docteur prit Walmuth dans ses bras pour le transporter sur le lit, et ne put se retenir de le baiser au front comme un frère, en l'y déposant.

« Mon brave cher enfant, c'est une affaire terminée, » dit-il en achevant de fixer les attelles.

Walmuth le remerciait avec un sourire affectueux, en lui serrant faiblement la main, quand il se sentit tout à coup inondé de larmes.

C'était Trude qui pouvait enfin donner un libre

cours à ses émotions. Peter, à peu près revenu à lui, était assis tout hébété sur le fauteuil de torture.

« Eh bien! père Schmidt, lui dit gaiement le docteur pour le secouer, et cette bouteille d'Ingelheimer dont vous m'avez parlé? Je crois que ce serait le moment de lui dire un mot. »

Mais le pauvre Peter fit signe de la tête et de la main qu'il était hors d'état de se tenir sur ses jambes. C'est encore Trude qui dut descendre à la cave.

« Oh! ces hommes!... ces hommes!... ça n'a pas de nerf pour un pfennig! » disait-elle en rapportant le plateau chargé de verres et de biscuits.

## CHAPITRE X

## LE CURATORIUM. — LA CONVALESCENCE

Le *Curatorium* d'un collège prussien se compose d'un magistrat de l'ordre judiciaire, qui prend la présidence, de deux ou trois représentants de la municipalité, et du principal. C'est à la fois une commission de contrôle administratif et un conseil disciplinaire. Arrive-t-il, par exemple, que l'expulsion d'un élève soit jugée nécessaire, le principal soumet le cas au *Lehrcollegium* ou assemblée des professeurs agrégés, et, si la majorité se prononce pour la mesure, elle est simplement notifiée au Curatorium. Mais, s'il advient que le principal et la réunion des professeurs soient d'avis opposés, le différend est soumis au conseil qui le tranche en dernier ressort.

Le cas venait justement de se présenter au sujet de Max von Gundell. Tandis que le docteur Miessner, indigné de la scène qu'il avait aperçue de sa

fenêtre, opinait pour l'expulsion immédiate du principal coupable, — un certain nombre de professeurs, circonvenus par de puissantes sollicitations, penchaient ouvertement pour l'indulgence.

Le Curatorium avait été saisi de l'affaire, et en délibérait dans le cabinet du principal. Ici encore les avis étaient partagés. Un des commissaires plaidait les circonstances atténuantes, en rappelant que le jeune Ziegler avait en quelque sorte provoqué ses camarades à des représailles, — sans doute excessives, — en proférant en pleine classe des paroles séditieuses et outrageantes pour le Vaterland. L'indignation patriotique des élèves expliquait à ses yeux et semblait presque justifier leur violence ; il n'était pas prouvé d'ailleurs, ajoutait-il, que Max fût le plus coupable de la bande : pourquoi le punir seul ?

Un autre faisait valoir les grands services militaires du général von Gundell-Krause, comme si ces services pouvaient être, en faveur de son fils, un titre à s'affranchir de toutes les règles et de toutes les convenances.

De son côté, le principal rappelait qu'il avait déjà, à diverses reprises, soit par des réprimandes, soit par des punitions, tenté de ramener l'élève von Gundell à un sentiment plus juste de la bonne camaraderie scolaire. Il insistait pour qu'un exemple éclatant fit enfin cesser des *brimades* qui constituaient à la fois un scandale et un danger,

— quand une nouvelle imprévue vint tout à coup trancher la question.

Un domestique, dépêché en toute hâte, réclamait le jeune von Gundell, en ce moment en classe, pour l'amener au chevet de son père, qui venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie.

En présence d'une telle douleur, les membres du Curatorium se trouvèrent désarmés. D'un commun accord, ils ajournèrent leur décision.

Mais l'ajournement, en pareil cas, équivalait à peu près sûrement à un acquittement, et, quoique, en fin de compte, l'attaque du général se fût trouvée des plus bénignes, elle eut au moins pour résultat de sauver son fils. Il fut simplement *averti*, au nom du Curatorium, que le premier acte de brutalité dont il se rendrait coupable entraînerait pour lui l'expulsion immédiate.

Cette fois, il se le tint pour dit. L'absence de Walmuth aidant, il fut, pendant tout un grand mois, un modèle de sagesse et de douceur.

Cependant, la convalescence du petit malade marchait à merveille, et, tout en lui prodiguant ses soins, le docteur Zahn se prenait pour lui d'une vive affection. Il avait déjà pu apprécier son courage, sa tendresse filiale, la franchise et l'élévation de son caractère ; il put bientôt, au cours de l'intimité quotidienne qui s'établit entre eux, reconnaître la vive intelligence et l'ardeur généreuse qui faisaient de lui un enfant supérieur. Gerhard

Zahn, absorbé par le travail, n'avait jamais donné dans sa vie une place assez large à l'amitié. Il trouva un charme infini, et pour lui tout nouveau, à s'entretenir avec Walmuth, à lui ouvrir son cœur, à lui raconter ses études et ses ambitions.

« La chirurgie contemporaine, lui disait-il, quelque splendides que fussent les progrès accomplis dans les cinquante dernières années, ne s'était pas encore suffisamment rendu compte des ressources prodigieuses que lui offre la plante humaine. Elle n'était pas assez audacieuse, ne tentait pas assez n'utilisait pas suffisamment toutes les forces que l'industrie moderne met à son service.

« Certes, la suppression de la douleur par l'emploi des moyens anesthésiques, la reconstitution des os dans le périoste, les opérations de cautérisation électrique, la transfusion du sang, l'application des substances solidifiables et modelées au traitement des fractures, — tout cela c'était beau. Mais ce n'était qu'un commencement. On semblait craindre de marcher en avant. On n'osait pas tirer les conclusions de ces superbes prémisses.

« Il rêvait, lui, d'une chirurgie à laquelle des outils perfectionnés, des machines à vapeur, des combinaisons nouvelles donneraient la sûreté et la précision d'un travail industriel; où l'œil du médecin percerait tous les tissus rendus diaphanes par son mégascope électrique; où des leviers d'une

délicatesse infinie écriraient le graphique des symptômes les plus subtils ; où l'ouïe, aidée d'appareils de renforcement, arriverait à percevoir le bruit intime des actions moléculaires ; où l'odorat perfectionné distinguerait des nuances aussi délicates que celles des couleurs... Une chirurgie où tout se ferait sûrement, géométriquement ; où l'on oserait demander à la nature tout ce qu'elle peut donner et l'aider de tous les puissants secours que l'homme s'est déjà appropriés ; où l'on ne s'en remettrait pas, pour amputer un bras ou une jambe, à l'inspiration douteuse et à la scie vacillante d'un docteur d'hier, mais bien à l'action impeccable d'une machine *ad hoc*, — une machine qui recevrait le membre condamné, pour le rendre à l'état de moignon, parfait, pansé, ligaturé, baigné d'acide carbonique pur, et en voie de cicatrisation...

« Ah ! si j'avais seulement cinq ou six cent mille thalers à ma disposition, s'écriait-il, quel splendide Institut orthopédique je voudrais créer !... Un arsenal comme on n'en a jamais vu, où toutes les difformités humaines trouveraient l'arme qui peut les combattre ; où des ouvriers d'élite réaliseraient sur l'heure les conceptions les plus audacieuses du chirurgien, pour les adapter à chaque cas ; où les constructeurs d'instruments des deux mondes apporteraient leur appoint et viendraient chercher des inspirations ; où tous ils trouveraient quelque

chose à apprendre et à imiter, les Goldschmidt et les Lutter de Berlin, comme les Charrière, les Mathieu, les Luer ou les Robert et Collin de Paris ; les Weiss et les Bigg de Londres, comme les Thuriagl de Vienne, les Fisher de Pesth, les Nyrop de Copenhague, les Jacoby de Stockholm, les Bertinara de Turin, les Cirolla de Naples, les Marks de New-York!...

« A côté d'un grand gymnase et d'un établissement de bains modèles, — bains de vapeur, bains russes, bains salins, bains sulfureux, bains d'oxygène, d'hydrogène, d'alcool, — batteries électriques, chambres isolantes, atmosphères artificielles, systèmes d'immersion et de douches de tout genre ; — à côté des agents qui suppriment la douleur, — on y verrait toute la série des appareils si variés employés pour les fractures ; les appareils d'immobilisation, de redressement, de contention, d'allongement, de rupture brusque ou progressive ; des mécanismes pour la réduction des luxations par la vapeur ; d'autres pour le traitement des affections chroniques des articulations ; puis les fauteuils mécaniques, les colliers, ceintures, jambières, brassards et bracelets métalliques, — mains, jambes, yeux, nez, dents et palais artificiels ; lits de Procuste, lits hydrostatiques ; — en un mot, tout ce qui peut servir à redresser les colonnes vertébrales, à suppléer aux muscles frappés de paralysie, à rendre leur souplesse aux jointures, à

développer les membres atrophiés, à pétrir et modeler la chair humaine...

— Est-ce que vraiment il est possible de réaliser de tels prodiges? demandait Walmuth émerveillé.

— Assurément. Ne savez-vous pas ce que les entraîneurs font d'un cheval, — les acrobates de leurs articulations, — tous les hommes de l'organe spécial qui leur sert dans leur profession? On ne songe pas assez comme le corps, surtout chez l'enfant, est une cire molle dont on peut varier et développer, non seulement les formes, mais les forces et les aptitudes, presque à l'infini. Appliqué à des vices de conformation, le traitement doit arriver, dans l'immense majorité des cas, à réformer ou à guérir. Appliqué à des constitutions normales, l'exercice régulier peut tout ou presque tout. Que manque-t-il aux trois quarts des hommes pour être vifs, adroits, valides, forts? Simplement un régime approprié à leurs besoins et une gymnastique fonctionnelle intelligente. Malheureusement, ils ne le savent pas, et ils vivent tous comme à rebours, mangeant et buvant sans plus de discernement que les animaux, avec l'instinct en moins, — engraisant au lieu de se maintenir avec soin à l'état normal, — absorbant par tous les pores mille poisons solides, liquides et gazeux, négligeant d'exercer leurs organes, brûlant par les deux bouts cette mèche précieuse dont la vie est faite.

Et ils s'étonnent d'être faibles, hébétés, malades!... Le miracle est qu'ils ne le soient pas plus souvent et plus vite. »

Walmuth, à écouter cette parole chaude et vibrante, se prenait d'une ambition de pouvoir, lui aussi, suivre un jour le docteur Zahn sur ce terrain enchanté des sciences physiologiques, si attrayant et si riche. Et il le questionnait sur les études préparatoires, sur le meilleur plan à suivre pour les aborder. Fallait-il renoncer aux exercices classiques, se lancer d'emblée dans les sciences physiques et naturelles?

« Gardez-vous-en bien ! lui disait Gerhard. Vous êtes au collège, commencez par tirer du collège tout ce qu'il peut donner, voilà la sagesse. L'éducation classique est la santé même et l'hygiène fondamentale de l'esprit, ne l'oubliez pas. Elle est indispensable, parce qu'elle a pour but essentiel de faire connaître à l'enfant d'abord *lui-même*, c'est-à-dire l'homme, — et *le monde* ensuite. Plus cette connaissance est sérieuse, approfondie, variée, plus il se sent fort ; mieux il sait aborder avec confiance, — avec cette confiance qui est la condition même du succès, — les difficultés de sa carrière. En exerçant ses facultés dans des exercices multiples, il a appris quelles sont les qualités et quels sont les défauts de son intelligence, — qualités qu'il peut ainsi développer, défauts qu'il peut guérir. En étudiant le monde dans les auteurs

classiques, dans l'histoire, la géographie, les langues vivantes, puis enfin dans les éléments des sciences, il s'habitue à voir les choses comme elles sont, à ne pas raisonner sur des principes erronés ou des idées préconçues, en un mot à marcher sur un terrain solide. Il a aiguisé l'outil et peut s'en servir. »

Ainsi l'on causait, en amis, presque en camarades.

De son côté, Walmuth contait à Gerhard son enfance, la mort de son père, la tendresse de sa mère, les leçons du bon professeur Kräbinger, ses lectures préférées, ses rêves d'écolier. Bientôt il en vint, sans nommer personne, à confier à demi ses chagrins, à dire les persécutions auxquelles il se trouvait en butte, ses humiliations, ses larmes rentrées, ses douleurs patriotiques. Il fut à peine étonné d'apprendre que le docteur Zahn était un *annexé*, lui aussi, et se trouvait à Berlin comme en exil. Né et élevé à Francfort, dans la fierté et l'indépendance d'une ville libre, il portait au cœur le deuil de sa patrie asservie et se refusait à voir rien de commun entre les Prussiens et lui-même.

Ce fut encore entre eux un lien de plus. Walmuth avait déjà donné à son bienfaiteur une place unique dans ses affections, entre l'adoration qu'il vouait à sa mère et le tendre souvenir de ce père à peine entrevu jadis et si tôt disparu. Gerhard

s'habitua à voir, en cet enfant qu'il venait de sauver d'une fatalité si cruelle, une sorte de frère cadet que les hasards de la vie avaient placé sur son chemin, et auquel il trouvait doux de prodiguer les trésors amassés de sa tendresse. Aussi n'était-ce pas seulement par amour de l'art qu'il voulut rendre la cure absolument parfaite.

Il ne se contenta pas, aussitôt que Walmuth put se lever, de lui faire fabriquer un brodequin spécial, qui devait habituer les articulations du pied à leurs nouveaux rapports : il eut à cœur de réparer jusqu'aux conséquences de la faiblesse relative qu'une inaction si prolongée avait laissée à la jambe gauche tout entière ; et, dans ce but, il imagina un appareil qui permettait à Walmuth d'exercer ses muscles sans quitter son fauteuil ou même son lit.

C'était une combinaison de poulies et de courroies mises en mouvement comme un soufflet de forge par un simple levier, et qu'il suffisait au petit malade de faire jouer pour que sa jambe, enfermée dans une botte de gutta-percha, se mît à exécuter la gymnastique la plus extravagante en apparence : des flexions, des extensions, des rotations, des soubresauts à la fois réguliers et variés qui venaient mettre en jeu successivement tous les muscles, assouplir les jointures, développer les parties atrophiées, — et tout cela sans la moindre fatigue, car le reste du corps était au repos, et le

membre ainsi traité restait lui-même absolument passif.

Au milieu de ces soins si nouveaux, à peine Walmuth s'était-il inquiété du départ de son héron, qui, huit à dix jours après l'opération, avait repris son vol vers le Hanovre.

Il faut dire que le docteur, ne jugeant pas la présence d'un échassier de forte taille indispensable dans une chambre de blessé, le consignait impitoyablement à la porte et ne lui permettait que de courtes visites. Le cher Liebchen était donc réduit à passer la plus grande partie du jour sur le toit de la maison Schmidt, et, autant qu'il est permis de le supposer, le spectacle de la civilisation d'une capitale lui parut si désolant, qu'il préféra s'en aller dans sa province.

Une dépêche de M<sup>me</sup> Ziegler apprit dès le lendemain à Walmuth son heureux retour à Hoya. La pauvre mère était loin de se douter que le héron arrivait de Berlin, et qu'il y eût assisté son fils bien-aimé dans une crise aussi grave!

Sturm n'avait pas manqué un seul jour de venir prendre des nouvelles de son ami et passer une heure ou deux à son chevet. Par lui la nouvelle se répandit dans le collège et éveilla tant de sympathies en faveur de Walmuth, que presque tous les *annexés*, l'un après l'autre, se hasardèrent à lui faire visite. Il est vrai que le terrible von Gundell n'en savait rien. Mais son étoile com-

mençait visiblement à pâlir, et l'avertissement du Curatorium produisait déjà un effet appréciable.

Quatre semaines, jour pour jour, après l'opération, Walmuth était autorisé à sortir. On peut penser avec quelle impatience il attendait cette épreuve décisive, — avec quelle joie il se vit marchant dans les rues sur des jambes parfaitement égales et droites, et touchant le sol des deux talons!

Comme Antée dans la fable antique, il avait le sentiment d'une vie nouvelle. Il lui semblait que le ciel fût plus bleu qu'il ne l'avait jamais vu, l'air plus pur et plus léger. Les maisons de Berlin même, dans leurs tons de brique ternie, avaient l'air moins rechigné qu'à l'ordinaire. Le printemps était venu. Au Thiergarten, les bourgeons éclataient de toutes parts en petits bouquets de feuilles tendres comme des cœurs de laitue; une neige de fleurs s'était répandue sur les arbres; les gazons reverdissaient; les oiseaux chantaient, et les grillons commençaient à se mettre de la partie.

Mais la chanson la plus gaie était au cœur de Walmuth. Qu'il se sentait fort, désormais, pour affronter les épreuves et les peines de la vie! Quelle différence avec cette heure affreuse qu'il avait passée au Schloss-Brucke, un mois plus tôt! A quelle hauteur il s'élançait au-dessus de cette agonie morale qu'il avait crue sans ressource et sans terme!

Et pour faire ce miracle il avait fallu si peu : rien qu'un coup de couteau sur un tendon !

Oui, mais ce coup de couteau si simple, que de savoir, d'habileté, de pénétration ne représentait-il pas chez celui qui l'avait donné ! Dix ans d'études personnelles dans les hôpitaux et les amphithéâtres, au milieu de tout ce que la maladie et la mort présentent de plus terrible et de plus hideux ; l'expérience de vingt siècles ; la tradition de cent générations de savants voués aux mêmes recherches : voilà ce qui se condensait dans cette opération.

Quelle reconnaissance était au niveau d'un tel service ? Quels mots et surtout quels actes pourraient jamais assez l'exprimer ? Walmuth se le demandait et ne trouvait qu'une réponse : il fallait que lui aussi il se mît en état de rendre à d'autres créatures infirmes et souffrantes l'inestimable bienfait qu'il venait de recevoir de la science, aux mains du docteur Zahn ! Travailler avec une ardeur croissante, mériter lui aussi de devenir un jour le dépositaire de cet héritage glorieux : tel est le pacte qu'il signa avec lui-même en cette journée de reconnaissance morale et d'universel renouveau.

Et c'est pourquoi, encore que dix jours à peine le séparassent des vacances de Pâques, il voulut revenir au gymnasium. On peut croire que sa rentrée y fit sensation. Maîtres et élèves, tout le

monde ne parla pendant une semaine que de cette cure saisissante.

Puis, un matin d'avril, Walmuth descendit du train de Berlin à la gare de Hoya. M<sup>me</sup> Ziegler attendait sur la plate-forme ce fils bien-aimé qu'elle n'avait pas vu depuis quatre mois. Comment dire sa stupéfaction, sa joie, son ravissement, en le voyant s'élançer vers elle et marcher d'un pas ferme et élastique, sans la moindre trace de son ancienne difformité?... Ce fut un cri maternel, une étreinte éperdue, un flot de questions se pressant sur ses lèvres et qu'elle pouvait à peine articuler, une pluie de larmes dans un sourire, — et quand elle eut tout appris, une réaction de saisissement, d'inquiétudes rétrospectives, de tendres reproches et de transports de reconnaissance à l'adresse du docteur Zahn.

Il fallut s'asseoir dans la salle d'attente et conter en détail la grosse affaire. Il fallut entrer au télégraphe et dépêcher à Gerhard un message d'actions de grâces. Et alors seulement on songea à rentrer au logis, *à pied*, au bras de son enfant, dans l'orgueil de cette force reconquise, au milieu de l'ébahissement sympathique des bons bourgeois de Hoya qui saluaient. Et ce fut le tour de la joie plus contenue, mais profonde aussi de la pauvre aïeule, toujours souffrante, toujours confinée dans sa chambre, et qui n'en appréciait que plus vivement le bonheur de son petit-fils. Les exclamations

de la bonne Kätchen, les battements d'ailes de Liebchen, remplirent subitement d'allégresse et de vie la petite maison qui tournait le dos au Rossmarkt. Il n'est pas jusqu'au conseiller Strohmayer, quand il vint le soir présenter ses compliments à M<sup>me</sup> Ziegler, qui ne subit la contagion de la joie ambiante et ne se persuada de très bonne foi qu'elle était son œuvre.

« C'est pourtant moi qui ai autorisé ce miracle ! disait-il d'un air paternel en avalant à petits coups une tasse de café. Jamais vous n'auriez pris cela sur vous, *gnädigste* Otilie !... »

## CHAPITRE XI

## A LA TURNHALLE. — UNE DIÈTE SÉVÈRE

Deux ans se sont écoulés. Walmuth appartient maintenant à la division supérieure de *prima*, la classe la plus élevée du gymnasium. C'est aujourd'hui un grand et beau garçon de dix-sept ans, à la physionomie ouverte et fine, à la taille bien prise, trempé comme un ressort d'acier par les exercices physiques et intellectuels auxquels il se livre du matin au soir.

Sous la direction éclairée de son ami le docteur Gerhard Zahn, il a depuis longtemps entrepris de regagner le temps perdu et de devenir aussi fort, aussi souple, aussi adroit, qu'il était naguère faible et désarmé. Il a mangé d'excellents beefsteaks que Trude a eu soin de lui servir un peu saignants; il a refait sa constitution par des ferrugineux et des amers à doses sagement réglées; il a donné à toutes ses journées un emploi déterminé; il a

dormi régulièrement huit heures par nuit et fait tous les matins deux heures de gymnastique ; il s'est imposé pour règle inflexible de pouvoir noter tous les soirs sur son carnet un livre lu, un fait historique ou scientifique approfondi, un progrès matériel ou moral réalisé. Et le résultat de cet *entraînement* patient, immuable, obstiné, c'est qu'il fait tout désormais comme en se jouant, — son devoir de vers latins comme ses développements au trapèze, — l'explication d'un chœur de Sophocle comme un exercice de mils persans, — un problème de physique appliquée comme un saut à pieds joints. C'est, en un mot, qu'il est universellement considéré comme le plus brillant élève de Friedrich-Karl.

Moralement, sa situation n'a pas moins changé. Sans rien sacrifier de ses convictions patriotiques, il a appris la nécessité de ne pas heurter de front les opinions ou les préjugés de ceux qui l'entourent. Il sait maîtriser ses colères, renfermer ses révoltes dans sa conscience. Les persécutions auxquelles il était en butte ont d'ailleurs entièrement cessé. Son courage et sa dignité avaient déjà fait sentir à la plupart de ses condisciples tout l'odieux de ces pratiques. L'intérêt éveillé par l'opération qu'il a subie si héroïquement a fait le reste. Von Gundell lui-même a dû baisser pavillon devant l'estime grandissante que sa victime inspire à tous.

A la vérité, il affecte toujours de ne pas lui parler, mais sa conversation est un privilège dont Walmuth se passe aisément, et petit à petit c'est contre le Junker et ses acolytes que s'est retourné l'ostracisme jadis organisé par eux. Ils ne régnaient que par la terreur; or, depuis que l'avertissement du Curatorium a mis von Gundell en garde contre tout acte de violence nouveau, son triste prestige s'est évanoui, et il est maintenant aussi dédaigné, aussi isolé qu'il était craint jadis.

A cette heure, il n'est plus question d'imposer des contributions forcées chez la mère Crüger! Les plus faibles, les plus timorés, Merzbach et Sturm lui-même, savent fort bien se révolter et rire au nez de von Gundell.

« Des saucisses?... Non, mon très cher. Fâche-toi si tu veux. Tu sais à qui le Curatorium donnera raison!... »

Et, devant cet argument sans réplique, le Junker ne peut que soupirer ou serrer ses gros poings en proférant de vaines menaces.

Quant à Walmuth, il s'occupe peu de Max et tâche d'oublier ses injures passées. Mais, quoi qu'il en ait, il ne peut s'empêcher par instants de se les rappeler, et il est certain qu'à ces moments-là, s'il tenait à son tour von Gundell sous son genou, il lui ferait passer un mauvais quart d'heure. Peut-être même cette rancune, ou tout au moins ces souvenirs, ont-ils plus de part que

Walmuth ne l'imagine lui-même dans la passion qu'il apporte à ses exercices gymnastiques. Ce n'est certainement pas en vue d'un adversaire indéterminé qu'il développe ainsi et assouplit ses muscles, qu'il soulève des haltères de trente livres, pratique assidûment la boxe, et se condamne aux manœuvres les plus monotones. Au fond, à son insu même, l'ennemi qu'il a toujours en vue dans ces exercices a la figure du Junker. D'où vient aussi qu'au lieu de fréquenter la *Turnhalle*, ou salle de gymnastique du collège, il préfère se prévaloir de la dispense obtenue grâce au certificat du docteur Zahn, et poursuivre son cours d'éducation physique, comme en secret, chez des maîtres particuliers? Songe-t-il sérieusement à prendre sa revanche? Ce serait trop dire, et il faut reconnaître en tous cas qu'il n'en cherche pas l'occasion. Mais il veut être prêt à tout événement et ne plus être impunément insulté.

« Ziegler, comment se fait-il que vous vous dispensiez de suivre les exercices gymnastiques? M'est avis que vous montrez d'assez belles dispositions! » s'écriait un jour le principal en le voyant franchir d'un saut une table assez haute.

Walmuth se trouva fort embarrassé pour répondre, et prit le parti de garder le silence.

« Il faut désormais vous conformer au règlement ou faire renouveler votre certificat médical, » reprit le docteur Miessner.

« Oui, au fait, pourquoi ne pas me conformer au règlement? » se demanda très sincèrement Walmuth.

Dès le lendemain, il se rendait à la *Turnhalle*.

C'était un grand gymnase, voisin du collège, mais qui n'en dépendait en aucune façon, et qui était ouvert aux nombreuses associations de gymnastes, ou *turnvereins*, des quartiers environnants. L'entrée en était seulement réservée à certaines heures aux élèves de Friedrich-Karl, formés eux aussi en *turnverein*, et qui y trouvaient, en échange d'une cotisation modique, l'enseignement des meilleurs maîtres.

Walmuth, qui s'était renfermé jusqu'à ce jour dans des exercices individuels, fut d'abord frappé de la variété et de la précision des mouvements d'ensemble qu'il vit exécuter en arrivant. Il comprit ce qui ne l'avait jamais frappé jusqu'à ce moment : c'est qu'aux yeux des organisateurs de l'enseignement en Prusse les exercices gymnastiques sont surtout une introduction et une préparation au service militaire.

Et c'est bien ainsi que les élèves les envisageaient. Tous ils se savaient appelés à être un jour soldats. Tous ils comprenaient que le premier devoir et la meilleure sauvegarde d'un soldat, c'est d'être fort, agile, adroit, — et ils travaillaient de bon cœur à le devenir.

Dans cette vaste nef au ciel vitré, aux mâts impo-

sants, aux innombrables cordages, au sol sablé avec soin, — c'était de tous côtés une activité, mais en même temps un ordre et une discipline extraordinaires. Tous les élèves étaient vêtus d'un costume très simple de grosse toile grise avec la ceinture à anneaux et des sandales. Chacun avait sa fonction, sa place, son escouade. Chacun exécutait dans le temps prescrit une série de mouvements harmoniques et ne pouvait quitter l'arène sans avoir mis en jeu tous ses muscles sans exception. Les manœuvres s'exécutaient au commandement du sifflet avec un ensemble admirable.

Walmuth ne perdit pas de temps pour se présenter à l'un des maîtres et lui demander où il devait se placer.

« Peloton numéro sept. Il y a justement une vacance! » dit celui-ci après avoir consulté son carnet.

Et il désignait du doigt un groupe en train d'évoluer à l'un des bouts du gymnase.

« Mais il faut d'abord passer au vestiaire et vous faire équiper, » reprit le maître.

Walmuth s'empressa d'obéir. Dix minutes plus tard, il était de retour en costume complet et se rendait au poste qui lui avait été assigné.

Le peloton numéro sept était commandé par un moniteur qui tournait le dos à la salle en exécutant sur son sifflet une série de modulations. Walmuth

s'approcha de lui pour prendre langue, et s'aperçut que ce moniteur... était von Gundell !

Sa première pensée fut de revenir sur ses pas, de demander un changement d'escouade, s'il était possible de l'obtenir. Mais Max l'avait déjà aperçu, et tous les yeux étaient fixés sur lui. Allait-il reculer?...

Il prit rang dans le peloton.

Von Gundell avait cessé de siffler. Il expliquait maintenant un mouvement d'une voix éclatante. C'était bien sa vocation ! On voyait qu'il se trouvait là dans son élément. Ce gros garçon, si lourd et si indifférent en classe, était né pour être caporal.

Tout à coup Walmuth le vit bondir comme un léopard, se jeter sur Hensche qui faisait partie de l'escouade, et, l'empoignant par le collet, le secouer brutalement.

« Qu'est-ce que cette manière de se tenir ? criait-il, la face injectée, les yeux hors de la tête. J'ai déjà dit vingt fois qu'au repos le pouce doit être écarté, le petit doigt sur la couture du pantalon!... Et ces talons!... Faut-il répéter encore qu'ils doivent se toucher?... Va-t-on m'écouter à la fin?... »

Le tout accompagné de bourrades et de grands coups de pied dans les tibias.

Ce sont là, Walmuth le savait bien, menues libertés que les porte-épée et les officiers de l'armée prussienne se permettent avec leurs hommes.

Il avait vu un jour, à Hoya, un lieutenant appuyer le feu de son cigare, par manière de remontrance, sur le nez d'un pauvre conscrit saxon qui ne manœuvrait pas à son gré, et le brûler affreusement... Mais importer de tels procédés au collège, les appliquer à ce Hensche si inoffensif et si doux, c'était trop cruel, et la patience de Walmuth ne fut pas à l'épreuve d'un tel spectacle...

Après tout, on n'était pas encore à l'armée, et aucune loi ni aucun usage n'autorisait un moniteur de gymnase à de telles brutalités!

« Ne pourriez-vous pas montrer un mouvement ou une attitude sans recourir à de pareilles violences? ne put-il s'empêcher de dire. Je vous préviens qu'elles ne sont pas du goût de tout le monde. »

Une lueur passa dans les yeux de Max.

« Qu'est-ce qu'il y a donc pour votre service? fit-il en se détournant vers Walmuth, le bras levé et le ton menaçant. Vous faut-il aussi une chique-naude? »

Et sans attendre la réponse, il lui décocha un coup de poing sur la face.

Mais Walmuth n'était plus l'enfant faible et résigné de jadis. Esquivant avec adresse, en baissant la tête, le coup qui lui était porté, il se releva aussitôt pour se jeter sur von Gundell encore ébranlé de son mouvement à faux, et le heurter

avec tant de force que le Junker perdit l'équilibre et s'abattit sur le sable de l'arène.

Ce ne fut, bien entendu, que pour se relever plus furieux et s'élançer de nouveau sur Walmuth.

Mais, cette fois encore, les coups furent parés avec un art consommé, tandis qu'il recevait lui-même dans les côtes deux ou trois renforcements à lui couper net la respiration. Autant que la colère le lui permettait, il vit qu'il n'avait pas le dessus à ce jeu-là et qu'il fallait sans retard placer son poids dans la balance. Il ouvrit donc les bras et les referma sur Walmuth, qu'il enveloppa d'une étreinte où il mit toute sa force.

C'était désormais une lutte corps à corps. L'escouade se forma en cercle autour des combattants pour en avoir le spectacle. Puis, en quelques secondes, la galerie se renforça de curieux venus des autres pelotons et parmi lesquels se trouvaient même des maîtres. Mais ceux-ci n'avaient garde d'intervenir. La lutte était non seulement tolérée, mais recommandée dans l'enceinte du gymnase.

Il y eut un moment d'indécision. Von Gundell n'osant pas, en présence de ces nombreux témoins, recourir à ses moyens ordinaires, se contenta d'abord de serrer Walmuth à l'étouffer et d'immobiliser ses bras. Mais cette tactique ne pouvait se prolonger indéfiniment. Sur un mouvement qu'il fit pour renverser son adversaire, celui-ci, souple comme une couleuvre, lui glissa littéralement dans

les mains, dégagea son épaule et, de son poing droit devenu libre, se mit à exécuter sur la figure de Max un véritable roulement de coups pressés.

Le Junker, aveuglé par cette grêle, lâcha la bride à sa férocité naturelle. Il se précipita sur Walmuth comme un bœuf en fureur, le ressaisit à bras-le-corps, et, cette fois, pesa sur lui avec une énergie si désespérée qu'il le plia en deux et l'étala à terre. Aussitôt, l'écrasant de toute sa masse, tandis qu'il le contenait de la main gauche, il se mit en devoir de lui marteler la face de coups qui, dans cette position, et la tête du malheureux appuyée contre terre, auraient été terribles.

Fort heureusement, les maîtres jugèrent à ce point que le combat avait été suffisamment prolongé et l'arrêtèrent. Max se releva vainqueur, mais au total beaucoup plus maltraité que Walmuth, dont il avait pu apprécier tout le courage et toute la souplesse. Il était le plus fort des deux, incontestablement; mais il se trouvait, pour la première fois de sa vie, le plus rossé, et, au fond, n'avait nulle envie de recommencer l'épreuve. Son adversaire, il le sentait vaguement, était moins lourd et moins robuste que lui; mais il avait plus de feu, d'entrain et de ressources. Connaissant désormais sa tactique, Ziegler s'attacherait à la déjouer, à lui faire faire de faux mouvements, à profiter contre lui-même de ce poids tant vanté. Voilà ce que l'épaisse cervelle de Max entre-

voyait confusément encore, mais assez clairement pour perdre tout désir de renouveler le combat.

Walmuth gagna donc à cette honorable défaite ce que des années de lâche complaisance n'avaient pu valoir aux autres annexés : la sécurité, la confiance en lui-même, un encouragement à faire de nouveaux efforts pour acquérir la solidité qui lui manquait encore.

Transféré, par mesure disciplinaire, du peloton de Max à un autre groupe, il s'appliqua si assidûment à tous les exercices et mit tant de soin à les répéter en particulier, qu'en quelques semaines il mérita d'être à son tour promu moniteur. Tout son être se développait maintenant comme à vue d'œil, avec la fougue et la grâce d'une fleur comprimée par des neiges tardives, et qui peut enfin se dégager, s'épanouir au soleil printanier.

Le docteur Zahn, lui-même, était émerveillé de cette métamorphose, chaque fois qu'il voyait son jeune ami. A la vérité, ce n'était plus aussi souvent qu'il l'aurait voulu, car chez lui aussi de grands changements s'étaient accomplis, et, depuis longtemps, il n'habitait plus la maison Schmidt.

A l'époque où Walmuth avait reparu au collège, entièrement rétabli de l'opération si habilement exécutée par le docteur, le bruit de cette affaire avait bientôt dépassé les limites étroites de la classe de *secunda*. Ziegler était connu de

tout le gymnasium, à la fois pour l'infirmité qui le désignait à l'attention, pour sa fameuse leçon d'histoire au professeur Ehrenreich, et pour la procédure retentissante dont il venait d'être le sujet devant le Curatorium. Professeurs et élèves eurent bientôt emporté au dehors le bruit de sa guérison, et cette rumeur soudaine, coïncidant avec la publication dans les *Annalen für Physiologie* du mémoire sur le *Tissu adipeux* signé par le docteur Gerhard Zahn, attira sur lui l'attention du grand public en même temps que celle du monde savant.

Tout d'un coup la clientèle afflua chez lui. La vogue le prit sur son aile légère, et, se trouvant légitimée par des qualités solides, lui resta fidèle. Un de ces bonheurs lui arriva qui étoient seulement à ceux qui les méritent. Le fameux banquier Weissritter, — le même qui offrait en 1871, après les désastres de la France, de la prendre à ferme pour le recouvrement des cinq milliards de rançon, et d'avancer cette bagatelle au gouvernement prussien, — était affecté d'une fistule lacrymale qui avait résisté à toutes les médications. Cet homme de bronze pleurait constamment, — d'un seul œil, — ce qui était pour ses innombrables ennemis un sujet d'inépuisables railleries, et pour lui-même une humiliation profonde. Le docteur Zahn l'opéra et le guérit.

Et comme le vieux renard demandait au jeune chirurgien, dans le premier transport de sa recon-

naissance, de quelle manière il pourrait le mieux l'attester, — Gerhard le lui dit tout uniment :

« En faisant l'excellente affaire de fonder l'Institut orthopédique de mes rêves, et en m'en donnant la direction. »

Le crésus berlinois s'était enthousiasmé de l'idée, avait donné carte blanche pour la réaliser à celui qu'il appelait son sauveur, et c'est pourquoi, à deux ans d'intervalle, nous retrouvons le docteur dans le splendide promenoir de son établissement modèle.

La scène est à la lisière de Berlin, tout au bord et à l'extrémité du Thiergarten, sur un vaste terrain depuis longtemps concédé, pour y bâtir un quartier neuf, à haut et puissant seigneur Weisseritter. Elle représente un grand jardin circulaire, divisé en allées rayonnantes de cinq cents mètres environ, soigneusement mesurées de place en place par des poteaux milliaires.

Ces allées sont pavées de briques vernies et couvertes d'une légère toiture vitrée, de façon à pouvoir en tout temps servir à la promenade. Les intervalles qui les séparent sont autant de gymnases en plein air avec cordes, trapèzes, perches, anneaux et barres parallèles.

Au centre du système, s'élève l'Institut proprement dit, qui renferme, avec les appartements et services divers, les collections et dispositions spéciales si complaisamment rêvées jadis par Gerhard

Zahn. Tout autour de l'édifice règne une véranda sous laquelle sont installées des fontaines de cristal à robinets d'argent. En s'approchant de ces fontaines, on peut constater que chacune donne l'eau d'une des principales sources minérales de l'Europe, apportée tous les matins par les chemins de fer, en siphons hermétiquement clos, et mise ainsi sans déplacement à la disposition des clients du docteur.

A dix heures du matin, qui viennent de sonner aux quatre horloges à secondes disposées sur les quatre faces de l'Institut, le jardin ne laisse pas que de présenter une physionomie assez bizarre.

Dans chaque allée se trouve un patient en traitement, accoutré de vêtements et d'appareils appropriés à sa maladie et marchant à pas comptés sur le pavé de briques vernies. L'un est enveloppé de la tête aux pieds d'un costume rigide de dextrine, moulé et figé sur lui comme la carapace d'un homard, et qu'il faudra attaquer à coups de hache dans un mois ou deux pour l'en débarrasser. L'autre a seulement dans le dos une tringle de fer destinée à redresser une épine dorsale irrégulière. Celui-ci a le cou dans un carcan de gutta-percha. Celui-là marche dans un système de rubans d'acier dont le jeu compliqué supplée à l'atonie de ses muscles. Plusieurs s'exercent à la gymnastique. Quelques-uns absorbent leur dixième ou douzième verre d'eau saline, ferrugineuse ou iodée.

Certains paraissent exténués : c'est la nombreuse

classe des *obèses*. Ils sont sur pied depuis cinq heures du matin, et, couverts, quoiqu'on soit en plein été, d'épais vêtements de laine, n'ont pas cessé depuis leur lever de provoquer par des évolutions forcenées une abondante transpiration. Fort évidemment, ces patients ont une confiance absolue dans le traitement qu'ils suivent; car, autrement, comment s'expliquer leur docilité à ce qui doit être un véritable supplice?

Docilité qui ne va pas d'ailleurs jusqu'au silence, car à peine le docteur Zahn a-t-il fait son apparition sous la véranda, à son retour d'une visite aux hôpitaux de Berlin, qu'il se voit assailli d'un véritable concert de réclamations.

« Docteur! je crève de fatigue!

— Docteur! je n'en puis plus!

— Je meurs de faim!

— Je meurs de soif!

— Une côtelette ou je tombe en faiblesse! »

A toutes ces plaintes à demi sérieuses, à demi bouffonnes, le jeune savant n'oppose que l'indifférence la plus sereine.

« Eh bien! général, combien de livres avez-vous perdues depuis hier? demande-t-il à une sorte de géant roulé et ficelé de pied en cap dans un système de couvertures de laine, et dont la tête, enveloppée dans un bonnet passe-montagne et couverte d'une casquette bien connue, émerge à peine d'un énorme cache-nez.

— Trois livres, » répond la voix dolente du général von Gundell-Krause.

Ses yeux seuls étaient visibles; mais toute sa personne était si extraordinairement allégée de graisse, que, même s'il avait eu le visage découvert, il aurait probablement été difficile de le reconnaître.

« Et cela fait en somme, depuis six semaines? reprit le docteur.

— Cent dix-sept livres de moins...

— Il faut en perdre encore autant.

— Oh! docteur, supplia la voix, ne serait-il pas possible de s'arrêter un jour, rien qu'un jour? J'aimerais tant de dormir un matin tout à mon aise, de manger à ma faim, de boire un moos ou deux!...

— Un moos! Vous savez bien que c'est impossible, et qu'il n'entre pas ici une seule goutte de cet affreux poison qu'on appelle la bière!...

— Mais, docteur, ne pourrais-je pas sortir pour une heure, — une demi-heure même?

— Non, général. Vous savez l'engagement que vous avez signé. Il faut l'observer de point en point ou renoncer à la cure. Vous avez fait vos deux milles, ce matin, j'espère!<sup>1</sup>

— Oui, docteur.

— Une heure de trapèze et de haltères?

1. Le mille allemand est de 7 kilomètres.

— Oui, docteur.

— Vous avez pris votre bain de vapeur et bu

— Oui, docteur.

— Vous avez pris votre bain de vapeur et bu

— Oui, docteur.

— Vous avez pris votre bain de vapeur et bu

— Oui, docteur.

— Vous avez pris votre bain de vapeur et bu

— Oui, docteur.

— Vous avez pris votre bain de vapeur et bu

— Oui, docteur.

— Vous avez pris votre bain de vapeur et bu

## CHAPITRE XII

### L'EXAMEN DE SORTIE. — C'EST L'OFFICIER!

On était au milieu du mois de juillet, et les *examens de sortie* allaient finir. L'*abiturienten examen*, comme on appelle, dans l'organisation scolaire allemande, cette espèce de baccalauréat, est une épreuve sérieuse et qui témoigne ordinairement de bonnes études chez ceux qui en sortent à leur honneur. En France, on voit trop souvent encore un élève paresseux ou ignorant suppléer par quelques mois de préparation hâtive aux connaissances qu'il aurait dû acquérir par plusieurs années de travail assidu, se présenter avec un bagage des plus légers, à peine recouvert d'un vernis superficiel, et, la chance aidant, enlever le diplôme. Un pareil tour de prestidigitation n'est guère possible en Prusse, et tout l'appareil de l'examen de sortie a précisément pour but de le prévenir.

Ce que les dépositaires de l'autorité y veulent, avec raison, c'est que tous les candidats aux fonctions publiques ou aux carrières libérales, *sans exception*, justifient d'une préparation suffisante et d'un cours d'études régulier. Deux dispositions principales leur permettent d'atteindre ce but avec une entière certitude : l'une, en n'admettant à l'examen que les élèves qui ont passé deux années entières en *prima*, — et l'on ne peut arriver à cette classe qu'après une série d'épreuves échelonnées ; l'autre ; en donnant à l'examen même un caractère très sérieux de durée et de minutie.

Cet examen a lieu dans l'intérieur même du gymnasium, à la fin du semestre, et dure huit jours pour les épreuves écrites. Elles portent sur toutes les matières de l'enseignement de *prima* et revêtent la forme des devoirs ordinaires de la classe. Le candidat, comme en France, n'est admis à l'examen oral que s'il est sorti à son honneur de ces épreuves préalables. Il a pour juges, sous la présidence du principal, ses professeurs mêmes, assistés d'un membre du Curatorium, d'un délégué du ministère de l'instruction publique et d'un représentant du Comité provincial d'éducation.

Selon qu'il a satisfait ou non aux questions qui lui sont posées, il est déclaré *reif* ou *unreif* (mûr ou non mûr). C'est dans le premier cas seulement qu'il a droit au diplôme de fin d'études, indispensable pour prendre son inscription dans une Uni-

versité, ou pour se voir ouvrir les portes d'une carrière administrative<sup>1</sup>.

Cette année-là, le Conseil supérieur d'éducation ayant décidé de donner les mêmes devoirs écrits à tous les collèges de Berlin, un intérêt spécial s'attachait à cette épreuve; non qu'elle dût se transformer en une sorte de concours public. Les candidats savaient au contraire qu'il s'agissait d'une simple mesure de comparaison, dont l'autorité centrale garderait les résultats pour elle-même. Néanmoins, tout le monde sentait à Friedrich-Karl qu'il y allait de l'honneur du collège, et l'émulation était venue donner son coup d'éperon à tous les courages.

Dissertation allemande sur le *Goetz von Berlichingen* de Goëthe, vers latins sur la *Bataille de Gravelotte*, thème français et version française, dissertation latine sur l'*Invasion de l'Italie par Annibal*, thème grec, version grecque, précis historique, devoir de géographie, question d'arithmétique élémentaire et problème de physique, — toutes les épreuves écrites étaient terminées. La liste des admissibles avait été placardée la veille à la porte de l'*aula* ou salle de cérémonie du

1. Les élèves appartenant aux établissements libres sont examinés dans un gymnasium de l'État, sur preuve suffisante d'un cours d'études régulier et de deux années de *prima* effectives. On exige d'eux à cet effet un document dûment certifié qui porte le nom de *Curriculum vitæ*.

gymnasium, et le grand jour de l'examen oral était arrivé.

Onze candidats seulement devaient l'aborder, et, dès le matin à neuf heures, la Commission avait pris séance autour de la table à tapis vert disposée sur l'estrade.

« Bonne chance, monsieur Walmuth, avait dit Peter Schmidt à son pensionnaire quand il était parti. Je ne suis pas inquiet sur vous. Mais j'irai tout de même vers quatre heures voir le résultat, puisque vous pensez que ce sera fini à ce moment-là.

— Oui, bonne chance, monsieur Walmuth ! avait dit à son tour la bonne Trude... Quoique, après tout, avait-elle repris avec un sourire un peu triste, il faudrait presque souhaiter que vous fussiez ajourné, pour vous avoir chez nous encore un semestre... Ah ! vous allez bien nous manquer l'hiver prochain ! surtout maintenant que le docteur Zahn nous a quittés... Jamais nous n'aurons de pensionnaires comme vous deux !... »

Et la pauvre Trude, tout attendrie, portait à ses yeux le coin de son tablier.

« Allons, dame Trude, ne m'amollissez pas ainsi ! s'écria Walmuth plus ému, lui aussi, qu'il ne voulait le paraître, j'ai besoin de tout mon sang-froid pour bien répondre. Et puis, qui sait ? Peut-être nous retrouverons-nous à Göttingue, puisque le docteur Kräbinger espère faire obtenir à M. Schmidt la

place vacante de bedeau de l'Université... »

Sur quoi Walmuth s'arracha aux poignées de main des braves gens, et s'élança d'un pas léger vers le gymnasium. Selon toute apparence, c'était la dernière fois qu'il s'y rendait en qualité d'élève. Il devait bien encore y avoir une cérémonie publique où, après la lecture de deux ou trois mémoires originaux sur des questions scientifiques ou littéraires, le corps des professeurs procéderait à la distribution des certificats d'études et des diplômes obtenus dans le semestre. Mais Walmuth ne comptait même pas attendre ce jour solennel pour dire adieu sans retour au collège, à Berlin, à cette vaste caserne où il avait eu des heures si amères, mais où il avait appris, aussi, le secret de la force.

Il avait hâte de rentrer à Hoya, de se retrouver auprès de sa *Mutterlein* bien-aimée. Le docteur Gerhard Zahn s'était engagé à faire avec lui, au mois d'août, une excursion pédestre dans les montagnes du Harz. En octobre, il devait partir pour commencer ses études médicales à l'Université de Göttingue. Et, en fils affectionné qu'il était, il ne voulait pas que M<sup>me</sup> Ziegler perdît à ces arrangements une heure de ses vacances, à elle, c'est-à-dire des soixante jours pleins qu'il avait l'habitude de passer à ses côtés.

Quelle distance entre l'enfant chétif qui, pour la première fois, il y avait trois ans, avait pénétré, en compagnie du conseiller Strohmayer et de Peter

Schmidt, dans le Friedrich-Karl, — et le jeune homme à l'allure dégagée, au pas élastique et ferme, qui y entrait aujourd'hui ! Si modeste que fût Walmuth, il avait conscience du progrès accompli dans cet intervalle, et ce n'est pas sans fierté qu'il le mesurait.

Sur l'examen même, il avait peu d'inquiétude. Le système prussien a cela de bon qu'en barrant à peu près infailliblement l'accès du diplôme aux candidats insuffisamment préparés, il place à peu près certainement aussi ceux qui ont fait de bonnes études au-dessus de toute possibilité d'échec. Quand un élève est connu de ses maîtres comme un travailleur consciencieux, et depuis deux ans n'a pas cessé de leur donner satisfaction, ce n'est généralement pas une défaillance au moment de l'épreuve finale qui peut suffire à le faire déclarer *non mür.* Or, le bruit courait que les devoirs de Ziegler avaient été jugés les meilleurs sur tout l'ensemble des collèges berlinois.

Walmuth considérait donc avec assez de raison son examen oral comme une simple formalité.

Il n'en était pas de même de tous ses camarades. Si Sturm, Hensche, Fries, n'avaient aucune inquiétude, en revanche von Gundell ou Thiele, qui étaient des élèves médiocres, voyaient approcher avec épouvante le moment décisif.

Max, en particulier, se sentait insuffisant sur tous les points, sauf l'allemand, le latin et la géogra-

phie, et ne pouvait guère compter que sur l'indulgence fréquemment étendue par les examinateurs aux candidats qui les satisfont à cet égard. Il avait même fait, de cette prédilection bien connue, la base de son système de préparation, et, depuis six mois, avait presque exclusivement travaillé ces trois chapitres du programme.

D'autres, comme Hirschfeld et Merzbach, n'étaient ni absolument bons ni absolument mauvais en rien, et se trouvaient par conséquent dans cette zone dangereuse où le succès est possible, mais où l'insuccès n'a rien d'inattendu.

Enfin, dans la tribu des cancre, — car il y en a en Prusse comme ailleurs, — Ruppert attendait avec résignation un sort qu'il savait inévitable, s'étonnant seulement de n'avoir pas succombé à l'examen écrit, comme son ami Caspar.

La matinée s'écoula sans que Walmuth fût appelé. Cinq candidats avaient passé, tous assez heureusement, Von Gundell entre autres, et il avait surpris tout le monde par son aplomb. Le hasard le servit bien, lui donna des questions et des textes faciles. Sur aucun point il ne fut absolument nul. Sur deux ou trois il obtint une bonne note.

Il était une heure et demie, et la Commission venait de reprendre séance après une suspension consacrée à l'intéressante cérémonie du dîner, quand enfin le président dit :

« Ziegler ! »

Un chuchotement courut sur les bancs. Élèves et maîtres, amis et rivaux, parents et simples curieux, tout le monde connaissait au moins de nom le plus brillant élève du gymnasium. On le regarda donc avec un vif intérêt gravir les marches de l'estrade et venir se placer devant le bureau.

C'est d'abord sur les mathématiques que porta l'examen. Walmuth eut une démonstration d'algèbre dont il se tira fort bien, et une question de physique qu'il traita à merveille. Puis, on passa à la géographie.

« Monsieur, dit l'examineur, je ne vous ferai qu'une seule question, parce que c'est une de celles dont tout jeune Allemand doit connaître la réponse : Quelle est l'origine du nom de *Flandre*, donné aux Pays-Bas ? »

Walmuth savait assurément très bien la géographie de la Hollande, de la Belgique et de la Flandre française ; mais il n'avait aucune idée de l'étymologie qui lui était demandée, et il eut beau la chercher dans sa mémoire, il ne la trouva pas.

« Voyons, insista le juge d'un air pincé, vous savez certainement d'où vient ce vieux mot, *Vlaanderen*, — je vous mets sur la voie... »

Le candidat resta silencieux.

« *Vlaanderen*, monsieur, est une corruption des mots saxons *Fleondra land*, pays des réfugiés,

reprit très sèchement l'examineur. C'est le nom transmis aux Pays-Bas par les fugitifs saxons qui y cherchèrent un asile vers la fin de l'Empire romain et qui furent la souche allemande des populations actuelles de ces régions... »

Et traçant un zéro en regard du nom de l'élève Ziegler, il passa la liste à son voisin.

Il s'agissait d'expliquer un passage de Tacite. Walmuth était si troublé de ce qui venait de lui arriver, qu'il se tira assez mal de sa traduction. Il fit deux ou trois contre-sens, ne trouva pas le mot propre, balbutia, se trompa sur des détails qu'il savait à merveille : en un mot, ne mérita et n'obtint qu'une note inférieure.

La colère le prit, lui fouetta le sang et fut cause qu'à l'explication de son texte grec, — le *Philoctète*, — il réagit, prit le galop, se couvrit de gloire.

En français, il répondit aussi très convenablement. Puis vint l'allemand. Il était lancé maintenant, parla d'abondance, et fit froncer le sourcil à son examineur en remarquant, à propos de Schiller, que « la belle époque littéraire en Allemagne était celle de la décentralisation, et qu'aucun grand écrivain n'avait surgi depuis que la vie locale s'était affaiblie. »

A ces mots un murmure passa autour de la table, et le délégué du ministère demanda communication du dossier de Walmuth.

En constatant que le candidat était Hanovrien,

ce personnage sourit avec complaisance, en homme qui se dit :

« Je l'aurais deviné! »

Et il s'empessa de communiquer sa découverte au représentant du Comité d'éducation. Puis, comme le moment arrivait où Walmuth devait être interrogé sur l'histoire, il fit signe qu'il désirait se charger de ce soin.

« Monsieur, fit-il sans autre forme de procès, vous parliez tout à l'heure de décentralisation intellectuelle. Veuillez nous dire à quels intérêts et à quels besoins impérieux a répondu ce grand travail unitaire de l'Allemagne qui a eu le tort, si grave à vos yeux, d'affaiblir la vie locale dans une demi-douzaine de taupinières... »

Si Walmuth n'avait pas vu le piège dès les premiers mots de l'examineur, l'éclair froid et dur des yeux gris qui le regardaient comme pour le transpercer, aurait suffi à l'avertir. Il se sentit perdu s'il ne répondait pas au gré de cet impitoyable questionneur. La faiblesse de sa traduction de Tacite, la cote douteuse qu'il venait sans doute de s'attirer en allemand, et le zéro qui lui avait été attribué en géographie suffiraient à motiver un ajournement. S'il ne paraît pas ce nouveau coup droit, l'échec était immanquable. D'autre part, il en avait la certitude, une réponse hypocrite pouvait encore sauver la situation. On pardonnerait tous les zéros du monde à un annexé,

d'ailleurs notoirement bon élève, à la condition qu'il fit acte de soumission.

La salle, le bureau, suspendus à ses lèvres, attendaient.

Mais quoi? fallait-il pour un misérable diplôme fouler aux pieds la foi de toute sa vie? Fallait-il renier sa patrie, sa fierté nationale et la pure gloire du nom que son père lui avait légué? Fallait-il racheter au prix d'une lâcheté la déconvenue qu'il savait imminente? Non. Mille fois non. Son parti fut bientôt pris.

« Monsieur, dit-il d'un ton modeste mais ferme, je suis Hanovrien, fils de vaincu; peut-être vaudrait-il mieux me poser une question à laquelle je puisse faire la réponse que vous souhaitez. Sur celle-ci, je crains de ne pas le pouvoir en conscience.

— J'avais toujours cru que le choix de la question appartenait au bureau et non au candidat, répondit le délégué d'un ton sec. Vous trouverez donc bon que je maintienne celle que je vous ai posée. Êtes-vous prêt à répondre? ou dois-je placer un zéro en regard de votre nom?

— Dans ces conditions, monsieur, je m'incline, et je suis à vos ordres, dit Walmuth d'une voix vibrante. Vous me demandez quels besoins, quels intérêts ont donné naissance à l'unité allemande... Je réponds : Ce sont les besoins d'une race pauvre et avide, comme la nation prussienne, en présence de voisins faibles et confiants; ses appé-

tits à la vue de pays riches et laborieux, et, d'une manière générale, l'intérêt qu'une bande de loups dévorants trouve à se jeter sur un troupeau inoffensif, ou une poignée de brigands à arrêter sur la grande route les voyageurs qui ont la bourse bien garnie !... »

Ce fut tout. Un silence glacial régnait dans l'auditoire. Le président fit signe au candidat qu'il pouvait se retirer.

Walmuth se hâta de sortir. Il étouffait et s'en alla errer par la ville, à la fois content d'avoir une fois de plus bravé en face les oppresseurs de sa patrie, et attristé à la pensée qu'il ne rapporterait à sa mère qu'un ajournement.

« Je lui conterai tout, et elle m'approuvera ! » pensait-il.

Mais, en dépit de sa philosophie, une colère lui montait au cœur à l'idée d'un tel couronnement de sa vie scolaire. N'était-ce pas bien injuste ? Ce n'était pas lui qui avait cherché l'occasion d'une scène. On la lui avait, pour ainsi dire, imposée. Le programme des études classiques et de l'examen de sortie ne comportait pas l'admiration sans réserve des faits et gestes de la nation prussienne ! A quoi bon, de quel droit poser de telles questions sur le terrain neutre de l'enseignement ?... Et cet imbécile de von Gundell qui allait passer !...

Après deux heures de promenade et de réflexions,

il était moins réconcilié qu'au premier moment avec sa mésaventure.

Il revint au gymnasium. Sur le seuil il aperçut la face épanouie de Peter Schmidt.

« Est-ce fini?... Êtes-vous content? » demanda le brave homme.

Walmuth lui conta tout.

« Mais ils ne peuvent pas vous ajourner pour si peu! Ce serait une infamie!... »

Au même instant un grand mouvement se fit vers *Paula*. Le bureau venait de se retirer, et le public sortait par groupes de la galerie, en discutant les chances de chaque candidat.

Tous les yeux se portaient sur un officier général en petite tenue, qui attendait le résultat en compagnie de Max von Gundell. On admirait sa haute taille, son aspect martial, les formes élégantes de ce grand corps mince et élancé, sur lequel une redingote militaire toute neuve se moulait avec grâce, et l'on se demandait :

« Le connaissez-vous? Savez-vous qui c'est? »

Il ne venait à la pensée de personne d'imaginer que ce fût tout uniment le major-général von Gundell-Krause, réduit, pressuré, condensé par le régime impitoyable du docteur Zahn, et ramené des proportions éléphantiasiques de son âge mûr aux proportions normales de sa jeunesse. Il aurait pu passer devant tous les officiers de sa division sans être reconnu.

Et c'était bien lui, pourtant, débarrassé des bourrelets de graisse qui avaient si longtemps masqué, contrefait ses traits véritables.

C'était même si bien lui, qu'à sa vue Peter Schmidt s'arrêta court et resta sans voix, les yeux grands ouverts, la main crispée sur le bras de Walmuth.

« C'est l'officier! fit-il enfin avec explosion, comme si une pensée longtemps endormie au fond de sa mémoire se fût réveillée en sursaut. C'est l'officier!... J'en suis sûr.

— Quel officier? demanda Walmuth, surpris de cette exclamation et plus encore de la voix rauque, de l'agitation manifeste de son ami.

— L'officier de Langensalza!. . Le capitaine au revolver, vous savez?... Oh! je le reconnais bien!... C'est le même... le meurtrier!... »

Et le bras tendu, l'œil chargé de mépris, Peter Schmidt montrait le général von Gundell, qui venait vers eux au bras de son fils.

Walmuth était subitement devenu pâle comme un mort.

« Le meurtrier! murmura-t-il... L'assassin!... »

Ses yeux flamboyaient au fond de leurs orbites.

Un timbre électrique se fit entendre. Tout le monde se précipita vers l'*aula*. Le bureau rentrait en séance.

Il y eut un brouhaha, un bruit de pieds, puis un silence. Le président donna lecture de la liste

Walmuth entendit confusément comme dans un rêve :

« Ziegler *unreif*... Von Gundell *reif*... »

Puis d'autres noms, une sortie bruyante de la foule, et un tumulte de conversations, de commentaires.

Schmidt l'entraîna, muet, comme pétrifié.

« Eh bien? demanda Trude sur le pas de la porte.

— Ajourné, » dit froidement Walmuth.

Cela lui était désormais parfaitement indifférent. Ce qu'il venait d'apprendre effaçait tout, illuminait comme d'un grand éclair sa vie tout entière, ses répulsions instinctives, sa haine de von Gundell.

Le soir même, il partit pour Hoya.

## CHAPITRE XIII

DANS LE HARZ. — LE SPECTRE DU BROCKEN  
LA CHASSE AU FAUCON

« C'est un marmiton!

— Mais non, c'est un oiseau!

— Je parie pour une autruche!

— Moi, pour un pâtissier!... »

Cette discussion avait lieu au sommet du Brocken, un beau matin d'août, entre un gros homme que son bonnet de toile, sa veste de basin et son tablier immaculé désignaient suffisamment comme un chef de cuisine, et quatre jeunes gens dans un costume analogue, ses auxiliaires zélés, — tandis qu'ils regardaient de compagnie venir, sur le chemin en lacet, un groupe de trois voyageurs.

La chaîne du Harz, qui s'épanouit sur les confins méridionaux du Hanovre, n'a jamais eu la prétention de rivaliser avec les Alpes ou les Pyrénées, soit pour la hauteur de ses montagnes, soit pour

la beauté grandiose des sites et des horizons. Mais, avec ses profondes vallées, ses vastes forêts de pins, ses sommets tourmentés par les vents du Nord, ses « murs de roches » semblables aux *lapiaz* et aux *Karrenfelder* de l'Oberland, elle n'en offre pas moins au touriste plus d'une intéressante excursion, et justifie pleinement l'attrait qu'elle a exercé tour à tour sur deux génies aussi différents que celui de Goëthe et celui de Heine, — et après eux sur des millions de visiteurs.

Nul doute, cependant, que la renommée fantastique du Brocken, la plus haute et la plus célèbre de ses montagnes, n'ait une grande part dans cette popularité. Depuis la fameuse scène de *Faust* jusqu'aux contes dont les grand'mères bercent les petits enfants, tant de récits familiers ont pour théâtre le plateau pelé où les sorcières, à cheval sur un manche à balai, se donnent rendez-vous pour leurs fêtes nocturnes ! Comment échapper à la curiosité de voir de ses yeux le décor de ces illustres ébats, surtout si, pour se procurer ce plaisir, on n'a qu'à monter une pente douce d'une dizaine de kilomètres en venant d'Ilsenberg, ou même à suivre un chemin carrossable en partant de Harzburg ?

Et puis, il y a l'attrait du restaurant que le comte de Stolberg-Wernigerode a eu, vers le commencement du siècle, l'idée profane, mais lucrative, de faire élever au beau milieu du plateau des

Sorcières, — et dont le digne fermier, herr Moritz, ci-dessus présenté en compagnie de ses quatre fils, se flatte que la cuisine n'a pas d'égale à deux mille mètres au-dessus du niveau des mers.

Toutes ces causes réunies ne manquent guère d'amener au Brocken, chaque été, plusieurs milliers de touristes; et, parmi ces visiteurs, les étudiants ou les écoliers au-dessus de quinze à seize ans forment une notable proportion.

Par trois, par deux, ou même seuls, on les rencontre partout en Allemagne, de juillet à octobre, sac au dos, gourde au côté et bâton en main, voyageant gaiement à pied, chantant leurs refrains patriotiques, déjeunant au bord d'un ruisseau ou faisant la sieste au pied d'un arbre. Et tous, quand ils arrivent dans ces parages, regarderaient presque comme une impiété de ne pas pousser jusqu'au Brocken.

Ces touristes ont parfois d'étranges fantaisies de costume. Mais, depuis trente ans qu'il habitait là-haut, herr Moritz n'en avait jamais vu aucun s'habiller de pied en cap de plumes blanches. Aussi sa surprise redoublait-elle de minute en minute, en constatant que l'un des trois voyageurs dont il surveillait l'arrivée avait jugé à propos de s'affubler, par ce soleil torride, d'une fourrure aussi peu de saison.

Disons tout de suite que ce touriste excentrique n'était autre que Liebchen, admis par faveur spé-

ciale à partager la villégiature du docteur Zahn et de Walmuth, ou, pour mieux dire, qui s'était invité à les suivre. Ensemble ils venaient d'arpenter d'un pied léger les bruyères; les prés et les bois de pins qui se développent sur les croupes inférieures de la montagne, en suivant, pour s'élever, presque insensiblement, le cours tortueux de l'Ilse. Partis la veille de Goslar, une antique ville féodale que les maîtres mineurs de jadis ont plantée en sentinelle devant les richesses du Harz, ils n'avaient fait que passer à Harzburg, où la *restauration* de la Juliushalle couvre de son odeur de mangeaille jusqu'aux effluves balsamiques des sapinières voisines, et, avant de monter au Brocken, étaient venus coucher à Ilsenberg, un joli village caché dans la verdure.

Le docteur aimait à tout faire en conscience : quand il était au travail, à aller au fond des questions ; quand il s'amusait, à tirer de sa récréation ce qu'elle pouvait donner. Aussi avait-il tout combiné, depuis l'itinéraire le plus agréable qu'on pût se procurer pour le temps et l'argent consacrés à cette excursion, jusqu'à la tenue de voyage la plus propre à assurer son bien-être et celui de Walmuth.

Tous deux ils étaient vêtus d'un pantalon de toile facile à laver en tous lieux, chaussés de gros souliers ferrés sur des bas de laine drapés, et ceints, à la façon des Arabes, d'une longue bande

de cachemire bleu, à la fois légère et résistante, qui faisait plusieurs tours sur leur corps. Une chemise de flanelle, une vareuse de laine grise et un chapeau de paille de dix sous complétaient l'accoutrement. Chacun avait sur les épaules un léger sac en toile imperméable, fixé par des bretelles, et qui renfermait un costume complet de rechange ; sur le sac était roulé un pardessus en caoutchouc du poids de huit onces. C'était tout. En fait d'armes, le docteur portait un fusil de chasse qu'il n'avait même pas eu l'occasion d'essayer en route, et Walmuth un de ces longs bâtons ferrés à crosse de corne que connaissent tous les *Alpins*.

Quant au héron, il n'était naturellement vêtu que de son plumage, et, quoi qu'en pût penser herr Moritz, ce n'était pas le plus mal partagé. Ce n'était pas non plus celui des trois qui trouvait le moins de charme à sa promenade. A tout instant, prenant son vol, il s'élevait d'un bond au-dessus des cimes environnantes, comme pour se donner un avant-goût des splendeurs du paysage ; ou bien, plongeant au fond du ravin, il s'offrait le régal d'un escargot, voire même d'une ablette. Mais, depuis qu'on approchait du but, il avait repris une allure plus sérieuse et marchait à pas comptés à côté des deux amis.

Ainsi ils arrivaient en flânant.

Comme ils débouchaient du chemin creux sur le plateau du Brocken, une troupe de musiciens

thuringiens, à la longue soutane noire, au cou serré dans une grosse cravate, sans vestige de linge, jouait à grand renfort de cuivres un des airs du *Faust* de Gounod. Eux aussi, ils avaient des casquettes! Mais c'étaient de pauvres casquettes étriquées, resserrées par le haut, comme si le drap avait manqué, des casquettes d'annexés, humiliées et tristes, qui n'avaient rien de commun que le nom avec celles du vainqueur.

Plus loin, bonnet bas, la main sur le tablier blanc relevé, l'hôte et ses quatre fils formaient la haie.

« A vos souhaits, messieurs... J'espère que vous avez fait une heureuse ascension... Un appartement pour ces messieurs?... Un bain chaud? »

Et le regard de herr Moritz allait du docteur à Walmuth, de Walmuth au héron, — de plus en plus intrigué par ce client inattendu.

« A déjeuner tout simplement, deux forts beefsteaks dans la salle commune, et d'abord de bonne eau fraîche pour nous débarbouiller! » dit Gerhard, en se dirigeant vers l'intérieur de l'hôtellerie.

C'est une masse assez imposante de constructions épaisses et lourdes, sans autre prétention que celle de résister aux ouragans de ces hauteurs, et dont les toits d'ardoise n'offrent au vent qu'une surface lisse. A gauche, les cuisines; à droite, la salle à manger; au fond, les écuries et

remises ; au premier étage, les chambres à coucher.

Midi sonnait au coucou classique comme Walmuth et le docteur, rafraîchis par des ablutions copieuses, vinrent s'asseoir devant la première table qu'ils trouvèrent libre.

Les convives étaient déjà nombreux dans la salle à manger. C'étaient surtout, à en juger par les apparences, des professeurs en congé, des étudiants, des négociants de Brême ou de Hambourg attirés par la fraîcheur du Harz. Quelques dames en toilettes prétentieuses et criardes, dont la coupe ne retardait guère que de trois ou quatre ans sur les modes de Paris. Beaucoup d'enfants joufflus et blonds. Tout ce monde mangeant, buvant, piaillant, parlant haut et riant à gorge déployée, s'interpellant d'un bout de la table à l'autre, trempant ses doigts dans les sauces et se servant à pleine assiette avec ce sans gêne, ce débraillé, ce dédain ou cette ignorance absolue des règles les plus élémentaires du savoir-vivre, qui sont si choquants aux yeux du touriste français quand il s'assoit pour la première fois à une table d'hôte allemande.

L'entrée du héron fit sensation, quand il vint se poser sur une patte devant la fenêtre ouverte et se mit à attendre modestement le plat de morue qu'on venait d'ordonner pour lui.

Walmuth se disposait personnellement à atta-

quer avec vigueur le magnifique beefsteak qu'on lui avait servi, quand sa fourchette s'arrêta et retomba sur le bord de son assiette.

Il venait de reconnaître, tout près de lui, la voix de Max von Gundell.

« Monsieur prendra-t-il du poisson? C'est ce que nous avons de plus rare sur ces hauteurs... Une magnifique truite saumonée... disait le garçon.

— Oui, c'est cela, répondit Max. La truite!... avec cette blanquette de mouton et une entrecôte... Et rondement!... Je meurs de faim!... »

Depuis le jour où Peter Schmidt lui avait fait sa terrible révélation, — il y avait près d'un mois, — c'était la première fois que Walmuth se retrouvait en présence de von Gundell. Pendant plus d'une semaine, à Hoya, il avait été obsédé d'un désir fou, maladif, de venger le meurtre de son père en même temps que ses propres injures et celles de sa patrie. Il avait eu des visions sanglantes, où il se voyait au premier rang d'une nouvelle armée hanovrienne, rencontrant sur le champ de bataille les deux von Gundell, père et fils, et les exterminant avec tous leurs soldats...

Pour calmer cette fièvre, il n'avait fallu rien de moins que les douces paroles de sa mère, ses encouragements à la patience et l'exemple de sa résignation sublime. Puis, la lecture et le travail avaient exercé sur son esprit leur bienfaisante influence. L'arrivée du docteur Zahn, devenu depuis

longtemps déjà l'ami de la maison, et le plaisir de partir en voyage avec lui, avaient complété la cure. Il oubliait...

Et voilà qu'en plein bonheur, il fallait se heurter encore à cet être abhorré, avoir le son de sa voix, l'écho de sa gloutonnerie dans l'oreille, la vue même de son odieuse personne sous les yeux!...

Car Walmuth avait beau lutter, une force invincible l'obligeait à regarder du côté de von Gundell.

C'était bien lui, dans un costume d'opéra comique, qu'il croyait sans doute du plus bel effet : une blouse de velours noir, des bottes jusqu'au genou sur une culotte gris perle, un ceinturon de cuir blanc, et un chapeau tyrolien à plume d'aigle, qu'il gardait imperturbablement sur sa tête pour profiter de tous ses avantages.

A ce moment même, il se penchait vers son voisin de table et lui disait un mot à demi-voix, avec un ricanement. Le voisin regarda Walmuth.

Il s'agissait de son échec à l'examen de sortie, fort évidemment. Le grand dadais poméranien, tout fier de son diplôme de rencontre, trouvait plaisant le cas de ce bon élève qui avait failli à obtenir le sien !

Cette petitesse, loin de vexer Walmuth ou de l'humilier, lui fit du bien en lui montrant son ennemi sous un jour méprisable. Il détourna les yeux, fit effort pour manger et causer avec le

docteur Zahn, tâcha consciencieusement de ne plus voir cet affreux von Gundell.

Un nouveau contingent de touristes venait d'entrer dans la salle et de prendre place. Les garçons s'empressaient. Ce fut, pour quelques minutes, un mouvement, une agitation, pendant lesquels l'appétit de Max ne faisait sans doute que grandir, car il s'impatientait visiblement.

« Eh bien ! garçon, cette truite arrivera-t-elle, ou est-elle encore à pêcher ? »

— Voilà, monsieur, on vous l'apporte à l'instant ! » répondit le *Kellner*.

Et, comme pour justifier son assertion, un de ses camarades entra dans la salle, portant sur une serviette éblouissante de blancheur, et savamment pliée sur un plat d'argent, une magnifique truite grise et rose avec ces petits points rouges si chers à l'œil du gourmet.

Pour arriver à la table de Max, le garçon avait à passer devant la fenêtre, c'est-à-dire près du héron. Il advint que le pauvre Liebchen, voyant à sa portée ce beau poisson si appétissant, ne put résister à la tentation.

Décochant tout à coup son long bec, il enleva lestement la truite, avant que le garçon eût seulement soupçonné le malheur qui lui arrivait.

Mais le Junker, qui suivait son plat de l'œil, n'avait rien perdu de ce navrant spectacle. Il poussa un juron formidable.

Tout le monde leva la tête.

On put voir alors monsieur le héron, dressant son col comme un mât et rouvrant son bec, y entonner d'un seul coup le fin morceau qu'il venait de conquérir.

La manœuvre avait été si adroitement exécutée, l'effarement du garçon était si complet, et la colère de Max si comique, que tous les témoins de cette scène imprévue éclatèrent de rire.

Le héron, lui, ne riait pas. Fort gravement, avec des efforts spasmodiques, il était occupé à faire passer sa proie le long de son étroit œsophage.

« Vilaine bête ! Je vais te faire rendre gorge ! » cria Max fou de rage en se levant.

Mais Liebchen avait l'œil ouvert. Au premier mouvement de son rival, il sauta par la fenêtre et s'envola. On peut croire si ce départ fut salué par de nouveaux rires de tous les convives.

Von Gundell avait bonne envie de chercher querelle à quelqu'un. Mais il se sentait si ridicule qu'il n'en eut pas la force, et se rassit en affectant l'indifférence.

« Apportez-moi tout de suite une autre truite ! dit-il avec un grand déploiement de dignité au garçon qui se confondait en excuses.

— C'est la dernière, monsieur, il n'en reste plus... »

Et tout le monde de rire sur nouveaux frais.

Walmuth se sentit désarmé.

« Vous ferez mettre cette truite sur ma note, » dit-il au garçon le plus discrètement qu'il put.

Une heure environ après la scène qui était ainsi venue mettre en gaieté tout l'hôtel, à l'exception de Max von Gundell, un groupe d'une quarantaine de personnes était réuni en compagnie de herr Moritz sur le côté nord de la plate-forme qui domine le Brocken, et considérait le paysage qui se détaille avec la netteté d'une carte géographique.

« Cette petite tache blanche que vous apercevez là-bas, disait l'hôte, c'est Kalberstadt... cette autre, tout au loin, c'est Hanovre... celle-ci, c'est Brunswick... »

Et tous les touristes regardaient de leur mieux, profitant du soleil, car des nuages commençaient à se heurter à leurs pieds contre le flanc de la montagne, et il pouvait fort bien se faire qu'avant dix minutes le sommet du Brocken fût enveloppé de brouillards, comme cela lui arrive si souvent. Auquel cas, adieu la vue de la vallée, qu'on est venu chercher avec tant de peine !

Le côté Nord une fois bien admiré, il fallut aller voir le côté Sud, avec ses ondulations à perte de vue, toutes couvertes d'une frisure de sapins. Et, comme le brouillard se formait décidément, devenait humide, on rentra à l'hôtel pour passer en revue les curiosités du lieu : — le grand tonneau qui, sans rivaliser avec celui d'Heidelberg, est pour

son propriétaire l'objet d'un légitime orgueil; — les deux grands chiens du Saint-Bernard, si vieux qu'ils peuvent à peine se traîner, et qui passent pour avoir conjointement sauvé la vie à dix-huit touristes; — les faucons que le gérant de l'hôtel entretient pour s'approvisionner de gibier; — enfin le registre où des milliers de voyageurs ont consigné leurs impressions personnelles, et où, pour quelques lignes ingénieuses signées Andersen ou Heine, on en trouve tant qui sont seulement ingénieusement ineptes.

C'est dans le grand salon du rez-de-chaussée qu'on était venu procéder à cette lecture, quand une dame, qui regardait par la fenêtre l'amoncellement des nuages de plus en plus épais, jeta ce cri :

« Le spectre!... Le spectre!... »

Et aussitôt il aurait fallu voir tous les touristes se précipiter pour apercevoir cette merveille.

C'est que si le *spectre du Brocken* jouit d'une célébrité européenne et a même obtenu les honneurs d'un article séparé dans certains traités de physique, bien peu de gens peuvent se vanter d'avoir jamais observé ce surprenant phénomène. Des sceptiques ont même été jusqu'à en contester la réalité, et jusqu'à prétendre qu'il n'a jamais eu plus d'existence que les autres attributs du Brocken.

« Pas plus de spectre que de sorcières! » disent volontiers les mécréants.

Mais voici qui allait les confondre sans retour ! Car il n'y avait pas à en douter, c'était bien le spectre qu'on avait là sous les yeux!...

Sur la masse sombre, mais zébrée de raies lumineuses et pommelée d'argent, des vapeurs qui se roulaient maintenant contre le sommet de la montagne, une figure noire, haute d'au moins trente pieds, large de vingt, se dessinait nettement, et d'instant en instant devenait plus distincte.

Elle n'était pas immobile, mais comme douée de vie, et semblait par accès se rapprocher des spectateurs. Pas assez pourtant pour qu'on pût en reconnaître la nature exacte.

Mais n'est-ce point là le caractère essentiel d'un spectre ? Un spectre dont on pourrait dire qu'il a les yeux bleus ou les cheveux blonds, ou le nez court, ne serait évidemment qu'un faux spectre. C'est le vague même et l'indécision de ses contours qui font tout son mérite.

Celui-ci ne laissait rien à désirer sous ce rapport. Étaient-ce des bras ou des tentacules qu'il allongeait ainsi à droite et à gauche ? Des jambes ou une draperie, qu'il traînait après lui ? Nul n'aurait pu le dire.

Le seul point véritablement hors de doute, c'est qu'une forme indécise, mais animée, flottante, énorme, inconnue, était là, — posée sur ces nuages légers que le vent le plus faible aurait pu balayer.

Herr Moritz, d'abord plus stupéfait que ses clients en présence de ce phénomène inouï, était subitement entré dans un accès d'enthousiasme indescriptible.

« Là!... Vous le voyez, messieurs!... Et vous aussi, mesdames! Il n'y a pas à le nier! criait-il. Le voilà, ce fameux spectre du Brocken!... On ne dira pas que je l'ai fabriqué pour attirer le monde!... C'est un bel et bon spectre aussi réel que possible, tout ce qu'il y a de plus authentique!... Ah! que je suis content!... Mon Dieu, que je suis donc content!... »

Et soudain, s'interrompant pour sauter sur une plume, la tremper dans l'encrier :

« Messieurs et mesdames, j'ose espérer que vous ne me refuserez pas votre signature pour attester le procès-verbal que je vais immédiatement coucher sur le registre... car il ne manquera pas de gens, croyez-le bien, pour nier ce que vous voyez là... »

Et il griffonnait à la hâte son procès-verbal, en s'épongeant le front de son mouchoir à carreaux. Max von Gundell et une douzaine d'autres touristes avaient déjà signé. Certains ouvraient l'avis de se délivrer des attestations mutuelles, établissant qu'on avait bien véritablement assisté à ce glorieux spectacle, — quand un rire clair, argentin, partit comme une fusée des lèvres de Walmuth.

On le regardait avec surprise, et l'on regardait le spectre qui semblait se rapprocher à vue d'œil. Mais ce fut bientôt pour se joindre en chœur à cet accès de franche gaieté.

Le spectre, c'était Liebchen! Depuis plus d'un quart d'heure il planait en plein soleil au-dessus du brouillard, et c'était son ombre, démesurément grandie, déformée par le météore, qui était la cause de toute cette émotion! Maintenant il se dégagait à travers une trouée de soleil qui venait de percer la nue, et volait devant la fenêtre, comme pour narguer Max et herr Moritz qui restaient tout penauds au milieu des rires.

A le voir se balancer devant eux sans se poser sur la montagne, dont il rasait seulement le bord en nageant dans la cascade de rayons d'or qui s'épanchaient de la percée lumineuse, il semblait dire :

« Fort bonne la truite saumonée que j'ai encore dans la gorge!... fort bonne, je vous assure!... »

Personne ne remarqua que Max se penchait vivement vers herr Moritz et lui murmurait un mot à l'oreille. Celui-ci fit un signe d'assentiment et tous deux quittèrent le salon.

Cependant, le soleil victorieux élargissait sa brèche, et, une fois dans la place, volatilisait la nue comme s'il l'avait dévorée. En quelques instants le ciel s'était nettoyé, et le plateau du Brocken, tout à l'heure noyé dans une mer de brume,

s'élargissait maintenant comme un flot au milieu de la limpidité de l'azur. Ce sont probablement ces changements à vue qui lui ont depuis longtemps valu sa réputation féérique.

Le héron volait toujours devant la fenêtre, presque au ras du sol.

Tout à coup, comme pris d'une horreur subite, il battit les airs d'un coup d'aile éperdu et s'éleva comme une flèche, droit au zénith.

Presque au même instant, les spectateurs, étonnés de cette manœuvre, en avaient l'explication par ce cri qui s'échappait simultanément de deux ou trois bouches :

« Un faucon ! »

C'était en effet un des faucons de herr Moritz qui venait d'être lâché sur Liebchen et le mettait en chasse.

Il passa à son tour, rapide comme un obus, emporté par sa fureur sanguinaire. On put deviner plutôt que voir son bec recourbé, armé d'un croc tranchant comme un rasoir, ses ailes aux rémiges démesurées, ses deux griffes cruelles, sa longue queue rubanée.

Et alors ce fut parmi tous les touristes une folie de curiosité et d'impatience. Plusieurs battaient des mains, d'autres jetaient leur chapeau en l'air. On criait :

« Bravo!... Excellente idée!... Il n'y a rien de plus curieux!... Cela vaut une chasse à courre!... »

Tout le monde se précipita sur la plate-forme pour suivre les péripéties du drame. Des paris s'ouvrirent pour et contre les deux champions.

Chose étrange : le héron, si brave et si bien armé, se sentait impuissant en présence de cet adversaire en apparence plus faible que lui, mais qu'il savait supérieur par la puissance de son vol et par le mode particulier de son attaque. Son plan consiste en effet à s'élever d'un coup au-dessus de sa victime, puis à fondre sur elle en la prenant à revers, à la saisir dans le dos et à lui fendre la tête d'emblée de sa dent meurtrière.

Son seul défaut, c'est qu'il a trop d'ardeur. Il lui arrive souvent, en prenant son élan, de dépasser le but, de *monter en essor*, comme on disait jadis. Et c'est précisément ce qui arriva d'abord au faucon de herr Moritz.

D'un bond il arriva si haut qu'il ne paraissait plus dans le ciel que comme un point noir presque imperceptible.

Avec un héron commun la faute n'aurait pas été grave ; mais Liebchen n'avait pas passé les mers sans acquérir quelque expérience, et, d'un regard, il mesura la situation.

Au lieu de s'enfuir horizontalement, comme n'aurait pas manqué de le faire une vulgaire aigrette, il commença par se laisser choir à pic pour augmenter encore la distance et aggraver la faute de son ennemi. Puis il eut soin de jeter du

lest, en laissant tomber à terre la truite qu'il avait encore dans le gosier. Et, enfin, il se mit à voler en zigzags, sans jamais rester une demi-minute dans la même couche atmosphérique.

Cette manœuvre dérouta visiblement le faucon. Il plana quelque temps comme indécis, tenta deux ou trois fois l'abordage, mais, voyant que son adversaire était de force, se détermina à redescendre, pour reprendre son élan et mieux mesurer son essor.

Cette fois le danger était pressant. Le faucon, rebondissant avec une précision mathématique juste à la hauteur qu'il avait jugée nécessaire, se rabattit sur la victime avec la rapidité de la pensée et réussit à l'atteindre.

On voyait déjà ses doigts crochus s'avancer pour le saisir; — toutes les bouches étaient béantes, toutes les respirations suspendues, — quand un coup de feu partit de la fenêtre du salon, et le faucon, frappé sous l'aile, tournoya dans les airs et s'abattit sur le plateau.

C'était le docteur Zahn qui venait de sauver Liebchen.

« Monsieur, s'écria herr Moritz furieux, on ne tire pas sur un faucon!... Savez-vous bien que j'ai refusé vingt marcs de celui-ci<sup>1</sup>?

— Fort bien. Vous le mettrez sur ma note, dit

1. Environ cinq cents francs.

froidement le docteur, — avec la truite, » ajouta-t-il en regardant Max.

La remarque était d'autant plus en situation, que Liebchen, à peine débarrassé de son ennemi, et ne voulant pas perdre un morceau qu'il avait manqué de payer si cher, s'empressait déjà de le ramasser à terre, et s'envola sur le faite de l'hôtellerie pour dîner enfin sérieusement.

Quant à Walmuth, il n'avait rien dit, n'ayant pas la preuve absolue que cet épisode eût été provoqué par von Gundell. Mais il en avait la conviction intime, et c'était un grief de plus qui venait s'ajouter à tous ceux qu'il nourrissait contre le Junker.



## CHAPITRE XIV

ON A PARFOIS BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI

« Trois heures ! s'écria le docteur Zahn en consultant sa montre. Nous ferons bien de partir, si nous devons visiter aujourd'hui l'Ilsestein ! »

Au fond, il voyait la situation trop tendue entre Max et Walmuth pour ne pas juger à propos de quitter le Brocken sans délai. A tout instant, il le sentait, un conflit pouvait éclater. Et c'est pourquoi parlait de l'Ilsestein, qui n'était inscrit sur son itinéraire qu'à titre conditionnel.

C'est un sommet secondaire, qu'on peut atteindre en une demi-heure de montée en laissant sur la gauche le chemin qui descend vers Ilsenberg.

Walmuth n'éleva pas la moindre objection. Il endossa son sac, alla prendre son bâton ferré dans le coin où il l'avait déposé, et, sifflant pour avertir Liebchen, qui s'était déjà endormi sur le toit, il se déclara prêt.

De son côté, le docteur avait réglé, sans sourciller, l'imposante addition de herr Moritz. Aussi, ce digne cuisinier, avec ses quatre fils, aurait-il voulu avoir un bonnet à chaque main pour saluer au départ des clients aussi magnifiques.

Les musiciens thuringiens jouaient toujours leur grand air de *Faust*. Walmuth n'oublia pas de leur donner au passage la pièce de monnaie que les pauvres gens avaient si bien gagnée, puis les trois touristes s'enfoncèrent dans le chemin creux. A peine se détournèrent-ils quelques minutes pour aller visiter l'*Autel des sorcières* et la *Chaire du diable*, deux rochers qui portent gravées en creux presque autant de signatures que le registre du Brocken.

Les pierres banales n'étaient pas ce qu'ils cherchaient; à ces tristes vestiges du culte sanguinaire des premiers Germains, ils préféraient le moindre affleurement de roche qui leur permît d'exercer leurs connaissances géologiques, ou tout simplement une rose des Alpes à mettre à leur boutonnière.

Prenant alors à travers champs, et abandonnant la descente, ils commencèrent de s'élever au flanc de la montagne, sur le tapis d'herbe drue ou de fine mousse, tout semé de fleurettes, — tantôt à l'ombre des hauts sapins frémissants, tantôt au grand soleil dans la bruyère empourprée.

Par échappées, sur quelque croupe voisine, une

pépinière d'arbres nains venait donner l'illusion de ces forêts en miniature qu'on voit de haut, dans les solitudes des Andes ou de la Nevada, à deux ou trois mille mètres au-dessous de soi. Ou bien, au contraire, un tas de sapins abattus, un campement de charbonniers, rappelaient tout à coup le voisinage de l'homme.

Une muraille de granit refusa de se laisser franchir.

Il fallut revenir au sentier battu, monter deux ou trois cents mètres dans la poussière, entre des parois de rochers. Et soudain ce fut une double exclamation de surprise : on se trouvait au sommet de l'Ilsestein !

C'est le charme de ces ascensions modestes. Elles donnent toujours plus qu'on n'en attend, et sans se faire trop prier ; au contraire de tant d'autres montagnes qui coûtent trois jours d'efforts, sans autre récompense que la difficulté vaincue.

De cet étroit plateau, la vue est autrement grandiose que celle du Brocken. Au lieu de la plaine sans limites, avec son pointillé de villes et de bourgs, c'est ici un amoncellement de rocs sourcilleux et de forêts sombres, séparés par des vallées profondes. Tout à l'heure on était sur une terrasse du Harz tournée vers les riches campagnes du Hanovre ; maintenant on se trouve sur un observatoire naturel élevé en plein chaos alpestre.

Rien de plus curieux que les jeux des nuages

dans ces gorges humides et balayées de courants d'air. Par moments, le ciel était pur, l'atmosphère transparente; on distinguait les sommets d'alentour comme s'ils eussent été à portée de la main. A peine le soleil couchant posait-il une frange rouge sous le bord d'un cirrus vagabond, comme ces lueurs dernières que l'ardent foyer jette aux cheminées d'usine sur la masse de fumée qui s'envole. L'instant d'après, tout s'éteignait. Il y avait au fond de la vallée une sorte de bouillonnement de cuve; une mousse savonneuse de nuées blanches montait, se répandait partout, vous submergeait sous ses flocons impalpables.

Puis un coup de vent, et de nouveau le soleil reparaisait.

Ces changements atmosphériques se succédaient avec une si grande rapidité, que le docteur et Walmuth furent assez peu surpris, après avoir passé près d'une heure à les observer, assis sur le sommet de la montagne, de les voir suivis d'un véritable orage, avec éclairs, coups de tonnerre et larges gouttes de pluie.

Le cas était prévu; il était même, en quelque sorte, le bienvenu pour compléter la série de révolutions aériennes dont les deux amis se donnaient le spectacle. Ils se contentèrent donc de dérouler leurs grands pardessus de caoutchouc et de s'en revêtir, comptant en être quittes au bout de quelques minutes.

Mais, cette fois, il n'en fut pas ainsi. La pluie, au lieu de s'arrêter, ne tarda pas à se changer en véritable averse et à tomber avec une violence inouïe.

Le vent d'Est s'était levé et chassait contre l'Ilsestein une masse énorme de nuages qui se butaient contre ses flancs et s'y arrêtaient. La grêle vint mêler ses crépitements à ceux des cataractes du ciel qui semblaient ouvertes, selon la belle expression biblique. Et tout aussitôt, l'eau qui s'épanchait à flots sur ce cône gigantesque, se formant en rigoles qui se grossissaient mutuellement, un réseau de ruisseaux improvisés, de cascades et de torrents commença de se former dans tous les ravins.

Bientôt ce fut un concert formidable. Aux grondements du tonnerre qui se prolongeaient en basse profonde dans le creux des vallées, s'ajouta le vacarme de cent rapides, qui se précipitaient avec furie d'étage en étage, plus terribles à mesure qu'ils descendaient, gonflés à chaque étape, entraînés par les lois de la chute des corps avec un emportement croissant, et charriant devant eux arbres, rochers et terrains.

Heureusement pour le docteur et Walmuth qu'ils se trouvaient au-dessus de ces cataclysmes et pouvaient en observer les péripéties sans en subir les conséquences. Aussi attendirent-ils avec patience, immobiles sous le déluge, que la colère des éléments se fût apaisée.

Et cela ne tarda pas. Comme il était venu, l'orage repartit, le tonnerre s'éloigna. La pluie s'arrêta. Le soleil se dégagea tout au fond de l'horizon, où il allait disparaître, et le bleu du ciel se montra.

On n'entendit plus autour du sommet que le glouglou de quelques ruisseaux attardés, tandis qu'au fond de la vallée, l'Ilse, grandie aux proportions d'un fleuve majestueux, couvrait tous les autres bruits de sa voix puissante.

Liebchen secoua les perles de pluie qui s'étaient accrochées à son blanc plumage, et l'on se remit en marche pour descendre la montagne.

Les touristes purent bientôt apprécier dans toute leur étendue les effroyables ravages que cet orage d'une demi-heure avait suffi à faire de tous côtés.

Le chemin, tout à l'heure encore si bien tenu, était maintenant coupé de place en place de profonds ravins creusés par les ruisseaux. Des arbres avaient été déracinés, jetés au travers de la voie. D'énormes roches avaient changé de place, cédé sous l'action de l'eau qui minait leur base. On prenait, pour ainsi dire, sur le fait ces forces mystérieuses et éternelles toujours à l'œuvre, quoique elles semblent parfois endormies, qui ont accompli et accomplissent incessamment à la surface du globe ces prodigieux changements et ces échanges constants entre la montagne et la plaine, entre les continents et les mers.

Walmuth et le docteur avançaient en silence, pénétrés du recueillement qu'inspirent ces spectacles. Ils avaient déjà rejoint le chemin qui descend du Brocken, et le suivaient en longeant la brèche au fond de laquelle grondait l'Ilse, quand tout à coup un cri déchirant, désespéré, vint les tirer en sursaut de leur méditation.

Ils s'arrêtèrent, ne sachant d'abord d'où venait ce cri et écoutèrent.

Alors ils entendirent plus distinctement.

« *Zu hülfe!... Zu hülfe!...* » (A l'aide!)

C'était un appel suprême poussé par une voix humaine! Et cet appel, répercuté par les murailles de la brèche, grandi par les échos de la montagne, prenait un accent terrible comme le mugissement d'un bœuf en détresse.

« C'est par là! » dit Walmuth en se précipitant en avant dans le sens de la descente.

Il n'avait pas franchi cent mètres, suivi du docteur qui avait pris aussi le pas de course, quand il dut s'arrêter net devant un véritable abîme, béant en travers du chemin.

Tout un énorme bloc de terre s'était éboulé, roulant dans la vallée de l'Ilse, emportant une large tranche de sentier, et laissant un vide sans fond, dont on ne voyait que les bords déchiquetés et branlants.

Encore, s'il l'aperçut à temps, en fut-il redevable au héron qui le précédait en volant et qui planait

tout surpris au ras de terre, au-dessus de cette solution de continuité.

C'est de là que venait la voix.

Walmuth avait hâte de plonger ses regards dans ce gouffre. Mais cela même n'était pas sans danger. L'éboulement tout frais encore ne semblait offrir au pied qu'un appui incertain et prêt à se dérober.

Il se mit à terre à plat ventre, avança en rampant avec précaution, et finit par amener ses yeux au bord de la crevasse.

Ce qu'il vit alors était terrible.

A cinq ou six mètres au-dessous de lui, — au flanc d'une muraille à pic formée par une ancienne carrière d'ardoises, et surplombant un précipice de deux ou trois cents pieds de profondeur, — un être humain, échevelé, couvert de boue, ramassé en boule, était désespérément accroché à une touffe de bruyères, les pieds pendants sur l'abîme...

Et cet être humain, qui mettait dans un dernier appel tout ce qui lui restait d'énergie, et levait vers le ciel sa face convulsée, ses gros yeux bleus dilatés par l'épouvante, — c'était Max von Gundell!

Surpris en route par l'orage, il avait voulu courir, avait déterminé par son poids même l'éboulement de ce bloc de terre déjà miné par les pluies, et, pêle-mêle avec les gravats, avait été précipité.

Un arbuste qui s'était rencontré sous sa main et

qu'il avait machinalement saisi avait suspendu sa chute ; — suspendu seulement, car, depuis trente minutes qu'il était là entre la vie et la mort, ses forces s'épuisaient et il sentait qu'il allait lâcher prise...

Il reconnut Walmuth.

Aussitôt un inexprimable désespoir se peignit sur ses traits. Sans doute, il se dit que tout était perdu, que c'était fait de lui. Avec cette lucidité de perception que la crise suprême apporte aux mourants, il mesura ses torts. Toutes ses injustices, toutes ses brutalités, lui revinrent en mémoire. Il vit une expiation logique dans le hasard qui mettait ainsi sa vie à la merci de l'être qu'il avait le plus offensé!...

Et jugeant cet être par lui-même, — se pensant condamné sans appel, il ferma les yeux pour ne plus voir...

Mais tout à coup, les rouvrant dans un paroxysme de terreur et de remords :

« Oh!... Ziegler, cria-t-il, sauve-moi! »

Est-il besoin de dire que pas une des pensées qu'il croyait lire dans le regard de Walmuth ne s'y trouvait en réalité?

Que ce fût là le fils du meurtrier de son père, le persécuteur acharné de sa triste enfance, l'incarnation même d'une race cruelle et détestée, — qu'il suffît, pour venger toutes ses injures à la fois, d'abandonner le misérable à son sort, — c'est une idée

qui ne prit même pas naissance dans cette âme généreuse et fière.

En von Gundell il ne voyait plus von Gundell lui-même, mais seulement un homme en péril mortel. Ce n'est pas à laisser faire la pesanteur qu'il songeait, mais à lui arracher la proie qu'elle attirait vers l'abîme...

« Crois-tu pouvoir attendre que j'aie chercher des cordes à Ilsenberg? demanda-t-il d'une voix ferme à son ennemi.

— Oh! non!... Je n'en puis plus!... Encore deux minutes et je tombe!... répondit l'infortuné.

— Courage!... Tiens bon... Nous allons aviser, » reprit Walmuth.

Et il se souleva sur un coude pour demander conseil au docteur.

Alors seulement il s'aperçut que celui-ci, craignant de le voir glisser dans le gouffre, s'était jeté à terre derrière lui et le tenait des deux mains par les pieds.

Et cette circonstance même lui inspira un plan.

Un plan bien hasardeux!... Mais c'était le seul praticable.

« Docteur, votre ceinture!... » fit-il.

Lui-même, il déroulait à la hâte la large bande de cachemire qu'il portait autour du corps.

« Si seulement, reprit-il, vous pouviez vous attacher par les pieds à ce gros arbre-là, qui n'est guère qu'à deux mètres de la crevasse, et puis

tenir à deux mains mon bâton ferré dans ce trou, perpendiculairement, — j'irais faire la courte-échelle à von Gundell, et il remonterait...

— C'est de la folie!... C'est vouloir rouler avec lui dans le précipice...

— N'importe. Je veux essayer. Je me croirais un assassin si je n'essayais pas! » dit Walmuth à demi-voix, mais avec tant de force que le docteur ne résista plus.

Avec le prompt coup d'œil du chirurgien, il aperçut même un perfectionnement possible.

« Votre idée est que je me lie les pieds à l'arbre avec ces écharpes? fit-il. Mais il vaut bien mieux s'en servir pour consolider la crosse du bâton ferré dans mes mains, et faire un étrier à l'extrémité inférieure de cette perche... Songez donc au poids que je vais avoir à soutenir!... La courroie de mon fusil me donnera le point d'appui nécessaire au pied de l'arbre... »

Tout en parlant, il passait la courroie sur le tronc, nouait ensemble les deux ceintures et, en un tour de main, faisait un large anneau à l'un des bouts de cette espèce de corde, tandis qu'il s'attachait l'autre aux poignets.

— Allons! » s'écria Walmuth.

Le docteur se coucha à terre, glissa ses deux mains l'une après l'autre dans l'intervalle ménagé à cet effet entre la courroie et le tronc d'arbre, et fit descendre le bâton ferré contre la paroi du pré-

cipice, dont ses deux pieds seuls dépassaient le bord.

Walmuth fixa alors la crosse à l'aide de l'écharpe préalablement roulée autour des poignets de son ami, et fit descendre l'étrier de cachemire le long de la perche.

Le tout arrivait à un mètre à peine de von Gundell.

« Mes pieds retenus par la courroie, et la crosse du bâton une fois fixée dans mes mains par un bon nœud, je ne pourrais plus lâcher prise, même si j'en avais envie.

« Je vais me suspendre au bout du système... à toi de m'empoigner par les jambes sans secousse, de te hisser sur moi et de remonter ! dit-il, un peu pâle, mais calme et résolu.

— Oui... Vite! vite!... ou je vais tomber ! »

L'instant d'après, Walmuth, saisissant le bâton ferré et se laissant glisser doucement, était dans l'abîme au-dessus de von Gundell.

Dans cette scène terrible, le rôle le plus cruel peut-être était celui du docteur Zahn, qui, couché sur le sol, la face contre terre, ne pouvait même pas voir ce qui se passait dans la crevasse...

Bien lui avait pris de penser à préparer l'étrier dans lequel Walmuth passa un de ses bras en arrivant au bout de la perche, en même temps qu'il s'aidait, pour diminuer son poids, de quelques rugosités de la muraille d'ardoise, sur les-

quelles il appuyait le bout de ses gros souliers...

Car à peine von Gundell vit-il à sa portée un des pieds de Walmuth, — ce pauvre pied gauche qu'il avait tant raillé jadis, — que, l'empoignant avec l'énergie saccadée du désespoir, il imprima au système une violente secousse.

Walmuth tint bon, heureusement. Mais, sans l'écharpe qui le soutenait sous l'aisselle, il est plus que probable qu'il aurait lâché prise.

Quant au docteur, toutes ses articulations avaient craqué comme un câble tendu par un coup de cabestan.

Le héron, tranquillement posé à l'extrême bord de la crevasse, paraissait suivre toute l'opération avec un vif intérêt.

Cependant von Gundell, se raidissant sur ses poignets avec toute la force que lui rendait l'espoir du salut, avait enfin pu quitter son effroyable position, poser ses pieds sur une racine de l'arbuste qu'il avait jusqu'à ce moment serré dans ses mains crispées, puis enfin se hisser le long du corps de Walmuth et du bâton ferré.

Ici encore, son adresse ne le servit pas moins que le dévouement des deux amis.

Ce ne fut pas long. En cinq ou six mouvements de « progression ascensionnelle graduelle, » comme aurait dit son maître de gymnastique, il se trouva hors d'affaire.

Walmuth remonta à son tour. Le docteur, enfin

débarrassé du poids énorme qu'il soutenait, put ramener le bâton ferré et se dégager de son entrave...

Tous trois alors, ils tombèrent assis à terre, épuisés et stupéfaits. Ils ne pouvaient pas croire que ce fût vrai. Analysé par le souvenir ou l'imagination, le tour de force paraissait encore plus vertigineux que dans la réalité. Et il n'y avait pas à se le dissimuler : c'était presque un miracle qu'il eût réussi ! Il n'avait fallu rien de moins que l'ingéniosité, l'audace et l'ardeur combinées des deux sauveteurs, avec l'élan désespéré de celui qu'ils venaient d'arracher à la mort.

Le Junker était tombé dans un état de prostration profonde, et qui ressemblait presque à une sombre fureur. Quelles pensées s'agitaient dans cette cervelle épaisse ?

Maintenant que le danger était passé, regrettait-il d'être redevable à Walmuth d'un tel service ? Comme toutes les natures basses et grossières, trouvait-il déjà lourd le poids de la reconnaissance ? On aurait pu le croire à en juger par l'air gauche et faux avec lequel il balbutia quelques remerciements embarrassés, qui parurent s'adresser surtout au docteur, et qu'il couronna pourtant en avançant sa grosse patte.

Mais Walmuth, lui aussi, était repris par ses souvenirs, à présent que tout était fini.

Ce qu'un être vulgaire et méchant ou lâche se

serait dit en voyant son ennemi en péril, — pour s'excuser de ne pas lui porter secours, — il se le disait maintenant qu'il l'avait sauvé et remis sur la terre ferme. Il retrouvait en lui le fils de l'officier prussien de Langensalza, le bourreau sans pitié, l'instigateur cruel de la chasse au faucon qui ce matin encore avait failli coûter la vie à Liebchen...

Et il sentait qu'il lui était impossible de prendre cette main.

De nouveau c'était celle de Max von Gundell. Tout à l'heure ce n'était que celle d'un individu quelconque en danger de mort.

Avec sa franchise ordinaire, il le dit comme il le pensait.

« Tu ne me dois aucune obligation, fit-il en se relevant. Ce n'est pas pour toi, c'est pour moi-même que je t'ai aidé à sortir de ce trou... »

Et comme Max, tout hébété, ne paraissait rien comprendre à cette distinction, Walmuth ne put s'empêcher d'ajouter :

« Quand tu conteras cette anecdote à ton père, tu pourras lui dire que tu dois la vie au fils du colonel hanovrien qu'il a assassiné sur le champ de bataille de Langensalza!... »

Puis, laissant von Gundell assommé de ce coup de massue, il franchit d'un bond la crevasse béante et se remit en marche, presque aussitôt suivi par le docteur et par Liebchen.

## CHAPITRE XV

M. LE BEDEAU DE L'UNIVERSITÉ DE GOETTINGUE  
LES BORUSSES

« Qui l'aurait dit tout de même, monsieur Walmuth, que nous nous retrouverions si tôt ensemble à Göttingue, vous, transformé en étudiant, moi en bedeau de l'Université ! »

Et, de fait, on aurait pu avoir quelque peine à les reconnaître tous les deux sous leur déguisement, Peter Schmidt dans son uniforme tout flambant neuf de *pedell* de la Georgia-Augusta, — pour donner son titre officiel à la célèbre Université du Hanovre, — Walmuth dans les hautes bottes, la culotte brodée et le justaucorps de velours gris dont il s'était accoutré sans retard.

Non par goût naturel pour ces excentricités de costume, mais au contraire pour ne pas se singulariser, car, dans une Université allemande,

l'excentricité consisterait à s'habiller comme le commun des mortels.

On était au 14 octobre, et les cours du semestre d'hiver allaient s'ouvrir.

« Oui, qui l'aurait dit? répétait le brave Schmidt en s'émerveillant naïvement de sa splendeur, et replaçant sur la table sa majestueuse *deckelschoppen* ou chope à couvercle d'étain et tirant une longue bouffée de sa pipe fidèle.

« ... Voyez-vous, monsieur Walmuth, poursuivait-il, on a bien raison de dire qu'à quelque chose malheur est bon! Quand je me désolais de voir le commerce du miel dans le marasme, j'étais loin de me douter que tout cela finirait pour moi par une bonne place à l'Université.

— Bon! ne dirait-on pas que vous êtes le recteur en personne! » plaçait ici dame Trude, assez peu éblouie de ces grandeurs nouvelles, et déjà tout acclimatée.

Elle avait un petit rire moqueur en trottinant par la salle, du poêle à la table, de la table au dressoir.

« Allons, allons, dame Trude, dit Walmuth en souriant, ne vous moquez pas de la dignité de M. le bedeau. Je considère pour mon compte comme un précieux privilège de vivre sous son toit, et je vous assure que sa protection n'est pas à dédaigner quand on est étudiant! »

Le bedeau est le bras séculier de l'autorité uni-

versitaire. Il a pour fonction de veiller au bon ordre, soit dans les bâtiments de l'Université, soit au dehors, et c'est parfois son douloureux devoir de conduire au poste ou *carcer* un étudiant indiscipliné.

Aussi l'allusion de Walmuth à cet aspect de sa mission eut-elle le privilège d'amuser énormément le brave Peter Schmidt. Il posa du coup sa pipe sur la table pour rire plus à son aise.

« Ah!... ah!... ah!... Qu'en dites-vous, Trude?... M. Walmuth nous la donne belle! Comme s'il y avait apparence qu'il se mît jamais dans le cas d'avoir affaire au bedeau!... C'est bon pour les étudiants paresseux ou tapageurs...

« ... Et même pour ceux-là, reprit Schmidt en se calmant tout à coup et en vidant son verre, j'avoue que je ne me vois pas bien exerçant la prérogative de ma charge et les menant aux arrêts!...

— Bah! qui sait? dit Walmuth presque sans y penser. C'est peut-être moi que vous aurez à mettre au *carcer* tout le premier!... Mais je m'attarde à bavarder quand je devrais déjà être chez Sturm! Je lui ai donné rendez-vous à deux heures, pour aller ensemble nous faire inscrire... A ce soir, dame Trude et monsieur Schmidt. »

Et plaçant sur sa tête le petit bonnet, ou *cerevismutzen* aux couleurs éclatantes, qui est le complément obligé du costume, Walmuth partit au plus vite.

Il avait, ma foi, fort bonne mine sous cet accoutrement d'un autre âge, grâce à l'élégance naturelle que lui valait la pratique habituelle des exercices athlétiques.

Bien meilleure mine à coup sûr que son ami Sturm, dont les lunettes et la petite figure ratacinée faisaient l'effet le plus bizarre sur son justaucorps vert bouteille.

Walmuth le trouva installé dans l'appartement typique de l'étudiant allemand, — deux pièces au premier étage, l'une servant de salon et de cabinet de travail, l'autre de chambre à coucher. Le poêle immuable, un secrétaire, un canapé de crin constituent l'ameublement traditionnel de la pièce principale, que le locataire achève de décorer selon ses goûts.

Des sabres en croix, des masques d'escrime et des pipes forment ordinairement la base de cette ornementation supplémentaire. Mais c'étaient là des outils qu'il ne fallait guère s'attendre à trouver chez Sturm. Il jugeait avec raison que cinq ou six cents volumes, actuellement déballés sur le parquet, et qui le suivaient en tous pays, feraient beaucoup meilleur effet sur les murs que la panoplie la plus complète.

« Il paraît que tes prédécesseurs étaient d'humeur plus batailleuse que toi et transformaient ce salon en salle d'escrime ! s'écria Walmuth en remarquant au plafond des marques innom-

brables, évidemment laissées par des coups de fleuret.

«... Ah! petit vieux, reprit-il, tu me désolés avec ton horreur pour la gymnastique. Cela finira par te jouer un mauvais tour.

— Bah! je n'ai pas de temps à donner à ces bagatelles. »

Et Sturm se mit à expliquer ses arrangements matériels. Il comptait travailler quinze heures par jour, commencer l'étude du sanscrit et du persan; à Pâques, il entamerait le chinois. Le dîner lui servirait de récréation; il ne s'était pas mis en pension chez le propriétaire de sa maison, avec lequel il avait seulement traité pour son déjeuner et sa collation du soir, et, selon l'usage général, comptait prendre son *mittagsessen* à une table d'hôte du voisinage. Tout cela réuni ne devait pas lui coûter plus de trois marcs par mois, — environ soixante-quinze francs, — car un des caractères précieux des Universités allemandes est l'extrême bon marché de la vie.

Tout en causant, les deux amis étaient descendus dans la rue. Göttingue est une petite ville de quinze à seize mille habitants, avec maisons uniformément bâties en torchis et poutrelles entre-croisées, et dont le commerce paraît exclusivement limité à deux branches spéciales d'industrie, celle de la librairie et celle des tabacs. Il n'est guère possible d'y faire dix pas sans tomber

sur un étalage de livres ou de pipes, ni cinq cents sans arriver sur le vieux rempart présentement transformé en promenade.

Le fossé qui protégeait jadis ce rempart, — et qui était alimenté par la Leine, une petite rivière très poissonneuse, tributaire de l'Aller et par suite du Wésér, — est maintenant à sec et envahi sur la majeure partie du pourtour de la ville par des jardins potagers, sauf en deux ou trois points où il s'est creusé en réservoir pour les pluies, ou élevé à la dignité de parc public.

Cinq routes coupent de distance en distance ce boulevard planté d'arbres, dont on fait le tour en moins d'une heure et où l'on rencontre du matin au soir des bandes d'étudiants, des professeurs absorbés dans la préparation mentale de leur prochaine leçon, ou de bons bourgeois accompagnés de leurs femmes et de leurs filles.

Quant aux talus gazonnés qui mettent le rempart en communication avec l'ancien fossé, ils sont le théâtre ordinaire des ébats des jeunes polissons de la ville, qui y usent à faire des glissades un nombre incalculable de semelles de souliers et de fonds de pantalon.

Sturm et Walmuth n'étaient pas plus tôt arrivés sur cette promenade, qu'ils se trouvèrent en pays de connaissance.

Un groupe de sept à huit étudiants s'avancait vers eux. Ils étaient pour la plupart armés de

longues cannes avec lesquelles ils exécutaient les moulinets les plus inquiétants. Deux ou trois avaient des barbes à humilier un fleuve mythologique ; les autres étaient encore dénués de ce glorieux attribut, et se révélaient ainsi comme des étudiants de première année, autrement dit des *fuchss* (renards), — ce qu'on appelle des *melons* à l'École de Saint-Cyr.

Tout à coup cinq à six exclamations joyeuses se croisèrent :

« Tiens, le petit vieux et Ziegler !

— Hensche !

— Fries !

— Hirschfeld ! »

Autant de camarades attirés à la *Georgia-Augusta* par la renommée de ses professeurs.

On échangea des poignées de main, des impressions de vacances. Un des grands gaillards barbus se révéla comme étant Olshaufen, un ancien de Friedrich-Karl, qui était en *prima* quand les autres n'étaient encore qu'en *secunda*. On fit en causant gaiement le tour du rempart, puis tous ensemble on se rendit au secrétariat, ou, pour employer le mot propre, à la questure de l'Université.

La *Georgia-Augusta*, comme tous les corps analogues, est un ensemble de Facultés distinctes, ayant chacune leurs locaux spéciaux, leurs heures de cours et leurs usages, mais qui ont pour lien

moral l'autorité du Sénat ou corps des professeurs titulaires, et pour centre matériel l'*aula*, ou édifice commun affecté à l'administration et aux actes publics.

C'est à Gœttingue un bâtiment néo-grec récemment élevé sur une petite place au beau milieu de la ville.

Les leçons ne se donnent pas là, mais dans plusieurs autres édifices disséminés par la ville : les cours médicaux, par exemple, à l'amphithéâtre d'anatomie, les cours de chimie au laboratoire; beaucoup d'autres à la Collegien Haus, tout nouvellement construite auprès du Jardin botanique, à l'une des portes de la cité; quelques-uns encore à l'ancienne Collegien Haus, bâtiment vénérable qui est voisin de la riche Bibliothèque.

Enfin certains cours, par exemple ceux de la section d'agriculture, ont lieu à un demi-mille de la ville, à la ferme modèle de la Wenda, — ou même plus loin, comme dans le cas des promenades géologiques ou botaniques organisées par les professeurs.

Mais le siège, en quelque sorte le cœur de l'Université, n'en est pas moins à l'*aula*, dont il faut franchir le seuil au moins une fois par semestre pour se faire inscrire sur les registres académiques.

C'est, du reste, une formalité des plus simples, pour laquelle on exige seulement la production du certificat d'examen délivré par le gymnasium,

et le paiement d'un droit fixe d'environ vingt-cinq francs.

Quand le certificat d'examen ne peut être produit, — ce qui était le cas de Walmuth, — le certificat d'études en tient lieu pour six mois; mais l'inscription n'est que temporaire, et l'étudiant provisoire prend alors le titre d'*externe*.

Le questeur, auprès duquel les nouveaux venus furent immédiatement introduits et qui occupait un bureau dans l'une des ailes du bâtiment, à gauche de la grande salle de cérémonie, ne chercha pas à dissimuler sa satisfaction en voyant arriver ce contingent de cinq recrues.

« 938... Voilà le total de notre population scolaire à ce jour! dit-il. Ah! ce ne sont plus les beaux jours d'avant l'annexion, quand nous comptions par 1,200 et 1,300 étudiants! Mais enfin, c'est encore un beau chiffre... »

Après avoir dûment encaissé les thalers des néophytes, il délivra à chacun les deux pièces qui sont en quelque sorte le *vade-mecum* de l'étudiant, — son carnet et sa carte d'identité.

Le *carnet*, dont l'aspect varie suivant les Universités, est à Gœttingue un assez grand cahier de dix feuilles, correspondant à autant de semestres, que l'étudiant doit, selon les prévisions ordinaires, passer sur les bancs.

Chaque page est divisée en trois colonnes: l'une pour la liste des cours qu'il compte suivre; la

seconde pour le reçu des droits afférents à chacun de ces cours, et qui doivent être versés entre les mains du questeur, la troisième pour la signature des professeurs, témoignant de l'assiduité de l'élève.

Disons tout de suite que ces professeurs se rangent en deux catégories : les uns, titulaires et formant ensemble le Collège ou Sénat universitaire ; les autres, simples volontaires, ou *privat-docent*, et auxquels l'Université ne demande, pour les autoriser à professer dans ses locaux, que la justification du titre de docteur.

Les uns et les autres ont pour unique source de revenu scolaire les droits versés par l'étudiant en vue de chacun des cours qu'il suit. Le professeur se trouve ainsi placé vis-à-vis de ses élèves dans la situation d'un avocat ou d'un médecin vis-à-vis de ses clients. C'est à son mérite, à sa réputation, et par suite à sa vogue, que se mesure sa rétribution.

Un cours complet de trois leçons par semaine pendant un semestre coûte en moyenne vingt-cinq francs. Tout étudiant laborieux en suivant en moyenne quatre ou cinq de front, on voit que le total des droits qu'il acquitte entre les mains du questeur, et qui sont transmis à peu près intégralement à ses maîtres, s'élève à environ deux cents francs par an.

Ces arrangements, qui sembleraient en France assez peu en harmonie avec la dignité d'une chaire

publique, ne choquent personne dans les Universités allemandes, qui ont conservé la naïveté des corps enseignants de jadis. Les plus illustres maîtres d'Heidelberg ou de Göttingue, les Vangerow, les Ritter ou les Curtius, trouvent tout simple et tout légitime que l'affluence des auditeurs pressés autour d'eux se manifeste dans leur budget particulier par un accroissement de revenu.

Quant à la *carte d'identité*, c'est un talisman qui ne laisse pas d'avoir sa valeur courante, puisqu'elle sert de passeport à l'étudiant pour voyager à prix réduits sur les chemins de fer et se faire admettre dans tous les théâtres ou concerts pour la moitié du taux imposé aux simples mortels. Mais elle a un autre effet plus important en le plaçant sous la sauvegarde de l'Université à laquelle il appartient.

C'est encore un vestige des anciennes prérogatives conquises aux temps féodaux par les corps savants, et le privilège n'est point à dédaigner dans un pays courbé sous le joug du despotisme prussien.

Un étudiant ne peut être ni arrêté par la force publique ordinaire ni traduit en justice sans le consentement du Sénat universitaire, — et c'est sa carte d'identité qui est pour lui le signe sensible de cette immunité. Aussi attache-t-il un grand prix à ce carré de carton, qu'il est du reste obligé de toujours porter sur lui et de présenter

à toute réquisition, sous peine d'une amende de vingt *groschen*.

Avec son nom et son lieu de naissance, cette carte indique à quelle Faculté il se rattache : médecine, droit, philosophie ou théologie.

Ce sont là les quatre grandes divisions de l'enseignement universitaire. Mais en Allemagne, comme en France; elles empiètent souvent les unes sur les autres. La physique, par exemple, la chimie, l'histoire naturelle, de même que les mathématiques, sont classées dans la section de philosophie.

Il s'ensuit qu'un élève en médecine de première année, qui doit avant tout se mettre au courant des principes de ces sciences fondamentales, suit à peu près les mêmes cours qu'un aspirant au titre de docteur en philosophie.

C'était justement le cas pour Walmuth et pour Sturm, ainsi que le leur expliqua Olshausen qui venait de leur donner tous ces détails, et qui leur indiqua en les quittant où ils trouveraient le tableau des cours.

C'est dans un cadre noir bien connu, placé dans le passage voûté qui met la vieille Collegien Haus en communication avec la Bibliothèque.

« Du reste, ajouta le vétéran barbu, pour le choix de vos maîtres, vous n'avez pas besoin de vous presser. Adoptez ceux que vous trouverez les plus clairs et les plus méthodiques dans leur ensei-

gnement. Vous savez que, pendant dix à quinze jours, l'usage vous autorise à pénétrer dans les salles de cours à titre d'essai, à *hospitiren* comme nous disons. Observez et comparez, puis vous ferez votre liste définitive, et c'est alors seulement que vous irez régler les droits à la questure. »

Les deux amis, après l'avoir remercié de ces renseignements, s'empressèrent de se rendre au passage voûté, pour y copier l'énumération complète des cours annoncés.

Complète, elle l'était trop, et, en présence des cinquante ou soixante sujets d'étude différents qui s'offraient à leur choix, ils ne savaient plus auxquels s'arrêter.

Sturm surtout était insatiable. A côté des leçons élémentaires dont sa raison lui dictait la nécessité, il aurait voulu suivre tout à la fois un cours de littérature hébraïque, un cours de sanscrit et dix autres cours tout aussi excentriques.

Malheureusement, il n'y avait ni assez d'heures dans la journée, ni assez d'argent dans sa bourse pour permettre la réalisation de ces plans.

Mais il n'en inscrivait pas moins avec ardeur sur son calepin tous les noms de la liste.

« Ehrenreich ! s'écria-t-il tout à coup. Le professeur Nikolaus Ehrenreich est ici !... Il annonce pour sujet : « Du principe des nationalités dans l'histoire et dans la morale. » Sa leçon d'ou-

verture est le lundi 27 octobre à deux heures. Nous irons, veux-tu?

— Soit, dit Walmuth en rougissant au souvenir de sa protestation enfantine contre les doctrines du professeur. Ce sera presque du luxe. Mais une fois n'est pas coutume...

« ... Kräbinger! reprit-il à son tour. Le docteur Kräbinger annonce pour sujet : « Le drame eschyléen et la tragédie moderne. » Sais-tu ce que nous devrions faire? Aller le voir tout de suite et lui demander conseil sur la direction de nos études!... C'est un excellent homme, fort simple et très obligeant. Je te présenterai.

— Marchons! » s'écria Sturm vivement, alléché par la perspective de faire la connaissance d'un helléniste aussi éminent.

Ils trouvèrent le docteur en *schlafrock und pantoffeln* (en robe de chambre et pantoufles), dans un appartement aussi modeste que celui du premier étudiant venu, et fort occupé de sa leçon du lendemain.

Aux premiers mots de Walmuth, qu'il avait déjà vu la veille, il se mit à rire :

« Vous voilà dans l'embarras où j'ai toujours vu les étudiants de première année dans tous les pays du monde! leur dit-il. Vous voudriez tout embrasser à la fois, comme s'il n'y avait pas temps pour tout... Voulez-vous m'en croire? Soyez plus modestes. Ne choisissez que trois ou quatre cours. Et

non pas parmi ceux qui excitent le plus vivement votre curiosité, mais parmi ceux qui vous sont réellement indispensables. Cherchez plutôt à bien profiter de chaque leçon, en la digérant avec soin, et en la complétant par des lectures étendues, qu'à vouloir en avaler un trop grand nombre pour vous trouver ensuite incapables de les digérer. »

Et tout de suite il leur traça un plan d'études pour le premier semestre : physique, chimie et botanique pour tous deux. Pour Walmuth, un cours de physiologie, et pour Sturm, un cours de mathématiques. Voilà la base. S'ils profitaient bien de ces leçons, ils verraient plus tard comme ils auraient lieu d'en être satisfaits...

Il parlait encore quand les cuivres d'une fanfare militaire, éclatant dans la rue, vinrent couvrir sa voix.

Le regard de Walmuth interrogeait le docteur, qui se leva et ouvrit la fenêtre.

On vit alors s'avancer une masse d'une centaine d'individus précédés d'un orchestre de dix à douze musiciens, dans lesquels Walmuth reconnut avec surprise les Thuringiens du Brocken, — et d'une immense bannière majestueusement portée par un grand gaillard à longue barbe. Le gros de l'armée était formé par des étudiants qui portaient tous en sautoir les couleurs de la bannière, vert clair, bleu et vert foncé, et dont quelques-uns étaient armés de vieilles rapières.

Puis venaient une trentaine de galopins emboîtant le pas.

Tous marchaient gravement, comme pénétrés de la solennité de cette pompe féodale et de l'importance qu'elle conférait à leurs personnes.

La musique s'était arrêtée. Le professeur Kräbinger profita de l'accalmie pour expliquer à ses deux visiteurs le spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

« C'est le corps ou *Burschenschaft* des Borusses, dit-il, une des quatre associations d'étudiants qui subsistent à Gœttingue, avec celle des Teutons, celle des Normands et celle des Vandales. Il y en avait trois autres jadis, les Brunswick, les Brêmois et les Hanovriens. Mais l'autorité prussienne les a dissoutes, et, ma foi, je ne lui en voudrais guère si elle avait en même temps supprimé les autres.

— Est-ce que ces corporations ne sont pas utiles pour entretenir la bonne camaraderie entre étudiants? demanda Walmuth.

— Hum! Elles servent plutôt à développer un sentiment de rivalité dangereuse et d'hostilité entre les membres de confréries distinctes!... Mais ce n'est pas encore là le reproche le plus grave qu'on puisse leur faire. A parler franc, ce ne sont guère que des associations pour la culture de la pipe et le développement de l'ivrognerie.

— Vraiment?

— Pas autre chose. L'avantage qu'il peut y avoir

pour des étudiants à s'assembler tous les mercredis et tous les samedis soir dans un *local* empesté de fumée de tabac, pour y vider un nombre immodéré de moos de bière, en vociférant des chansons d'un goût contestable, — je ne le vois pas du tout. Si vous m'en croyez, mes chers amis, vous vous tiendrez à l'écart de ces grossières agapes.

— Oh! elles ne sont guère dans nos goûts! dit Walmuth, nous avons la bière et le tabac en horreur. Mais ne pensez-vous pas, monsieur le docteur, que ces réunions ont un but politique, favorisé par le gouvernement prussien?

— Oui, elles ont malheureusement pris ce caractère depuis quelques années. Il n'est pas douteux pour moi qu'on s'en serve à Berlin pour avoir par des espions des rapports sur l'esprit individuel et général de la jeunesse scolaire. Et je sais de source certaine que le *senioren convent* ou assemblée annuelle des délégués de confréries universitaires est sous l'influence directe du ministère de la police... »

Ici, il y eut une reprise de la fanfare, et le bruit couvrit la voix du docteur. La procession défila devant la fenêtre.

Comme elle finissait, Sturm, tout effaré, poussa le coude à Walmuth et lui montra deux des adeptes nouvellement initiés, et qui marchaient les derniers, probablement à ce titre. C'étaient Ruppert et Caspar...

Le pauvre petit vieux en était encore tout pâle en prenant congé du docteur.

« Moi qui étais venu à Göttingue avec l'espoir de ne plus jamais rencontrer ces deux brutes ! disait-il avec un soupir. Si je n'étais déjà inscrit, je crois, sur ma foi, que je changerais d'Université ! »

— Bah ! répliqua Walmuth, ils ne te mangeront pas, après tout ! »

## CHAPITRE XVI

COMMENT ON SUIT LES COURS EN ALLEMAGNE

UN CONVERTI

Le docteur Kräbinger n'exagérait guère en disant que les rites d'une *Burschenschaft* n'étaient, après tout, que ceux de l'ivrognerie la plus grossière.

Sous prétexte de chanter des hymnes patriotiques et de porter des toasts à l'agrandissement de la puissance allemande, les Borusses, les Teutons, les Normands et les Vandales avaient vidé tant de barils de bière, qu'ils étaient le lendemain absolument hors d'état de rien comprendre aux leçons inaugurales de leurs maîtres.

Walmuth et Sturm, au contraire, et avec eux la plupart des étudiants qui n'appartenaient à aucune de ces corporations, avaient la tête fraîche et l'esprit dispos en arrivant au cours.

Ils n'avaient pas manqué de se munir à l'avance de ces curieux encriers en usage dans les Univer-

ités allemandes. Ce sont des tubes de corne munis en dessous d'une pointe qu'on plante dans la table, et sur lesquels se visse une capsule quand on veut remettre l'écritoire en poche.

Ils avaient fait aussi provision de ces feuilles préparées par les papetiers universitaires exprès pour prendre des notes, et qui sont si commodes. Tout simplement des pages du format in-octavo, réunies par cahiers de douze à seize et sur lesquelles l'application d'un bloc rectangulaire a limité, comme sur les feuillets d'un livre, un champ médian entouré de tous côtés d'une large marge.

On n'emporte qu'un de ces cahiers par leçon, dans un léger portefeuille spécial qui est du même format, et l'on a soin de n'écrire que dans l'espace encadré par les marges. Il reste ainsi toute la place nécessaire pour ajouter après coup les remarques, renvois ou additions suggérés par les lectures supplémentaires; et, à la fin du cours, tous les cahiers détachés peuvent être confiés au relieur pour les réunir en volume.

A midi, les deux amis avaient déjà absorbé trois leçons d'une heure, séparées par des intervalles de huit à dix minutes, et ils étaient émerveillés de tout ce qui peut tenir d'information minutieuse et précise dans un temps si court, à la condition de le bien employer.

A la vérité, aucun des professeurs qu'ils avaient entendus, ni aucun de ceux qu'ils eurent par la

suite l'occasion d'écouter, ne « sacrifiait aux grâces. » Leur but n'était pas de plaire à leurs auditeurs ni de leur rendre la tâche agréable. Ce qu'ils voulaient avant tout, c'était *enseigner* un objet déterminé, défini.

Chaque cours semestriel devait aller de tel point à tel autre d'une science donnée. Chaque leçon devait laisser, sur une fraction soigneusement mesurée de ce programme, les notions les plus complètes et les plus récentes. Aussi point de place pour les digressions ou les hors-d'œuvre.

A l'heure précise, le maître paraissait, montait en chaire et, sans préambule, entrait en matière.

Pendant cinquante minutes, sans s'arrêter, sans dévier de son plan, il développait sa théorie.

Presque toujours il parlait très lentement, pour mieux donner à ses auditeurs le temps de recueillir et de noter toutes ses paroles. Et les plumes de voler sur le papier, sans s'arrêter non plus.

Puis les cinquante minutes écoulées, à l'heure sonnante, la machine à enseigner fermait la bouche, et, rassemblant ses papiers, quittait la chaire.

Si, d'aventure, il lui arrivait d'empiéter, ne fût-ce que de quelques secondes, sur l'heure suivante, un bruit de pieds remués sur le plancher l'avertissait impitoyablement de sa distraction. Il s'empressait alors de céder à cette manifestation plus claire que courtoise, et battait en retraite.

Les auditeurs, au surplus, étaient sérieux, atten-

tifs et silencieux, aussi bien quand ils se pressaient au nombre de deux ou trois cents autour d'un professeur illustre que s'ils étaient seulement une douzaine autour d'un modeste *privatdocent*.

Mais, en revanche, leurs vociférations, leurs éclats de rire et leur gaieté bruyante n'avaient plus de bornes dans l'intervalle de quelques minutes qui séparait deux leçons consécutives.

En huit jours, toutes ces habitudes étaient devenues aussi familières à Walmuth et à Sturm que si elles eussent été celles de toute leur vie. Ils avaient définitivement arrêté le choix des quatre cours qu'ils comptaient suivre pendant le semestre, et fait à leurs professeurs la visite d'usage pour prendre langue.

D'autre part, avec une fournée d'autres *nouveaux*, ils avaient eu l'honneur de se présenter en cérémonie au *Rector magnificus*, le chef élu de l'Université, désigné tous les ans par le vote de ses collègues; ce haut dignitaire les avait accueillis avec bienveillance, leur avait adressé quelques mots d'encouragement au travail, et les avait congédiés avec une poignée de main générale.

En un mot, ils étaient définitivement entrés dans leur peau d'étudiant, et ne se souvenaient même plus qu'ils eussent été autre chose.

Et ce n'étaient pas des étudiants pour rire, je vous l'assure. Levés au petit jour, ils avaient tout juste le temps de faire leur toilette et de déjeuner

vivement, puis de partir à la hâte, Walmuth pour l'hôpital, et Sturm pour la bibliothèque, où ils restaient jusqu'à l'heure du cours.

Ils rentraient seulement pour le dîner, et se mettaient à revoir et annoter les feuilles remplies dans la matinée. Puis ils étudiaient les auteurs dont le professeur leur avait donné l'indication.

De quatre à six, Walmuth courait à la *Turnhalle* et se livrait avec passion à tous les exercices du corps, tandis que Sturm, s'abandonnant à son goût pour les langues mortes, se donnait le régal d'une leçon de sanscrit, — son délassément à lui.

Puis l'étude reprenait jusqu'au souper et se poursuivait souvent jusqu'à onze heures ou minuit.

Trois fois par semaine, Walmuth se rendait le soir chez le docteur Kräbinger pour lire avec lui les auteurs latins et grecs, s'entretenir la main en fait d'humanités et rester en mesure de passer au mois d'avril son fameux examen de sortie. C'est au gymnasium de Göttingue que devait avoir lieu l'opération.

Ces leçons particulières, que l'excellent homme donnait par plaisir et par goût à son ancien élève, sont d'ailleurs tout à fait dans les habitudes des professeurs de Faculté allemands, et il n'est pas rare de voir les maîtres les plus illustres donner ainsi de véritables *répétitions* aux étudiants qui les leur demandent. Seulement, en ce cas, le questeur ne sert pas d'intermédiaire, et les arrange-

ments entre le maître et l'élève conservent un caractère tout privé. Il y a même, pour l'occasion, un superlatif spécial, *privatissime*.

Le dimanche seulement, dans l'après-midi, Walmuth et Sturm se donnaient congé. En compagnie de Hensche et de Fries, parfois du vétérân Olshausen, ils allaient faire une excursion aux environs de la ville, visiter le Gleichen ou le Plesse, deux vieux burgs ruinés d'où l'on domine un paysage splendide.

Ou bien ils allaient prendre une tasse de café à Mariæquelle, une charmante petite auberge de campagne où ils étaient sûrs de rencontrer nombre de leurs professeurs goûtant gaiement en famille, et de trouver parfois l'occasion de faire un tour de valse, — le seul exercice pour lequel le petit vieux montrât quelques dispositions.

Ou encore ils allaient jeter leur ligne le long de la Leine.

Dans tous les cas, Liebchen était de la partie. Car il avait suivi Walmuth à Gœttingue et ne manifestait aucune velléité de départ.

Il faut dire qu'il y était très populaire. Les étudiants s'étaient bientôt habitués à le rencontrer sur le rempart et à le considérer comme un des leurs. Les bourgeois étaient secrètement flattés dans leur orgueil municipal de voir un oiseau aussi distingué et aussi notoirement nomade se fixer chez eux. Quant aux gamins de la ville, il

leur suffisait de savoir que Liebchen vivait sous la haute protection de M. le bedeau pour qu'il leur inspirât un respect salutaire.

M. le bedeau était un personnage redoutable, dont ils avaient été habitués dès leur plus tendre enfance à n'entendre parler qu'en tremblant.

Aussi Liebchen jouissait-il d'une entière liberté Tandis que ses amis étaient au travail, il ne se gênait nullement pour aller se promener tout seul, tantôt au bord des étangs du vieux fossé, tantôt au bord de la Leine; et, l'absence de tout casque à pointe ou de toute casquette militaire aidant, — car Gœttingue n'est pas une ville de garnison, — il paraissait parfaitement heureux et satisfait. Du moins, telle était la théorie qu'on se donnait de sa bonne humeur dans le petit cercle d'*annexés*, que Walmuth et Sturm voyaient à peu près exclusivement.

Eux aussi ils étaient heureux, au milieu de ces travaux et de ces simples plaisirs. Les sombres pressentiments inspirés à Sturm par la présence de Ruppert et de Caspar ne s'étaient pas réalisés. Il n'avait même pas revu une seule fois ces personnages, et de fait ils ne vivaient guère dans son milieu. Entre un étudiant laborieux constamment renfermé dans ses travaux et deux externes provisoires, dont la principale affaire était de boire des quantités prodigieuses de chopes de bière en chantant des hymnes plus ou moins patriotiques,

— il y avait heureusement fort peu d'occasions de contact.

Quant à Walmuth, il s'épanouissait dans sa force et dans sa liberté. Son cœur n'était pas fait pour la haine, et il avait souffert plus qu'il ne l'imaginait lui-même à Berlin, de ces rapports quotidiens avec ces Prussiens, qui, sentant leur impuissance à se faire aimer du monde, ont pris le parti de se faire craindre.

Plus épris de ses études à mesure qu'il lui était donné de les approfondir, il écrivait à sa mère et au docteur Zahn des lettres qui respiraient la joie intellectuelle la plus pure, la paix morale la plus complète. Il avait le sentiment intime que c'étaient là les jours les plus heureux de sa vie, et il éprouvait un besoin impérieux de le dire à ceux qui l'aimaient, de les remercier de son bonheur, de ses travaux, des satisfactions infinies qu'il y trouvait, des espérances sans bornes qu'il en concevait.

Une circonstance particulière était venue marquer pour ainsi dire cette impression de triomphe et d'allégresse. C'était la leçon d'ouverture du professeur Ehrenreich.

Sans s'en douter jusque-là, Walmuth avait exercé une influence décisive sur la vie intellectuelle du professeur. En présence de la protestation passionnée que ce fils de vaincu avait élevée contre ses doctrines pangermaniques, le docteur Ehrenreich, esprit dogmatique, paradoxal, mais

honnête et sincère, s'était senti assailli par des doutes qui ne l'avaient jamais effleuré encore. Parti d'un principe erroné, il avait consacré pendant vingt ans toutes les ressources de sa haute érudition à développer les conséquences de ce principe. Il en avait fait sa chose, sa propre substance, avait vécu dans ce mirage comme dans une atmosphère naturelle. Puis, tout à coup, à la voix d'un enfant parlant dans la chaleur et la sincérité de convictions basées, hélas! sur des vérités cruelles, — le voile s'était déchiré. L'historien éminent, le critique, le philosophe, avait aperçu le vide et l'erreur de sa théorie.

Aussitôt, par un retour logique, il l'avait prise en horreur. Les consciences ont de ces réactions subites, qui n'admettent pas de compromis. Il avait envoyé sa démission et s'était promis de ne plus professer l'histoire.

Trois ans, il s'était enfermé dans ses travaux personnels, recommençant, pour ainsi dire, son éducation morale, passant toutes ses opinions au crible de cette notion nouvelle de la justice, et se refaisant graduellement une doctrine, aussi complète, aussi absolue que l'ancienne, mais dans un sens diamétralement opposé.

C'est le défaut, c'est la force aussi de ces esprits impitoyablement systématiques, qu'ils étouffent dans les moyens termes. Il leur faut des conclusions.

Un beau matin, le professeur Ehrenreich s'était réveillé convaincu que son devoir d'honnête homme et de savant était d'annoncer la vérité telle qu'il la voyait. Sollicité de tous côtés de reparaître dans une chaire publique, il s'était décidé à accepter celle que lui offrait l'Université de Göttingue. Et il y montait, résolu à combattre de toute sa science, de tout son talent, ce pangermanisme dont il était naguère le théoricien le plus intraitable. C'est pourquoi, prenant le taureau par les cornes, il avait choisi pour thème cette grande question des *nationalités*.

Le public savant se doutait-il de la parole nouvelle que le professeur Ehrenreich allait proclamer? C'est au moins peu probable. Mais sa leçon d'ouverture n'en était pas moins l'événement du semestre, et, de tous côtés, les auditeurs avaient afflué vers le grand amphithéâtre de la Collegien Haus. La salle était faite pour 300 personnes, elle en reçut au moins 600. Tous les professeurs étaient là, tous les *privat-docenten*, tout ce qui, parmi les étudiants, se piquait de savoir écouter et réfléchir. Walmuth et Sturm étaient du nombre, et Hensche et Fries, tous très contents d'avoir pu trouver place à ce régal littéraire, mais loin de prévoir ce qui se préparait.

Quand le maître parut avec sa face pâle et dévorée, encadrée dans un grand col, ses longs cheveux gris rejetés en arrière, ce regard calme et

assuré, cette tenue sévère, un sentiment de respect plana sur tout l'amphithéâtre, et il fallut presque un effort à l'auditoire pour oser applaudir.

Il prit place dans la chaire, et d'emblée il entra au cœur de son sujet.

Tout d'abord, il esquissa l'histoire de l'idée de *nationalité*, — idée moderne née de la révolte des peuples que Napoléon tentait de soumettre à son joug. Il la montra se dessinant en Espagne, s'affirmant en Allemagne, entraînant tout sur son passage, conduisant les vaincus à la revanche et au triomphe final.

Le grand règlement de 1815 s'effectuait sans en tenir compte. Mais la semence jetée au vent de l'Europe n'en germait pas moins, et bientôt prenait un corps.

Les races asservies s'en faisaient une arme pour réclamer leur droit à l'indépendance. Tour à tour, la Grèce, la Pologne, la Hongrie, la Roumanie, l'Italie, venaient affirmer qu'elles étaient des nations individuelles et revendiquer une vie propre.

Cet exposé rapide, brossé en quelques phrases vives et colorées, eut le privilège de séduire vivement l'auditoire, qui les souligna à plusieurs reprises de ses applaudissements.

Le professeur poursuivit. C'était là, dit-il, l'âge d'or de l'idée de nationalité. Cri sincère et légitime parti des entrailles mêmes des peuples opprimés, elle avait, en moins d'un quart de siècle,

réalisé des prodiges sur la face du monde, relevé des races dégénérées, rappelé à la vie de véritables cadavres de nations.

Mais comme les meilleurs remèdes, comme les plus puissants dictames, celui-là aussi pouvait se changer en poison. De ce principe légitime, de cette idée sainte et noble, qui avait sa source dans la conscience même des collectivités humaines, la froide politique s'était emparée pour s'en faire une arme, — un instrument de règne et de despotisme.

Les cabinets européens, frappés de la puissance de ce levier moderne, l'avaient bientôt mis au service des agressions les plus odieuses et des défis les plus sanglants au droit. Il s'était créé une école de diplomatie dont tout le secret consistait à plier ce principe de vie et de liberté aux besoins de ses ambitions, et de lui faire légitimer toutes les injustices. On avait vu des docteurs se lever dans tous les coins de l'Europe pour apprendre aux peuples quelles étaient leurs aspirations. Les questions de langue et de race étaient devenues la base des prétentions et des réclamations les plus monstrueuses. Des flots de sang avaient coulé pour accomplir des groupements arbitraires et que personne, si ce n'est un prince ou un ministre avide, n'avait jamais rêvés. En un mot, le principe des nationalités avait servi de couteau pour dépecer des nations...

Ici un sentiment de malaise et d'inquiétude commença de se faire jour dans une fraction de l'auditoire. Où voulait donc en venir l'orateur? Ne s'engageait-il pas dans une voie bien périlleuse? se demandaient un certain nombre de professeurs et d'étudiants.

Dans ce désordre moral, reprit l'orateur, le moment était venu d'analyser scientifiquement cette idée de nationalité, qui pouvait, comme la lance d'Achille, tour à tour blesser et guérir. Il devenait indispensable d'en étudier le principe, la formation et le développement, indépendamment de tout préjugé et de tout intérêt politiques.

Qu'était-ce au fond qu'une nationalité? qu'est-ce qui faisait une nation?

La communauté d'origine et de race? Assurément non. Tout le monde sait combien les éléments constitutifs d'une population donnée, apportés dans le cours des âges par les flots successifs des migrations historiques ou préhistoriques, sont étroitement mêlés et confondus.

Où est la race, par exemple, dans la plus ancienne, la plus vivace, la plus nettement marquée peut-être des nationalités continentales, — la France? Y a-t-il au monde un généalogiste capable de déterminer en quelles proportions l'élément gaulois, l'élément romain et l'élément franc, — pour ne nommer que les plus importants, — se sont unis pour la former?

Et l'Angleterre, enfermée dans son île, et qui est bien aussi, sans doute, une nationalité bon teint! Est-elle Saxonne, Danoise ou Normande?... Qu'on réponde!

En réalité, il n'y a jamais eu dans l'histoire une seule nation proprement dite qui fût formée d'une race unique, et, d'autre part, il est aujourd'hui hors de doute que toutes les races humaines descendent d'une souche commune. C'est donc là une notion à éliminer.

Est-ce l'unité ou la similitude du langage qui servira à dessiner la nationalité? Pas davantage. Car, pour s'en tenir à ces deux exemples de nations incontestables, la France et l'Angleterre, — la première parle cinq langues différentes et n'en est pas moins *une*, pas moins passionnément attachée à son individualité; la seconde n'oserait jamais élever des prétentions sur les États-Unis, sous prétexte qu'ils parlent sa langue. Or, qui osera dire que les Provençaux, les Bretons ou les Basques ne soient pas profondément Français, même quand ils sont incapables de comprendre le langage du Tourangeau et de l'Orléanais? Et qui osera soutenir qu'un Yankee est Anglais parce qu'il parle la même langue que l'habitant de Londres?

Est-ce enfin la situation géographique? Il faut encore répondre négativement. Ces grands fleuves, ces chaînes de montagnes et ces mers que l'on s'est habitué à considérer comme la limite natu-

relle des nationalités, sont en réalité leur trait d'union et de fusion. Nulle part la nationalité n'est plus indistincte que sur ces confins.

C'est une règle sans exception que la même race habite les deux rives du fleuve, les deux versants de la montagne.

Dans beaucoup de cas, elle a peuplé tout le contour d'une mer, comme, par exemple, sur l'Adriatique qui est italienne, sur la mer Ionienne qui est grecque, sur le Sund et le Cattegat qui sont scandinaves.

En fait, comme l'a remarqué un philosophe français, ces prétendues frontières naturelles qu'on invoque pour les nations les ont justement coupées en deux, presque partout, dans le sens de leur longueur territoriale.

Plus le professeur avançait dans sa démonstration, plus il devenait évident qu'il avait rompu sans retour avec ses doctrines anciennes. On l'écoutait en silence, tandis qu'il les démolissait ainsi pièce à pièce, et tout le monde attendait impatientement sa conclusion.

Elle fut franche et nette.

A ses yeux la nationalité était tout un ensemble de souvenirs, de traditions, de convenances, d'affinités et d'intérêts, qui ne pouvaient avoir d'autre manifestation légitime que la *volonté clairement exprimée des peuples eux-mêmes*.

« Il y a nation, dit-il en terminant, là où se »

trouvent des hommes unis par des sympathies communes et résolus à vivre sous les mêmes lois. Et, si l'on demande à quoi l'on peut reconnaître une individualité nationale, je réponds : uniquement dans la conscience qu'elle possède de cette individualité. C'est à la population d'un pays qu'appartient exclusivement le droit de déterminer à quelle nationalité elle se rattache et elle veut appartenir. Elle seule est juge. Elle seule doit décider. Tout le reste n'est que sophisme et folie, injustice et crime !... »

Sans nommer l'Alsace-Lorraine, ni le Hanovre, ni le Slesvig-Holstein, ou aucun des pays récemment absorbés par la Prusse, cette conclusion s'appliquait si clairement à eux, qu'il ne fut plus possible de conserver un doute sur les nouvelles doctrines du professeur.

Aussi sa péroraison fut-elle saluée par les acclamations et les applaudissements de tous les annexés, tandis que deux ou trois coups de sifflet prussien venaient se mêler à cette ovation.

Mais, de tous les auditeurs, celui qui avait éprouvé au cours de cette leçon les émotions les plus vives était sans contredit Walmuth.

Dès les premiers mots, un instinct secret l'avait averti du changement qui s'était fait dans les opinions de son ancien maître ; et, à mesure que le raisonnement se développait, cette conviction avait grandi en lui.

Puis, Sturm qui était assis à sa droite, lui avait poussé le coude en lui disant à demi-voix :

« On nous a changé notre Ehrenreich. Décidément tu l'as converti !... »

Walmuth avait beau être modeste, il ne pouvait guère se refuser à cette évidence. S'il lui était resté quelques doutes, la dernière phrase du professeur les aurait effacés. C'étaient ses propres idées, ses croyances, sa formule même qu'il avait la joie de voir adoptées et développées par cet historien célèbre.

Hensche et Fries se joignaient à Sturm pour l'attester, et ne se gênaient pas pour le dire hautement. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis la fin de la leçon, que l'histoire de cette conversion courait déjà la ville.

Certes, Walmuth aurait eu sujet d'en tirer vanité, si tel avait été son penchant !

Mais il n'y songeait guère. Il admirait silencieusement la puissance de la vérité, et revoyait, dans un passé déjà lointain, avec un sourire quasi paternel, ce petit Ziegler, infirme et faible, se dressant tout seul devant l'arsenal de la dialectique prussienne, et, d'un cri parti du cœur, le mettant à néant.

## CHAPITRE XVII

## LA CORPORATION DES SAUVAGES

Trois semaines s'étaient écoulées sans que Sturm eût rencontré Ruppert ni Caspar, et il avait oublié jusqu'à leur existence, quand, un matin, en sortant de la bibliothèque, il se jeta, au beau milieu du passage voûté, sur le premier de ces deux nobles enfants du Brandebourg.

A sa vue, Ruppert poussa un cri de surprise, aussitôt suivi d'un ricanement de mauvais augure, et qui glaça dans ses veines le sang du pauvre garçon.

« Comment, mauvais petit *fuchs*, s'écriait-il, tu te permets d'être à cette Université, et je n'en savais rien !... »

Il avait empoigné Sturm par le poignet et le secouait en parlant.

« ... Mais c'est de l'indiscipline !... c'est manquer de respect à ses supérieurs !... Cela mérite

une amende extraordinaire d'au moins trois moos de bière!... »

Le petit vieux, plus mort que vif, ne soufflait mot.

« Je demeure dans Querstrasse, n° 37, reprit son persécuteur d'une voix tonnante. Ce soir, à huit heures, vous aurez l'obligeance de venir me présenter vos respects, ou vous aurez affaire à moi, monsieur le *fuchs!*... »

Sur ces mots il le lâcha, et Sturm s'empressa de décamper.

Il n'eut naturellement rien de plus pressé que d'aller conter sa triste aventure à Walmuth.

« Que me conseilles-tu? demanda-t-il d'un ton piteux en achevant son récit.

— Ce que je te conseille? s'écria Walmuth stupéfait. Est-ce que par hasard tu songerais à te rendre à la sommation de ce bandit?

— Ma foi, argua le pauvre diable, ce serait peut-être le plus simple. Avec quelques pots de bière, je pourrai probablement avoir la paix, comme à Berlin, et ce serait plus vite fini. »

Walmuth s'était levé, pâle d'indignation :

« Sturm, dit-il, je suis surpris et affligé que tu ne sentes pas l'indignité d'une telle pensée. »

Il s'était mis à marcher dans la chambre.

« ...Il faut choisir entre Ruppert et moi, reprit-il après un instant. Si tu vas chez lui, je ne te reparle plus de ma vie! »

Au lieu de se révolter contre cet ultimatum, Sturm céda comme toujours.

« C'est bien, fit-il avec résignation. Je n'irai pas, c'est entendu. Mais Ruppert m'assommera, pour sûr.

— Ruppert n'assommera personne, j'en fais mon affaire... Tu viendras me prendre tous les matins. Nous partirons ensemble pour nos leçons et je t'accompagnerai chez toi. S'il cherche à t'en nuyer, nous aviserons. »

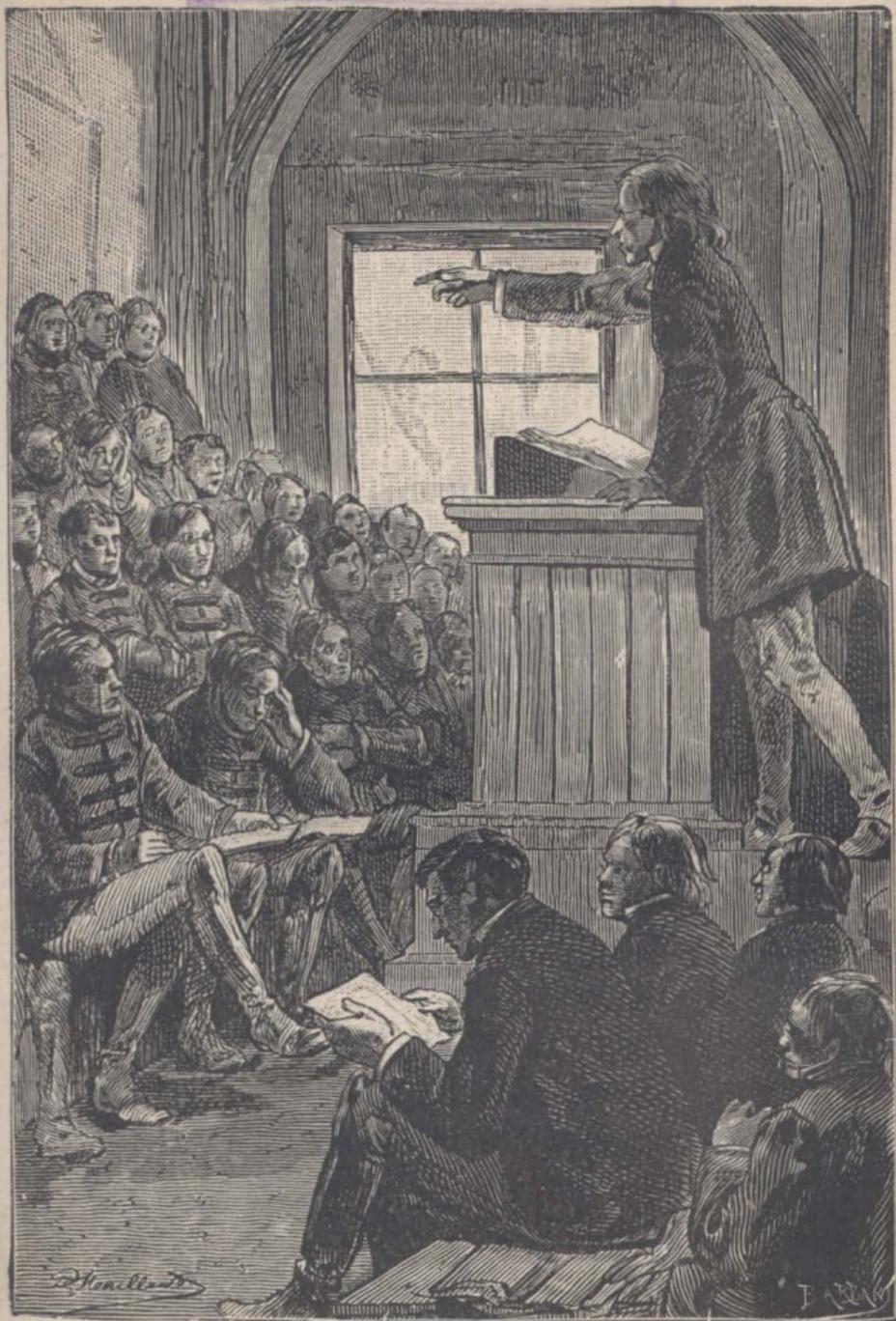
Huit jours se passèrent sans nouvel incident. Une fois de plus, Sturm commençait à se rassurer, quand, un beau jour, comme il dînait paisiblement à sa table d'hôte en lisant sa grammaire sanscrite qu'il avait appuyée contre une carafe, — un grand diable d'étudiant, invité par un des habitués, vint s'asseoir en face de lui.

Le nouveau venu avait le front, le nez et les oreilles tout couverts de bandelettes de diachylon.

C'est un spectacle qu'on voyait fréquemment dans la ville, depuis quelques jours, et qui annonçait simplement, chez certains élèves de l'Université, une recrudescence des duels inoffensifs auxquels ils avaient l'innocente manie de se livrer.

Les mauvaises langues assuraient même que les emplâtres de diachylon étaient généralement beaucoup plus nombreux que les égratignures.

Aussi personne ne faisait-il la moindre attention



TOUT LE MONDE ATTENDAIT IMPATIEMMENT  
SA CONCLUSION.

BIBLIOTECA NACIONAL  
DE MAESTROS

à ce léger détail, en dépit des airs penchés que prenait le propriétaire des glorieuses bandelettes, quand Sturm, en levant la tête, fut horripilé de reconnaître en lui son ennemi Caspar.

Il en perdit du coup le boire et le manger.

Et, certes, il y avait bien de quoi! Caspar ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il entama sur son compte toute une série de grosses plaisanteries fort outrageantes.

« Eh! c'est le petit vieux!... fit-il. En voilà un sournois, qui évite ses meilleurs camarades!... On ne veut donc plus partager avec eux la saucisse de l'amitié?... Eh! eh! les saucisses de Göttingue valent pourtant bien celles de Berlin?... »

Il est incontestable que les saucisses de Göttingue, comme celles de Lyon, de Bologne, d'Oxford, de Cambridge et de beaucoup d'autres vieilles villes universitaires, jouissent d'une réputation méritée. Mais Caspar n'en parlait que pour amener l'énumération des contributions de guerre maintes fois imposées au malheureux, et qu'il s'empressa de donner pour l'édification de toute la table.

Sturm, le nez dans son assiette, ne répondait rien, et à peine le dîner eut-il pris fin qu'il se leva, prit son livre et son chapeau et se disposa à filer, sans bruit.

Mais son persécuteur ne l'entendait pas ainsi.

« Comment, *dummer Junge* (jeune imbécile), tu t'en vas déjà? s'écria-t-il.

— Oui, je suis pressé, » répondit doucement Sturm sans s'arrêter à l'épithète.

Et en effet il s'esquiva au milieu d'un éclat de rire général.

Estimant qu'après tout il en était quitte à bon marché, il ne jugea pas à propos de se vanter à Walmuth de cette algarade.

Le lendemain, quand il revint à la table d'hôte prendre son repas habituel, il fut surpris de voir tout le monde lui faire froide mine, éviter de lui parler, feindre de ne pas l'entendre demander le sel ou le poivre.

Ce phénomène l'intrigua d'abord sans l'inquiéter. Mais peu à peu il fallut bien se rendre à l'évidence : il était mis à l'index, regardé avec dédain.

Quel pouvait être son crime ? C'est ce qu'il se demanda avec une certaine anxiété pendant deux ou trois jours sans pouvoir résoudre le problème.

Enfin, n'y tenant plus, il conta son cas à Walmuth.

« Il doit y avoir anguille sous roche, dit celui-ci. Quelque habitude ou tradition universitaire. Allons consulter Olshaufen... »

Le vétéran écouta gravement le récit de l'affaire. Sa figure s'allongea.

« Oh ! oh !... s'écria-t-il, il a dit *dummer Junge* ? »

— Ce sont ses propres paroles.

— Et il avait des emplâtres de diachylon sur le front et le nez ? »

Sturm fit un signe affirmatif.

« Alors il faut se battre, » opina Olshaufen avec la solennité qu'il aurait mise à prononcer une sentence de mort.

Il était étudiant en droit et se destinait à la magistrature.

« Se battre? dit Sturm abasourdi.

— Sans doute. *Dummer Junge* n'est un compliment dans aucun pays. Mais, ici et dans la bouche d'un bretteur, cette expression a un sens spécifique et en quelque sorte professionnel. C'est une provocation en règle, une invitation à en découdre, et celui qui ne la relève pas se fait une réputation de prudence exagérée. »

Cette révélation plongea le pauvre Sturm dans un abîme de perplexité. Se battre avec Caspar parce que l'autre l'avait traité de *jeune imbécile* lui paraissait le comble de l'absurdité.

« *Jeune*, tant qu'on voudra, disait-il. Quant à *imbécile*, Caspar l'est certainement plus que moi, puisqu'il a toujours été un cancre et moi un bon élève!... Donc, cette injure, c'est une allégation inexacte!... »

Il ne sortait pas de là.

Néanmoins, Walmuth étant d'avis qu'il fallait se plier à l'étiquette universitaire et se battre puisque c'était l'usage, il se laissa convaincre et s'en remit à ses deux amis du soin de tout arranger.

Le soir même, Olshaufen et Walmuth se présen-

taient chez Caspar, après s'être procuré son adresse à la questure.

Ils furent reçus avec la plus grande affectation de courtoisie et exposèrent l'objet de leur visite.

Caspar prenait des airs majestueux.

« Je ne demanderais pas mieux que de faire à herr Sturm l'honneur qu'il réclame de moi, dit-il enfin ; mais j'ai appris hier qu'il ne fait partie d'aucune *Burschenschaft*, et les règles de la mienne me défendent de croiser le fer avec un étudiant qui n'est pas affilié...

— En ce cas, il ne fallait pas l'offenser ! dit Walmuth assez vivement.

— C'est juste, et je n'hésite pas à reconnaître mes torts, conformément au règlement des Borusses... »

En présence de cette déclaration, il ne restait plus qu'à dresser procès-verbal de la procédure. Le mot *dummer Junge* fut solennellement déclaré nul et non avénu, la signature des hautes parties contractantes appendue à cet instrument diplomatique, et l'on se sépara.

« Voilà qui est fort ! s'écria Walmuth en arrivant dans la rue. Moi non plus je ne fais partie d'aucune *Burschenschaft* !... Et vous, Olshaufen ?

— Ni moi, dit le vétéran. J'ai essayé l'an dernier d'entrer aux Vandales. Mais j'ai été blackboulé et je puis vous annoncer que vous le serez

aussi si vous tentez l'aventure. Ils ne veulent d'annexés à aucun prix.

— C'est un système?

— Précisément. Un système qui a pour but de nous placer dans une condition d'infériorité. Vous voyez ce qu'ils font en cas d'insulte : ils se déclarent prêts à tout retirer, en se retranchant derrière le règlement de leur association. Ne vous y trompez pas : ce n'est là que du dédain. Ils cherchent à établir qu'eux seuls sont les vrais étudiants et qu'ils n'ont rien de commun avec nous. Leur but est de se conserver le privilège de l'épée et de former ainsi une sorte de caste à part.

— Ah! fit Walmuth, mais c'est fort grave cela, et il faudrait aviser!... Pourquoi ne pas fonder une corporation nouvelle, exclusivement composée d'annexés?...

— C'est bien hasardeux. Le gouvernement en a supprimé trois, sous prétexte de mauvais esprit, simplement parce qu'elles étaient hanovriennes de cœur.

— Raison de plus pour en établir une nouvelle! s'écria Walmuth avec feu. Nous verrons bien ce qui en résultera!... Si l'on nous supprime, eh bien! nous n'en mourrons pas, après tout!... »

Olshausen convint que l'entreprise valait au moins la peine d'être tentée, et l'on se promit en se quittant d'y penser sérieusement.

On y pensa si bien, en effet, et l'idée eut tant

de succès auprès des annexés auxquels elle fut soumise, qu'en quelques jours elle eut pris un corps.

Des réunions préparatoires furent tenues chez Sturm; on jeta les bases de la nouvelle Société, pour laquelle une cinquantaine d'adhésions avaient déjà été réunies.

Il fut convenu d'abord que, pour ôter tout sujet d'ombrage à l'autorité, l'association n'aurait même pas de *local* attitré, ni de réunions régulières. Ce serait une simple Société de secours mutuels et de gymnastique. Chaque membre payerait une cotisation minime au trésorier pour acquitter les frais d'administration et de *Turnhalle*. On s'interdirait les manifestations collectives, et l'on prendrait à tâche de ne pas donner de sujet de plainte et de se faire tolérer, en attendant qu'on pût obtenir de l'Université une reconnaissance officielle.

« Le meilleur moyen d'y parvenir, opina très sagement Walmuth, est de rester une Burschenschaft modèle et spécialement de ne pas dégénérer en une association de disciples de Gambrinus!... Je propose que nous nous engagions tous à ne boire que de l'eau à nos *commers* ou réunions générales! »

La proposition fut jugée bonne en principe, mais un peu excessive, et, après un débat assez vif, le café fut adopté, à la majorité des suffrages,

comme la boisson officielle de la corporation.

« Et le nom de la Société?... Il nous faut un nom avant tout! » cria quelqu'un.

Les « Hanovriens, » les « Indépendants, » les « Patriotes, » furent successivement rejetés comme dangereux.

« Les *Wilden* (sauvages)! » proposa Hirschfeld.

L'appellation eut du succès et fut adoptée par acclamation.

Quelques menus détails à régler, — la couleur du ruban qui devait être *noire*, — la constitution du bureau, — la discussion des articles du règlement et du chiffre de la cotisation, prirent la fin de la séance.

Le dimanche 17 novembre, la nouvelle Burschenschaft fut solennellement inaugurée au restaurant de la Cigogne, à Wende, par un goûter fraternel où l'on ne but que du café, dans de grands verres, et où tous les membres fondateurs prêtèrent le serment d'observer fidèlement les statuts de la Société.

On s'amusa fort; mais il n'est pas bien certain que ce ne fût pas du ridicule de cette cérémonie d'initiation.

Il y avait chez tous les affiliés, en dépit d'eux-mêmes et de l'importance qu'ils attribuaient à leur création, une tendance marquée à la prendre par le côté bouffon et à la transformer en caricature

des pratiques surannées et des rites féodaux des corporations ordinaires.

Comment s'empêcher de rire, par exemple, quand chaque adepte vint jurer gravement de garder le secret de l'association, qui n'en avait pas ?

Aussitôt que la cérémonie eut pris fin, Fries, qui tournait assez bien le vers, produisit, pour remplacer les chants soldatesques des Borusses ou des Vandales, une pièce de circonstance qui fut très applaudie. C'était une parodie de la fameuse poésie d'Arndt :

« Où est la patrie allemande ? disait-elle. Est-ce en Prusse ? Est-ce en Souabe ? Est-ce sur le Rhin ou sur la Baltique ? Oh ! non. Oh ! non. Oh ! non. La patrie allemande s'étend beaucoup plus loin.

« Où est la patrie allemande ? Est-ce en Bavière ? Est-ce en Styrie ? Est-ce aux plaines où le paysan guide la charrue, aux montagnes d'où le mineur extrait le métal éclatant ? Oh ! non. Oh ! non. Oh ! non. La patrie allemande s'étend beaucoup plus loin.

« Où est la patrie allemande ? Est-ce aux terres où l'on parle allemand ? et d'où s'élèvent vers le ciel des hymnes en langue allemande ? Oh ! non. Oh ! non. Oh ! non. La patrie allemande s'étend beaucoup plus loin.

« Partout où l'on trouve des pédants et des caporaux, des têtes carrées et des coudes pointus,

*voilà ta patrie, ô Hermann. Voilà jusqu'où s'étend la patrie allemande. »*

Les *Wilden* étaient sans doute excusables de chanter ce refrain à tue-tête en revenant à Gœttingue vers six heures du soir, car les rares passants qui cheminaient sur la route n'entendaient guère que l'air qui était des plus orthodoxes.

Mais où ils dépassèrent les limites de la prudence, c'est en se formant en colonne pour rentrer en ville, avec un grand chiffon de soie noire au bout d'un bâton, en guise d'étendard, et, à défaut de musique, un orchestre de mirlitons faits de roseaux.

Cette marche bruyante eut pour effet d'appeler un grand nombre de bourgeois aux fenêtres, et d'attirer sur la corporation naissante plus d'attention qu'il n'était utile pour la faire viable.

Il est vrai qu'elle acheva de rendre aux annexés un élan et un courage que la plupart ne se connaissaient pas. Pour la première fois de leur vie, ils relevaient la tête, ils affirmaient leur existence et avaient le sentiment de la force que peut donner l'union. Si futile en apparence que fût le motif ou le signe de cette confiance nouvelle, elle s'établissait en eux, devenait un élément constitutif de leur caractère.

Tous avaient le front haut, le regard clair, en rentrant chez eux. Ils se trouvaient moins humiliés, moins annihilés par la conquête, et il n'aurait

pas fallu à ce moment qu'un Prussien leur barrât le chemin.

Sturm lui-même manifestait les instincts les plus belliqueux et ne demandait plus que plaies et bosses.

Quant à Walmuth, il était fier de son œuvre et voyait déjà dans la corporation des *Wilden* le noyau de la grande ligue qui ne peut manquer un jour d'affranchir l'Allemagne.

Une nouvelle qui l'attendait au logis vint jeter une douche glacée sur cet enthousiasme.

« Savez-vous ce qu'on dit par la ville, monsieur Walmuth? lui annonça Peter Schmidt à son arrivée. Le général von Gundell Krause est nommé gouverneur du Hanovre, et le recteur est déjà informé par dépêche que son fils va venir suivre les cours de l'Université. »

## CHAPITRE XVIII

## DEUX PROMENADES AUX FLAMBEAUX

Il n'y avait pas dix jours que Max von Gundell était arrivé à Gœttingue, et déjà toute la ville retentissait du bruit de ses prouesses. Il y était entré comme un bœuf se jette dans un marais, en pataugeant sur les joncs et en écrasant les grenouilles.

Sa nature insolente, gloutonne et tapageuse, s'ébaudissait dans cette vie grasse et fanfaronne de l'étudiant allemand qui n'étudie pas, et s'y trouvait dans son cadre naturel.

Fils du gouverneur de la province, et, à ce titre, entouré de la curiosité générale; Prussien en pays conquis, et, à ce titre, se croyant tout permis; fort comme un garçon boucher, large comme une porte cochère, le verbe haut, l'oreille rouge, capable de manger à lui tout seul plus que trois de ses camarades et de boire autant qu'un trou

creusé dans le sable du Sahara, — il s'était d'emblée placé au premier rang des *stutzers*, tranchemontagnes et autres bêtes malfaisantes qui constituent la fraction la plus insupportable de la population dans une ville universitaire.

Les quatre corporations se disputaient l'avantage de le compter dans leurs rangs. C'est aux Borusses qu'il fit l'honneur d'accepter leur offre, en considération de Ruppert et de Caspar.

Dès le premier jour, il s'était signalé par un ignoble tour de force, en pariant de boire sa botte pleine d'un mélange de bière noire et de vin de Champagne. Il est vrai que ladite botte étant du calibre et de la hauteur de celles d'un égoutier, il avait manqué crever du coup et avait dû garder le lit trois jours à la suite de cette épouvantable libation.

A peine sur pied, il avait eu avec un Vandale un duel où il avait conquis toutes les égratignures réglementaires et le droit de se couvrir le nez des emplâtres les plus glorieux.

En matière d'accoutrement excentrique, il dépassait tout ce qu'on avait jamais vu, même à Gœttingue. Il venait d'adopter pour son usage personnel une culotte jaune serin brodée de noir, un justaucorps noir brodé de galons jaunes, et une casquette mi-partie, de proportions sans précédent jusqu'à ce jour, — le tout complété par une longue rapière, par les bottes susmentionnées, et

par une paire d'éperons à musique qui faisaient sur le pavé un bruit de tous les diables.

Cet ensemble, et tout spécialement les couleurs qu'il arborait de pied en cap, étaient destinés dans sa pensée à imprimer sur les pâles Hanovriens le sentiment de leur infériorité.

La rue était son domaine, le rempart sa propriété. Il les remplissait à toute heure du déploiement de ces couleurs aveuglantes, des beuglements de sa voix bovine, des moulinets de sa canne de tambour-major, — affectait de bousculer les bourgeois, de marcher sur les pieds des passants, de planter ses coudes dans les yeux des gens inoffensifs ; puis, il couronnait ces hauts faits par des ripailles pantagruéliques, montait sur les tables, brisait des chaises, cassait des vitres, jetait des plats à la tête des garçons de restaurant, — en un mot semblait prendre à tâche de se rendre aussi odieux, aussi insupportable qu'il était grotesque.

Un seul nuage obscurcissait son soleil, et l'empêchait de goûter dans sa plénitude la satisfaction qu'il éprouvait à se développer ainsi selon la pente de ses grossiers instincts.

C'était Walmuth.

Quoiqu'il n'eût pas encore eu l'occasion de le rencontrer, il savait par Caspar sa présence à l'Université, et la sentait en quelque sorte planer sur sa tête, — à peu près comme un astronome devine à certains indices, à certaines perturbations,

le voisinage d'un corps céleste qu'il n'a pas encore aperçu.

De tout temps, la sagesse des justes a offusqué et offensé les méchants. Walmuth, étudiant modèle, travailleur assidu, devenait, par sa conduite même, un remords en action pour les désœuvrés et les turbulents. Son assiduité aux cours, la modestie et la réserve de ses manières, la dignité de sa vie étaient autant d'amers reproches pour ceux qui prenaient tout justement la contre-partie de ces bons exemples. Nul doute qu'il n'eût vent de leurs exploits et ne se permit de les juger sévèrement. C'était là un premier grief.

Mais un tort bien plus grave encore aux yeux de von Gundell, c'était de lui avoir rendu service, — un immense service, — et de n'en avoir pas été extraordinairement flatté.

Quoi! ce petit Hanovrien avait eu l'honneur extrême de sauver la vie au fils de Son Excellence le major général von Gundell Krause! Et, au lieu de profiter de cette occasion inespérée pour faire sa paix avec lui, s'introduire dans son intimité et devenir un de ses familiers, il en avait pris texte pour faire l'impertinent et rappeler de sottes histoires de l'an quarante!

Voilà ce qui ne pouvait se tolérer, ce qui piquait Max au vif, et lui inspirait contre son sauveur autant de rancune et de rage qu'il aurait dû éprouver de reconnaissance.

De son côté, Walmuth était profondément ulcéré de cette singulière insistance que von Gundell semblait mettre à venir troubler sa vie. Depuis trois mois, il faisait des efforts sincères pour oublier, sinon pardonner, le mal que le père et le fils avaient fait aux siens et à lui-même; — et toujours cet être odieux revenait se placer dans son chemin!

Naguère, c'était au collège. Puis au Brocken, au beau milieu de ce bien-être profond et de cette joie douce que donnent les grandes altitudes, l'air vif de la montagne et la chaleur de l'action... Maintenant, c'était en plein travail, en pleine paix, en plein courant scientifique, que ce von Gundell l'obligeait à entendre parler de ses insolences et de ses brutalités.

Ce fils de l'assassin de son père ne pouvait donc pas le laisser tranquille? N'y avait-il pas dix-neuf autres Universités en Allemagne, où il pouvait aller exhiber ses grâces teutonnes et remplir la ville des éclats de son intelligente gaieté? Vraiment, c'en était trop! Venir le poursuivre jusque dans son pays, jusque dans son cher Hanovre, à quelques milles à peine de ce champ de Langensalza où un fossé sanglant s'était pour toujours creusé entre eux!

Quand ces pensées montaient à la tête de Walmuth, il se sentait pris d'une amère indignation. Il n'aurait pas demandé mieux que de les chasser; mais, à tout instant, ce nom de von Gundell reve-

nait sur les lèvres de Peter Schmidt, de Sturm, d'Olshausen, de tous ses amis. C'était comme un cauchemar vivant qui s'acharnait à lui, qui l'obsédait.

Et c'en était fait de sa tranquillité morale, de ce bonheur qu'il goûtait si bien deux semaines plus tôt, qu'il exprimait si éloquemment à sa mère et au docteur Zahn.

Il n'avait manqué peut-être qu'une occasion à cet antagonisme latent pour le faire éclater, quand une circonstance spéciale vint tout à coup le généraliser et diviser les étudiants de Göttingue en deux camps bien tranchés.

Les nouvelles doctrines du professeur Ehrenreich faisaient à ce moment dans le monde un bruit qui n'avait pas été étranger à la nomination du général von Gundell au poste de gouverneur du Hanovre.

Les leçons où l'éminent historien se posait si ouvertement, — quoique encore avec certaines réserves oratoires, — en défenseur des peuples opprimés par la Prusse, étaient rapidement devenues le sujet d'ardentes polémiques. Le parti prussien les dénonçait hautement. Certains étudiants avaient essayé de les troubler par des protestations et des sifflets; mais ils avaient dû céder devant la réprobation manifeste de l'auditoire, et s'abstenaient désormais de suivre le cours.

Le gouvernement berlinois s'était ému de ces

faits; l'administration de la province, accusée de tiédeur et de négligence, avait été changée, et l'un des mandats confidentiels donnés au général von Gundell, en le nommant au poste de Hanovre, était de faire une enquête sur cette question brûlante et de lui donner la solution que comporterait l'intérêt prussien.

C'était même en grande partie pour masquer les motifs réels d'une très prochaine visite à Gœttingue, que le nouveau gouverneur s'était empressé d'y envoyer son fils. Il lui avait recommandé tout spécialement de suivre le cours du professeur Ehrenreich et de lui en rendre compte.

Pendant les premiers jours, le jeune Max s'était assez peu occupé de remplir cette mission secrète. Mais, les instructions paternelles lui étant enfin revenues en mémoire, il se décida à paraître à la Collegien Haus, et vint prendre place au premier rang, devant la chaire même.

Un coup d'œil sur les bancs suffit pour lui montrer que l'auditoire était presque exclusivement composé d'annexés. Il reconnut là Thiele, Hensche, Fries, Olshausen et plusieurs autres. Ziegler et Sturm n'y étaient pas; — ils avaient, à leur vif regret, dû renoncer à un cours qui n'entrait pas dans le cadre de leurs études, — mais aucun doute n'était possible sur le caractère anti-prussien de l'assemblée.

Von Gundell la vit bientôt souligner de ses

applaudissements certaines appréciations du professeur Ehrenreich, dont il ne saisissait pas le sens un peu voilé. Il se dit que, pour avoir l'approbation de ces mécréants, elles devaient être défavorables à la maison de Hohenzollern, écouta plus attentivement et finit par en démêler la pensée intime.

Cette pensée, d'ailleurs, ne tarda pas à devenir plus transparente. A propos de l'Alsace-Lorraine, dont il avait analysé en détail l'histoire, les mœurs et les idées, le professeur en arriva à formuler une conclusion si vive, que le Junker en sursauta sur son banc et crut devoir consigner la phrase sur son carnet.

Aussitôt une rumeur courut dans l'amphithéâtre, et, en relevant les yeux, il s'aperçut qu'il était le sujet de ces chuchotements.

Puis tout à coup un mot partit, vint le cingler en pleine figure.

« A la porte, l'espion ! »

Qui avait prononcé ce mot ? — d'où était-il venu ? Il crut que c'était de l'hémicycle, où plusieurs auditeurs se tenaient debout, et les apostropha grossièrement.

Il y eut un tumulte, une bousculade. Tout l'amphithéâtre se leva en réclamant l'expulsion des perturbateurs. La leçon fut interrompue.

Von Gundell, hué, sifflé, et ne sachant à qui s'attaquer, assez penaud, d'ailleurs, d'avoir été pris en flagrant délit, partit furieux.

Mais ce fut pour se promettre de revenir en force à la leçon suivante, et il n'y manqua pas.

Tous ses amis, convoqués par lui, étaient arrivés avant l'heure, avaient occupé les bancs. Ils firent à l'entrée du professeur un vacarme si assourdissant, que la leçon devint impossible.

Dès lors la guerre fut déclarée entre les Prussiens et les annexés. On se promit de part et d'autre de rester maîtres du terrain, et il est vraisemblable que, pour y parvenir, on ne se serait pas borné longtemps à tâcher de l'occuper les premiers, — quand les *Wilden* eurent une idée bouffonne et qui vint subitement transporter la querelle sur un autre champ de bataille.

C'était le second dimanche après l'arrivée de von Gundell. Il avait été reçu la veille au soir à la corporation des Borusses, dans un *commerz* solennel tenu à cet effet; et ses nouveaux confrères, un peu pour montrer la haute valeur qu'ils attachaient à son adhésion, beaucoup pour humilier les corporations rivales, avaient jugé à propos de célébrer l'événement par une marche aux flambeaux à travers la ville, suivie de la mise en perce d'un tonneau de bière au *local* de l'association.

Les éclats de cette fête de l'intelligence eurent le don d'énerver au dernier point les *Wilden*, qui devaient tenir le lendemain leur troisième réunion.

Fries surtout était fort agacé, en sa qualité

d'auditeur enthousiaste du professeur Ehrenreich.

« Pourquoi ne recevriions-nous pas officiellement Liebchen dans notre corps? s'écria-t-il. Il a bien autant d'esprit que von Gundell!... Et pourquoi ne lui donnerions-nous pas une fête aux flambeaux, comme les Borusses en donnent à von Gundell?... »

A l'âge heureux qu'avaient tous les *Wilden*, il suffit trop souvent qu'une proposition soit imprudente ou folle pour qu'elle ait chance d'être adoptée.

Celle-là prit comme une traînée de poudre.

On eut soin de n'en rien dire à Walmuth pour qu'il ne s'y opposât pas, et l'on n'eut pas de peine le lendemain à lui faire amener Liebchen, qu'il était toujours disposé à associer à ses plaisirs.

Puis, à peine arrivés à la petite auberge de campagne qui avait été choisie pour la tenue, on procéda à un simulacre d'initiation.

On banda les yeux au héron, on l'introduisit en cérémonie, on lui fit poser la patte sur le livre des statuts. Deux parrains prirent pour lui l'engagement de garder le secret social. Il eut enfin à tremper son bec dans un verre de café, à se laisser nouer un ruban noir en sautoir, et se trouva ainsi bien et dûment affilié.

Toute la journée cette initiation pour rire servit de texte aux plaisanteries.

A cinq heures, on partit pour rentrer en ville. Il faisait une nuit très sombre et très froide, —

on était aux premiers jours de décembre, — et les torches de résine qu'on avait envoyé chercher n'étaient rien moins qu'inutiles.

Walmuth, qui n'aimait pas beaucoup cette manifestation, dut se rendre aux arguments et à l'entrain de ses collègues : « Est-ce qu'on n'avait pas le droit de s'éclairer par une nuit pareille?... Les promenades aux flambeaux n'étaient pas le privilège exclusif des Borusses!... D'ailleurs personne ne pourrait deviner que celle-ci était en l'honneur de Liebchen!... »

Personne en effet ne l'aurait pu, si un traître ne s'était rencontré dans les rangs des *Wilden*.

Malheureusement ce traître s'y trouva. C'était Hirschfeld.

Depuis plusieurs jours déjà il avait le pressentiment que la nouvelle corporation ne pouvait guère manquer d'aller à mal, et il regrettait de s'y être associé.

Ses craintes redoublèrent quand von Gundell eut provoqué les désordres de la Collegien Haus. Il se vit en imagination mêlé à des rixes où il n'y aurait à récolter que des horions.

Et, quand enfin il entendit projeter l'initiation de Liebchen, il se crut perdu.

Son imagination lui montra tous les Borusses en corps demandant raison de cette parodie; von Gundell s'en prenant à lui personnellement. Il se vit provoqué, percé de part en part, rapporté chez

lui sur un brancard, expirant à la fleur de l'âge dans ce lit même où il était en train de se représenter ces gracieuses images, et porté en terre sur les épaules de huit camarades dans une bière couverte d'un drap blanc.

La perspective du grand *Commers* de deuil, que les Wilden ne manqueraient pas de tenir en son honneur, lui parut une compensation insuffisante à ces horribles dangers.

Bref, il passa une nuit abominable, et, le lendemain, il commença par ne pas se rendre à la tenue projetée, ce qui était son droit, et par s'enfermer chez lui, ce qui était peut-être pousser la prudence un peu loin.

Mais bientôt l'affreuse idée lui vint que, s'il n'établissait pas un alibi irréfutable, on pourrait le croire coupable d'avoir trempé dans cette lugubre conspiration. Il perdit la tête, courut chez von Gundell, et, dans les termes les plus abjectement bas, lui révéla tout.

Selon l'habitude des traîtres, il en dit même un peu plus qu'il n'y en avait, et chercha à flatter la haine du Junker en mettant tout au compte de Walmuth. A l'en croire, c'était Ziegler qui était l'âme du complot, et, comme la parodie devait rouler sur Liebchen, l'assertion ne manquait pas d'une certaine vraisemblance. Quant à lui, Hirschfeld, il avait fait de vains efforts pour empêcher les saturnales projetées, et c'est en les voyant

impuissants qu'il s'était décidé à venir en donner avis à son excellent ami von Gundell.

Le Junker écouta ce récit en grinçant des dents. Ne doutant pas une minute qu'il ne fût vrai de tout point, il prit sa casquette et sortit, sans même se donner la peine de remercier Hirschfeld.

Il n'avait pas encore de projet arrêté; mais il était décidé à tirer une vengeance éclatante de ce qu'il considérait comme un sanglant outrage, et avait hâte de se concerter avec Ruppert, Caspar et tous les Borusses qu'il fut possible de réunir.

A cinq heures, ils étaient en nombre, armés de longues cannes et postés dans la Kurse Strasse, près de la porte Geismar. C'est par là, selon toute apparence, que les *Wilden* allaient rentrer.

En effet, les Borusses n'avaient pas attendu un quart d'heure quand ils virent arriver sur la route la procession burlesque organisée par Fries.

En tête, le chiffon noir des *Wilden*, flanqué de deux torches. Puis un orchestre de mirlitons. Enfin le gros de la corporation éclairé par une douzaine de branches de sapin résineux, et chantant à tue-tête le refrain sur la patrie allemande.

Von Gundell cherchait des yeux le héron, prêt à l'assommer. Après mûre réflexion il s'était décidé à cette lâche vengeance comme à celle qui devait être la plus douloureuse à Walmuth. Mais il eut beau chercher, il n'aperçut pas Liebchen.

A la nuit tombante, la pauvre bête avait pris son vol pour rentrer au logis.

Alors la fureur de von Gundell se retourna sur les Wilden eux-mêmes.

« Hurrah! Sus à ces drôles! » cria-t-il à sa bande, en tombant à grands coups de canne sur la procession.

Ce fut une débandade générale.

Quelques-uns pourtant tinrent bon : c'étaient Olshaufen, Walmuth et deux ou trois autres. N'ayant pour toute arme que leur torche enflammée, ils s'en servirent instinctivement pour résister.

Sturm, notamment, planta la sienne avec tant de bonheur sous le nez de Ruppert, qu'il lui brûla tous les cils et les sourcils.

Walmuth se démenait comme un diable. Il avait fait autour de lui un cercle que personne n'osait franchir.

Olshaufen s'était pris corps à corps avec Caspar.

Cependant les fenêtres s'ouvraient, les bourgeois sortaient sur le pas de leur porte. Toute la rue était en émoi.

Les assaillants, tenus en respect par l'attitude résolue d'un noyau de Wilden, n'osaient plus avancer au risque de se faire griller la peau ; mais un feu roulant de provocations s'était engagé.

« Demain à deux heures à la *Mensur*, je vous donnerai volontiers une leçon de danse, monsieur l'ami des oiseaux ! » criait von Gundell à Walmuth.



TOUTE LA RUE ÉTAIT EN ÉMOI.

BIBLIOTECA NACIONAL  
DE MAESTROS

— Si tu as encore quelques cils qui te gênent, je suis prêt à t'en débarrasser ! disait Sturm à Rupert, dont la face flambée présentait à la lueur des torches la plus singulière expression d'effarement.

— C'est une affaire qui se réglera avec des épées ! » braillait Caspar sous le genou d'Ols-haufen.

La foule les sépara, mit fin à cette scène tragico-comique.

Toute la soirée se passa en conciliabules, envois de témoins et préparatifs d'un triple duel pour le lendemain.

Encore les principaux intéressés eurent-ils grand'peine à empêcher leurs seconds de prendre parti. Les Borusses ne parlaient de rien de moins que d'une bataille rangée avec les Wilden.

## CHAPITRE XIX

## A LA MENSUR

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, le chemin du burg de Plesse, au pied duquel se trouve Maricœ-Quelle, commença de se couvrir d'étudiants partis par groupes de deux ou trois pour se rendre à la *Mensur* sans éveiller l'attention.

La *Mensur* est proprement le champ de bataille du duel, choisi d'un commun accord entre les témoins. Elle ne se confond pas avec la salle d'escrime particulière à chaque corporation. C'est le plus souvent une chambre retenue à cet effet dans une auberge de la banlieue.

Dans le cas présent, en raison de l'intérêt excité par cette triple rencontre, et du grand nombre de spectateurs qu'elle ne devait pas manquer d'attirer, c'était une salle de danse assez grande, quoiqu'un peu basse de plafond, éclairée par

quatre fenêtres et sablée, qui se trouvait au rez-de-chaussée de l'hôtellerie.

Walmuth et Sturm s'y rendirent ensemble.

Ils avaient tous deux passé la soirée de la veille et la matinée à s'exercer au maniement de l'épée de combat allemande, ou *Schläger*, qui ne ressemble à aucun autre engin du même ordre. C'est une arme qui tient le milieu entre le sabre de cavalerie et le fleuret d'escrime; elle se compose d'une lame longue et étroite, arrondie de tous côtés, excepté sur un tranchant très affilé d'une trentaine de centimètres, qui se termine par un bout émoussé. Une énorme coquille protège la main sur la poignée.

Comme le simple aspect de cette épée suffit à l'indiquer, on ne peut s'en servir ni pour exécuter des *coupés* comme avec un sabre, ni pour pousser des *pointes* comme avec un fleuret, mais seulement pour donner de véritables *coups de fouet*.

C'est en effet là, a proprement parler, le rôle du *Schläger*. Encore le champ d'action en est-il rigoureusement limité à la face et au front de l'adversaire, tout le reste de sa personne étant garanti par un appareil défensif.

La garde particulière à cette escrime spéciale a d'ailleurs naturellement pour but de protéger la figure du combattant, et consiste à tenir le bras droit en arceau au-dessus de la tête, l'arme des-

pendant perpendiculairement de la main ainsi placée, et pivotant dans tous les sens autour du poignet.

Il s'agit uniquement, par des feintes plus ou moins habiles, de surprendre l'adversaire hors de sa garde, pour lui appliquer sur la figure un coup de cravache d'acier, — car le *Schläger* n'est pas autre chose.

En arrivant à Maricœ-Quelle, Sturm et Walmuth trouvèrent l'auberge déjà remplie de nombreux étudiants attirés par le bruit des trois duels projetés. Ces petites fêtes universitaires sont en effet plutôt des événements publics que des affaires privées, et il suffit, pour assister, de connaître le lieu du rendez-vous.

Dans l'espèce d'antichambre qu'il fallait traverser pour arriver à la *Mensur*, un tonneau de bière était déjà en perce, et plusieurs garçons occupés à apporter des chopes pleines aux spectateurs qui les réclamaient. Walmuth constata avec plaisir que tous les *Wilden* présents s'abstenaient d'en commander.

La salle, où il pénétra aussitôt avec Sturm, était remplie de monde ; l'atmosphère en était obscurcie par l'épaisse fumée d'une centaine de pipes gigantesques, qui fonctionnaient comme autant de cheminées de forge. Olshausen et Caspar étaient déjà là. Von Gundell et Ruppert ne tardèrent pas à faire leur apparition.

Les conversations n'avaient pas cessé d'aller leur train, et, n'eût été l'absence de tables et de chaises, la *Mensur*, avec tous ces jeunes gens debout, fumant, riant et bavardant, la plupart un verre à la main, aurait présenté plutôt l'aspect d'un café ordinaire que celui d'un champ clos.

A deux heures précises, un grand jeune homme à longue barbe s'avança au milieu de la salle et frappa dans ses mains. C'était un étudiant en droit nommé Hausen, grand ferrailleur, et qui avait d'un commun accord été choisi par les témoins comme « juge du camp. »

A ce signal, tout le monde s'écarta et laissa un espace vide autour de lui.

Les témoins tirèrent à la courte paille pour décider quels combattants entreraient d'abord en lice. Le sort désigna Sturm et Ruppert.

Cinq minutes plus tard, ils étaient revêtus de leur armure et placés face à face.

Leur aspect, il faut bien en convenir, était moins redoutable que comique. La poitrine protégée par un épais plastron de chamois rembourré, le cou dans une haute cravate de soie et de crin, qui plaçait la veine jugulaire et l'artère carotide à l'abri de toute atteinte, la tête couverte de leur bonnet, et les yeux garantis par une paire de larges besicles de fer sans verre, — ils avaient plutôt l'air de deux plongeurs prêts à descendre sous l'eau, que de deux combattants.

Ce n'était pourtant pas tout encore, et à cet appareil défensif vint s'ajouter un gros gant d'escrime.

Chacun des deux champions reçut alors son *schläger*, qu'il saisit de la main droite, tandis que la gauche cherchait derrière son dos une courroie attachée aux boucles du plastron et qui devait servir à lui donner une prise.

Enfin les témoins, armés de longues cannes pour parer les coups qui paraîtraient dangereux, se placèrent aux côtés des combattants, séparés par un espace d'environ neuf pas.

Sturm avait une mine impayable avec sa petite figure vieillotte sur cet attirail grotesque ; Ruppert le dominait de toute la tête.

« En garde ! » cria l'un des témoins.

Aussitôt les deux adversaires firent chacun trois pas en avant et tombèrent en position, le bras en arceau autour de la tête, et l'épée pendante.

« Ils sont prêts ! répondit le témoin adverse.

— Laissez aller ! » fit le juge du camp.

Et le combat s'engagea.

Ruppert avait évidemment une certaine habitude de ce genre d'escrime, et sa haute taille lui assurait sur Sturm une supériorité marquée. Mais le maniement du *Schläger* exige une si grande adresse pour produire des résultats appréciables, que, de part et d'autre, on n'arriva pendant plusieurs minutes qu'à se donner des coups de plat d'épée.

Les spectateurs de cette scène inoffensive ne se gênaient pas pour faire tout haut leurs réflexions et prodiguer aux deux adversaires, tout en fumant leur pipe, des encouragements ou des raileries.

« Hardi, petit vieux !

— Voilà un coup que je ne connaissais pas !

— Un thaler qu'ils n'arriveront pas à se toucher !

— Bon ! les voilà encore enferrés ! »

Et, de fait, ce malheur leur arrivait toutes les deux ou trois secondes. A chaque instant il fallait dégager les épées, remettre les champions en place. Eux seuls peut-être dans toute la salle prenaient leur exercice au sérieux.

Après dix minutes d'efforts surhumains, ils s'étaient mutuellement donné une vingtaine de coups de cravache, mais, en dépit de leur maladresse, n'étaient pas encore arrivés à s'entamer l'épiderme.

Ce qui démontrait tout au moins la haute efficacité des mesures de protection dont on les avait entourés.

En revanche, ils étaient hors d'haleine et ruiselants de sueur. Aussi le juge du camp demandait-il un temps d'arrêt.

L'étiquette exige, en ce cas, que les combattants n'abaissent pas leur épée, ce qui équivaldrait à se déclarer vaincu, mais persistent à tenir leur

bras en l'air. Seulement, comme cette garde ne laisse pas d'être assez fatigante, ils sont autorisés à appuyer leur bras sur l'épaule de leur témoin, et se promènent ordinairement d'un air martial, dans cette attitude.

A la reprise, les deux adversaires se piquèrent si bien d'honneur que Sturm parvint enfin à couper d'une ligne rouge la joue gauche de Ruppert, et presque au même instant reçut sur le nez un coup de fouet qui le mit en sang.

Immédiatement, les cannes des témoins s'abaissèrent entre eux, et l'honneur fut déclaré satisfait. Il était véritablement impossible de s'en tirer à meilleur compte.

Inutile de dire que les emplâtres de diachylon sortirent à l'instant de la trousse d'un élève en médecine et furent appliqués sans retard. Sturm et Ruppert avaient désormais le droit de marcher la tête haute parmi leurs contemporains. Leurs preuves étaient faites.

C'était maintenant le tour d'Olshaufen et de Caspar, et pour eux ce ne fut pas long. En deux ou trois minutes, ils s'étaient mutuellement tailladé le front et les joues de longues coupures comme celles que peut se faire un maladroit avec son rasoir, en procédant à sa toilette du matin, — et de nouveau les témoins relevèrent les épées.

Enfin le moment était arrivé pour Walmuth et von Gundell d'entrer en lice. C'était évidemment

la véritable affaire de la journée, celle que tout le monde attendait.

Comme on allait procéder aux préparatifs, Walmuth fit signe qu'il avait à parler.

« Je ne suis pas venu ici, dit-il, pour me donner en spectacle et échanger avec mon adversaire des égratignures de jeune chat. J'entends me battre sérieusement. Ni les cuirasses, ni les fleurets mouchetés ne sont de saison. Aussi, ai-je fait apporter d'autres armes... Thiele, veux-tu me les donner? »

Et, prenant des mains de son ami une boîte de pistolets tout neufs et une paire d'épées, il les déposa à terre.

« Ceci est contraire au règlement de l'Université, qui autorise seulement les armes courtoises, voulut placer ici le juge du camp.

— Aussi, n'est-ce pas comme étudiant que j'en réclame d'autres, reprit Walmuth. La querelle qui nous divise, mon adversaire et moi, est trop grave pour que je puisse seulement admettre l'idée de la mascarade qu'on nous propose! Entre le fils du général von Gundell, qui a déloyalement tué mon père, et moi; entre le fils du gouverneur prussien du Hanovre, et moi; entre le persécuteur éhonté de ma triste enfance, et moi, — les règlements universitaires ne pèsent guère!... Et c'est pourquoi je viens lui dire: Voici des armes, choisissez... »

On pouvait déjà voir à la physionomie de von

Gundell que la proposition était fort peu de son goût.

Subitement devenu très pâle, il regardait tour à tour les épées, les pistolets et ses témoins, et ne savait trop quel parti prendre.

On se taisait. Ceux-là mêmes qui seraient intervenus en d'autres circonstances pour empêcher une rencontre tragique comprenaient au ton, à l'accent de Walmuth que le cas était trop grave pour comporter un arrangement. Prussiens et annexés, tous sentaient qu'il y avait entre ces deux jeunes hommes un gouffre impossible à combler. C'était le Hanovre même et la Prusse qu'ils voyaient face à face, avec la complication d'une dette filiale à acquitter, et de griefs personnels de la nature la plus sérieuse.

Ils attendaient donc. Enfin, von Gundell se décida à répondre.

« C'est impossible, dit-il d'une voix étranglée, — c'est défendu par le *Senioren Convent!* Je ne tiens pas à me voir expulsé de l'Université... »

Les lèvres de Walmuth eurent une moue dédaigneuse.

« Dites donc plutôt que vous ne tenez pas à exposer votre précieuse existence! s'écria-t-il amèrement. Dites que vous êtes aussi lâche que vous êtes méchant et grossier!... »

— Oh! fit von Gundell en essayant de hausser

les épaules et de prendre son air fanfaron, voilà qui ne saurait m'atteindre !

— Ceci peut-être vous atteindra ! » fit Walmuth en s'élançant sur lui et le frappant au visage.

On aurait dit en effet que von Gundell attendait ce dernier outrage pour se décider. A son tour il leva la main sur Walmuth, qui, d'un mouvement léger, évita cette riposte.

On voulait les séparer. Mais Olshaufen jugea plus sainement la situation.

« Laissez-les donc faire ! cria-t-il. Il vaut encore mieux que la querelle se vide par un pugilat ! »

Et, sur cet avis éminemment pratique, le cercle se reforma.

Pugilat était bien le nom propre pour la lutte qui s'engagea alors ; mais c'était un pugilat savant, où il fut bientôt évident pour les spectateurs que les deux champions étaient dignes l'un de l'autre : von Gundell évidemment le plus fort, avec sa large poitrine, ses jambes d'éléphant, ses reins carrés, ses deux poings pareils à des boulets ; mais Walmuth le plus souple et le plus adroit, avec ses formes sveltes, ses mains fines et délicates. D'un côté ni de l'autre, pas une tentative qui ne fût prévenue, pas une feinte qui pût réussir, pas un seul coup qui ne fût paré avec un art consommé. Les combattants n'arrivaient qu'à se marteler mutuellement le bras gauche, levé et baissé en cadence ; et, des deux parts, ce bras était si

ferme, si dur, si élastique, qu'il paraissait insensible.

Pendant plusieurs minutes il n'y eut pas de résultat appréciable.

Enfin von Gundell, recourant à sa tactique habituelle, se jeta sur Walmuth pour l'immobiliser dans ses grands bras et l'écraser de son poids. Et ici la masse du Junker devenait un élément si redoutable que tout le monde crut à sa victoire.

A deux ou trois reprises, en effet, il parut sur le point d'avoir le dessus. Mais toujours Walmuth se dégageait au moment même où il semblait sur le point de succomber, ou, s'enlaçant comme une couleuvre autour des membres du Poméranien, il paralysait à son tour ses mouvements.

Plusieurs fois de suite il se laissa ainsi attaquer, plier en deux, enlever de terre ou renverser, n'opposant en apparence qu'une faible résistance et se bornant à glisser comme en se jouant à l'instant critique, entre les mains de son adversaire. Puis, quand il l'eut ainsi bien harassé, quand il le vit essoufflé, écumant, furieux, tout à coup il prit à son tour l'offensive, d'un retour subit, et l'on aperçut la tête de von Gundell serrée comme dans un étau sous le bras gauche de Walmuth qui la frappait impitoyablement du poing droit.

« Tiens ! voilà pour le Hanovre !... Voilà pour Liebchen !... Voilà pour moi !... » criait-il à chaque fois.

Et le Junker, rouge comme une tomate trop mûre, aveuglé, étouffant, ne pouvait plus dans sa rage impuissante que s'agiter désespérément dans le vide.

« ... Voilà pour Sturm!... Voilà pour Hensche!... Voilà pour Merzbach!... continuait Walmuth en tapant de plus belle. Voilà pour Thiele!... Voilà pour Fries!... »

Toute la classe y passait.

Il y avait quelque chose de si irrésistiblement comique dans le spectacle de ce grand diable ainsi tenu par les oreilles et battu comme un tambour, d'une grêle de petits coups pressés, aigus, innombrables, que personne ne songeait à s'interposer. Tous les témoins de cette correction exemplaire riaient aux larmes, dans le camp des Borusses comme dans celui des Wilden, car von Gundell avait déjà eu le temps de se faire abhorrer de ceux-là mêmes qui marchaient à sa suite, — quand Walmuth se rejeta soudain sur la droite et, d'un dernier coup en pleine poitrine, envoya le Junker rouler à terre.

« Le misérable chien m'a mordu ! fit-il en portant la main à son côté... Espérons qu'il n'est pas enragé, reprit-il avec un sourire, et que cette petite leçon lui servira à défaut d'une plus sérieuse devant laquelle il a reculé. »

Von Gundell, assis sur le sol, ne répondit pas un mot. Il était hideux à voir avec sa face maculée

de taches bleuâtres, ses paupières gonflées au point de lui fermer les deux yeux et son nez subitement triplé de volume. Mais il était aussi manifestement dompté et n'éprouvait aucun besoin de recommencer l'épreuve.

Il fallut faire venir un fiacre pour l'emporter.

Quant à Walmuth, dont la blessure était heureusement légère, il rentra en triomphe, escorté de tous les Wilden.



## CHAPITRE XX

LE GUICHETIER MALGRÉ LUI. — UNE VISITE  
IMPRÉVUE

Comme il rentrait dîner le lendemain, après ses leçons de la matinée, Walmuth fut tout surpris de trouver Peter Schmidt dans une agitation extraordinaire.

Le brave homme allait et venait dans la salle basse, devant la table toute servie, se prenait la tête à deux mains, fourrageait ses cheveux, puis se donnait de grands coups sur le front en disant :

« Non. C'est impossible !... c'est impossible !...

— Qu'y a-t-il donc, mon cher monsieur Schmidt? » lui demanda le jeune homme avec un vif intérêt, en présence de ces signes non équivoques de combat intérieur.

Sa voix fit sur le pauvre bedeau l'effet d'un

coup de clairon qui aurait subitement éclaté à ses oreilles, et, fixant sur son pensionnaire des yeux égarés :

« Non. C'est impossible ! répéta-t-il... Je ne puis pas m'y résoudre. J'aime mieux aller tout de suite donner ma démission.

— Votre démission ? Et pourquoi, grand Dieu ? Que vous demande-t-on qui vous agite si fort ? »

Peter Schmidt saisit brusquement le bras de Walmuth.

« Ce qu'on me demande ? cria-t-il d'une voix indignée. Ce qu'on me demande ?... Tenez, le voilà ! »

Et prenant sur la table, où il était resté tout froissé au milieu des plats de faïence, un papier couvert de timbres officiels, il le mit sous les yeux de son pensionnaire. Le papier disait ceci :

UNIVERSITÉ DE GOETTINGUE

CABINET DU RECTEUR

« Nous, soussigné, Rector magnificus de la Georgia-Augusta, mandons et ordonnons au be-deau de l'Université d'appréhender au corps, mettre en état d'arrestation provisoire, et enfermer au *carcer* jusqu'à nouvel ordre Walmuth Ziegler, élève en médecine, natif de Hoya, province de Hanovre, prévenu d'avoir provoqué un de ses camarades à un duel interdit par les règlements universitaires, et de s'être livré sur la personne

dudit camarade à des voies de fait entraînant une incapacité de travail.

« Signé : le Recteur,  
« *Signature illisible.*

« Certifié conforme,  
« *Signature illisible.* »

« Eh bien ! fit Walmuth avec un grand calme en relevant la tête, c'est là ce qui vous agite si fort ?

— Il y a parbleu bien de quoi être agité ! Me charger, moi, Peter Schmidt, d'appréhender au corps le fils de mon général !... Et cela sous prétexte qu'il a donné une correction méritée au fils d'un scélérat !... Moi qui n'ai encore arrêté personne depuis que je suis à l'Université, me donner l'ordre de commencer par mon pensionnaire !... Non, c'est trop fort !... C'est me blesser dans mes sentiments les plus chers... Je ne le souffrirai pas. Je me refuse à obéir. J'aime mieux envoyer au diable leurs galons et leur canne... Ah ! je m'en moque bien de leurs galons !... Tenez, voilà le cas que j'en fais de leurs galons !... »

Et, joignant l'acte à la parole, jetant à terre son chapeau bordé, Peter Schmidt se mit à le trépi-gner en dansant une sorte de gigue qu'un musicien de l'avenir aurait pu appeler le « pas de la révolte. »

Trude, qui était sortie pour quelque commission, rentra tout à point pour assister à cette exécution d'un chapeau neuf. Elle en fut si saisie qu'elle eut seulement, au bout de deux à trois minutes, la force de s'écrier :

« Juste ciel ! Peter Schmidt est fou !

— Fou ! s'écria celui-ci avec une exaltation croissante. Fou ! parce que je me refuse à arrêter l'enfant de nos bienfaiteurs ! Non, Trude, ce n'est pas vous qui me conseillerez jamais un tel acte d'ingratitude. Tenez, lisez l'ordre que le domestique du Recteur vient de m'apporter et dites si, plutôt que de m'y soumettre, je ne dois pas envoyer au diable tous les galons de la terre ?

— Mais enfin, put dire Walmuth, je ne vois pas ce qu'il y a de si scandaleux dans ce mandat. Puisque mon privilège d'étudiant est d'être arrêté par un officier de l'Université et non point par un agent de la force publique, il est tout naturel qu'on vous charge de m'emmener au *carcer*. Aimeriez-vous mieux qu'on me fît empoigner par un agent de police ? »

C'était pour Peter Schmidt un nouvel aspect de la question.

« Non certainement, monsieur Walmuth, fit-il un peu confus, en commençant à se calmer. Mais c'est égal, moi vous arrêter, c'est trop fort !

— Il faudra pourtant bien que vous en preniez votre parti, reprit Walmuth, car, pour mon

compte, je prétends obtempérer à l'ordre du recteur et me rendre au *carcer*. »

Peter Schmidt, très embarrassé par cette déclaration, avait piteusement ramassé son malheureux chapeau et le brossait machinalement de la manche.

Trude se décida à intervenir.

« Du moment que M. Walmuth le désire, Peter, vous ne pouvez pas faire autrement que de vous rendre à son avis, » prononça-t-elle.

Le pauvre homme en avait les larmes aux yeux.

« Soit, fit-il après un intervalle de silence. J'obéirai puisque M. Walmuth l'exige... Mais ce ne sera toujours pas avant dîner ! reprit-il en serrant les poings, comme pour mettre dans cette restriction dernière toutes les protestations de son dévouement.

— Oh ! je ne demande pas à être privé de dîner ! s'écria Walmuth en riant. Je vous assure même, dame Trude, que j'ai grand appétit et que je vais faire grand honneur à vos *Nierenschnitte*, car je n'ai pas oublié que vous nous en avez promis pour aujourd'hui... »

Le traité signé sur ces bases, on se mit à table.

Mais Peter Schmidt, qui avait si formellement insisté pour dîner avant tout, n'avait pas d'appétit. C'est en vain que Trude servit les plus délicieux rognons de veau, — ces fameux *Nierens-*

*chnitte* qu'elle savait si bien préparer. C'est en vain qu'elle apporta un grand pot de la meilleure bière. Peter Schmidt ne voulait pas être consolé, et ne desserra les dents que pour répéter toutes les cinq minutes en se tapant sur les cuisses :

« Eh bien ! celui qui m'aurait dit cela il y a trois mois m'aurait bien étonné ! »

Quant à Walmuth, la perspective d'être écroué à la prison universitaire le laissait évidemment très calme, et il n'en perdit pas un coup de dent.

Son dîner bien et dûment dépêché, il fit un paquet des livres qu'il désirait emporter, serra la main de Trude et se déclara prêt à partir.

Le malheureux Schmidt dut se décider à le suivre. Mais il fallait voir de quel air !

Certes, en rencontrant dans la rue cet étudiant allègre et déluré, avec ses livres sous le bras, suivi à quinze pas d'un bedeau mélancolique et humilié, il ne serait venu à la pensée de personne d'imaginer que ce fût là un prisonnier escorté de l'exécuteur des hautes œuvres universitaires !

Le *carcer* ou prison, dont la porte à gros clous de fer s'ouvre ou plutôt se ferme sur l'aile gauche de l'*aula* avec un aspect des plus rébarbatifs, est en réalité une chambrette assez propre, juchée au dernier étage de l'édifice et prenant jour sur la place par une fenêtre grillée. Une couchette de fer, une table et deux chaises en forment tout l'ameublement.

Ce fut pour Peter Schmidt un nouveau sujet de doléances.

« Un beau logis!... Un beau logis, sur ma parole! disait avec un rire amer ce singulier guichetier. Si seulement vous m'aviez donné le temps de vous le faire arranger un brin... Mais n'ayez crainte. Trude et moi nous allons y mettre bon ordre. Un tapis ici, des rideaux là, un édredon sur le lit, un fauteuil, un bon feu dans le poêle... Et puis, je vous apporterai vos repas tout chauds, bien entendu!... S'il y a du bon sens à mettre le fils de mon général dans un endroit pareil!... »

Et après un instant :

« Enfin, vous savez, monsieur Walmuth, la clef restera sur la porte, et s'il vous prend fantaisie d'aller faire un tour...

— Mais pas du tout! s'écria Walmuth très piqué de cette supposition. Croyez-vous que je veux être un prisonnier pour rire? Vous allez me faire le plaisir de m'enfermer à double tour; — allons, mon cher monsieur Schmidt, quand je vous le demande, vous pouvez bien faire cela pour moi!... Puis vous aurez l'obligeance de ne pas apporter ici un meuble de plus. Ce qu'il y a est parfaitement suffisant. Voulez-vous qu'on dise que je profite de votre dévouement pour éluder la discipline universitaire?... »

Ce ne fut qu'après une demi-heure de recommandations pareilles que Walmuth put enfin rester

seul et se dire qu'il était bien et dûment en prison.

Quand il eut entendu se refermer au bas de l'escalier la lourde porte extérieure, et dit adieu de la main par la fenêtre grillée au pauvre Schmidt qui s'en allait tout penaud, — on ne le vit pas selon l'usage traditionnel attacher aux barreaux les couleurs de sa Burschenschaft, et annoncer ainsi aux Wilden qu'ils avaient un camarade dans les fers.

Il savait trop que cet appel aurait pour résultat immédiat de lui amener un flot de visiteurs chargés de victuailles, et ce qu'il désirait par-dessus tout, c'était de pouvoir travailler en paix.

Aussi ferma-t-il prudemment la fenêtre, et se plongea-t-il sans tarder dans le grand traité de chimie du professeur Schlosser.

Il n'avait pas encore levé les yeux, vers quatre heures, quand Peter Schmidt reparut de plus en plus morne et chagrin.

« Ordre de vous amener au juge universitaire, dit-il d'un air accablé.

— Marchons, » s'écria Walmuth en prenant son bonnet.

Il n'y avait pas à aller loin, car le cabinet du magistrat dépend des bâtiments de l'*aula*, de même que le *carcer*.

Walmuth se trouva bientôt en présence d'un homme au regard clair et perçant, au front chauve, à la face rasée avec soin, et qui l'interrogea som-

mairement sur les faits de la veille. Il crut ne pouvoir mieux faire que de raconter très sincèrement ce qui s'était passé, sans rien omettre des raisons qui avaient dicté sa conduite.

Malheureusement, le juge universitaire nommé par le gouvernement prussien, et en quelque sorte son représentant auprès du corps académique, ne pouvait guère être favorablement disposé par l'hostilité qui perçait dans le récit du jeune homme contre les hommes et les choses de la conquête.

« Le délit dont vous vous êtes rendu coupable est des plus graves, lui dit-il d'un ton sévère après avoir entendu ses explications. Sans entrer dans l'examen des motifs d'hostilité que vous croyez avoir contre un de vos camarades, je ne dois considérer que les faits mêmes ; et ces faits sont hautement répréhensibles. Au mépris des lois générales de l'Empire et des règlements spéciaux de l'Université, vous avez provoqué M. Max von Gundell à un duel sauvage et qui aurait pu avoir des suites tragiques. Sur son refus fort louable de s'y prêter, vous l'avez outragé en le frappant au visage. Enfin, abusant de votre force supérieure, vous lui avez infligé des sévices graves, qui entraînent pour lui une incapacité de travail de trois jours au moins, à dire d'expert. Dans ces conditions, je regrette vivement, je le déclare, de n'avoir pas le pouvoir de vous donner le *consilium abeundi* (invitation à quitter l'Université) ; mais si ce pou-

voir est resté exclusivement réservé au Sénat, je possède celui de vous infliger quinze jours de prison, et je l'applique dans toute son étendue... — Reconduisez monsieur au carcer! » reprit le juge en se tournant vers Peter Schmidt, qui était resté le témoin muet de cette procédure sommaire.

Walmuth s'inclina et sortit.

« Encore un à qui je n'enverrai pas un pot de miel à Noël! » grommela le bedeau en suivant son prisonnier.

Et, comme on arrivait à la porte du *carcer* :

« Dites donc, monsieur Walmuth, reprit le tentateur, pourquoi ne viendriez-vous pas passer la soirée à la maison? Chez le guichetier ou au *carcer*, c'est tout un, et personne n'aurait rien à dire!

— La preuve que ce n'est pas tout un, c'est que vous ne voulez absolument pas me laisser faire mon temps de prison! répliqua Walmuth en riant. Allons, mon bon Schmidt, prenez-en votre parti. Je me suis donné le luxe de taper sur von Gundell comme sur une peau d'âne; il faut payer ma dette aux lois de l'Empire, qui me le défendent formellement. »

Et il remonta gaiement à sa chambrette.

Beaucoup de travail, une longue visite quotidienne de Sturm et parfois une invasion bruyante de *Wilden*, lui permirent d'y passer assez doucement son temps d'épreuve; sans parler de

Liebchen, qui avait pris position au bord de la fenêtre du *carcer*, et qui ne la quittait guère que pour aller, de temps à autre, faire sa promenade constitutionnelle sur le rempart ou au bord de la Leine.

La seule privation que le jeune prisonnier ressentît vivement était celle des leçons de ses maîtres, qu'il n'avait pas la permission de suivre. Mais, fort heureusement, le petit philologue lui apportait fidèlement ses notes, et, comme il sténographiait à merveille et ne perdait pas un mot de ce que disaient les professeurs, Walmuth pouvait se tenir au courant.

Il y avait déjà douze jours qu'il habitait l'étage supérieur de l'*aula*, quand il fut très surpris, un beau matin, de voir entrer dans sa cellule, sur les talons de Peter Schmidt, le personnage auquel il pensait assurément le moins, — M. le conseiller Strohmayer.

L'ex-intendant était plus que jamais rasé de frais, plus que jamais cravaté de blanc, tiré à quatre épingles dans son habit bleu et martyrisé dans ses souliers à rosettes qui gémissaient à chaque pas.

Il avait pris, en pénétrant dans le *carcer*, la physionomie majestueuse et attristée qui lui semblait convenir à l'occasion, et c'est avec un geste semi-condoléant, semi-sévère, qu'il serra la main de Walmuth.

« Eh ! quoi ! c'est en prison, c'est dans un ca-

chot que je vous retrouve, dit-il en entrant, et pour un délit aussi condamnable qu'un pugilat! Vous, mon cher pupille, élevé par une mère si distinguée, si respectueuse de toutes les convenances, vous avez pu vous laisser aller à un excès pareil! Je n'en croyais pas mes oreilles, en arrivant, et il a fallu que M. le juge universitaire en personne m'en donnât l'assurance... »

Il parla pendant cinq minutes sur ce ton, sans faire la moindre allusion à l'adversaire auquel Walmuth avait eu affaire, et comme si c'était dans la rue, tout à fait par hasard et avec le premier venu, qu'il se fût engagé dans une rixe d'aussi mauvais goût.

Puis, voyant que le coupable gardait le silence et paraissait assez peu pénétré de la gravité de ses torts, herr Strohmayr passa à un autre ordre d'idées et expliqua sa présence à Gœttingue.

Le nouveau gouverneur du Hanovre y était attendu dans la matinée même. Il devait avoir l'honneur d'être reçu par lui dans l'après-midi, ayant à l'entretenir d'affaires de la première importance, et notamment à lui remettre, de la part d'un certain nombre d'habitants notables de Hoya, une invitation à visiter leur ville.

Walmuth devait comprendre combien il était pénible pour son tuteur, dans une circonstance aussi capitale, de le voir en prison pour un délit comme le sien.

« C'est pour moi plus qu'une humiliation, disait-il, c'est presque un élément d'insuccès, en tous cas un embarras, une note fâcheuse. Ne vais-je pas trouver le général von Gundell mécontent, mal disposé? Que répondre s'il me parle de ce déplorable incident?

— Eh! vous me renierez comme un pupille indigne de vous! fit Walmuth en riant. A moins toutefois que vous ne préféreriez prendre ma défense et constater que j'ai l'approbation de tous les honnêtes gens de Göttingue, pour avoir frotté les oreilles au grand dadais de fils de Son Excellence.

— Oh! vous n'y pensez pas, mon cher! répondit le conseiller le plus sérieusement du monde. Non, rien de tout cela n'est possible. Il n'y a qu'une mission qu'il me serait véritablement agréable de remplir et qui me donnerait un rôle satisfaisant à tous égards. Ce serait d'exprimer au gouverneur les regrets que vous éprouvez de votre acte de violence, et de lui fournir ainsi l'occasion de signaler son arrivée à l'Université en levant votre punition!

— Mes regrets! mais je n'éprouve aucun regret! s'écria Walmuth profondément vexé de cette supposition. Je suis tout prêt à recommencer si von Gundell ne se déclare pas satisfait. Je n'ai aucun désir de voir M. le gouverneur prussien parader dans les rues de Göttingue. Je me trouve fort bien en prison pourvu qu'il ne lui prenne pas fantaisie

de m'y venir voir. Et, enfin, s'il faut tout dire, je ne souhaite nullement qu'il se rende à l'invitation des notables de Hoya! »

C'est en vain que le conseiller insista pour faire revenir Walmuth à des sentiments plus conformes à ses propres vœux. Il ne put rien obtenir et partit en levant au ciel ses manchettes scandalisées.



## CHAPITRE XXI

## LA VENGEANCE DE LIEBCHEN

Ce n'est pas sans raison que le conseiller de guerre tenait tant à se présenter au gouverneur avec la soumission de Walmuth, et croyait avoir sujet de redouter un accueil plus que tiède.

A la vérité, il avait le droit de ne pas se croire étranger à la nomination du général von Gundell au poste de Hanovre. Ses notes innombrables sur l'état de l'esprit public dans la province, les renseignements statistiques et les détails de tout genre dont il avait rempli, depuis trois ans, la volumineuse correspondance qu'il adressait toutes les semaines à Berlin, — avaient été la base même sur laquelle le général avait élevé sa fortune politique.

Mais, maintenant qu'il s'agissait de démontrer l'existence du grand parti autonomiste dont la puissance et les aspirations étaient si hautement

affirmées par lui, le malheureux conseiller se trouvait bien obligé de s'avouer que ce grand parti n'existait que dans son imagination.

C'est en vain qu'il s'était donné un mouvement incroyable, — faisant imprimer à ses frais des circulaires ornées de magnifiques timbres à l'encre bleue; insérant en divers journaux des paragraphes flamboyants sur les faits et gestes du président du Comité autonomiste de Hoya, — lequel n'était autre que lui-même; multipliant les visites, les voyages et les appels. Tous ces efforts n'avaient abouti qu'à grouper autour de lui quatre ou cinq niais sans influence et sans autorité, dont il avait formé le fameux Comité, et qui donnaient aveuglément leur signature à toutes les élucubrations de sa féconde cervelle.

Quant à la masse du public, elle était restée indifférente ou s'était montrée hostile à ces tentatives. Le bon sens des Hanovriens en avait fait prompte justice, et leur honnête patriotisme avait aisément compris que la prétendue autonomie du pays sous l'autorité de la Prusse ne pouvait être qu'un leurre et une abdication de ses droits à l'indépendance.

Or, maintenant, il ne s'agissait plus d'affirmer qu'on avait un million d'hommes derrière soi : il fallait le prouver. L'heure de l'action avait sonné. Le général von Gundell était nommé. Il fallait vaincre, — c'est-à-dire obtenir de lui une

consécration officielle et une récompense sous la forme d'une fonction publique, — ou mourir, c'est-à-dire retomber pour jamais dans l'obscurité.

Et c'est justement à ce moment que ce maladroit de Walmuth était allé s'aviser de battre le fils de l'homme tout-puissant! Non seulement de le battre, mais de le meurtrir, de le couvrir d'ecchymoses, de le renvoyer chez lui à l'état de poire tapée... Véritablement, ce n'était pas avoir de chance! Surtout quand on n'avait en poche, pour conjurer l'effet de ce terrible incident, qu'une pauvre pétition signée par une vingtaine d'habitants de Hoya et invitant le nouveau gouverneur à visiter leur ville.

Le conseiller ne se dissimulait pas la gravité de la situation. Le général s'était si souvent montré brutal, et toujours si sceptique à l'endroit du parti autonomiste! Il avait parfois répondu de si singuliers billets aux formules les plus serviles! Peut-être allait-il tout simplement faire mettre le tuteur de Walmuth à la porte, après ce qui s'était passé.

Aussi le pauvre homme était-il plus mort que vif en entrant à l'hôtel de la Couronne, où Son Excellence était descendue.

A son extrême surprise et à sa joie profonde, il fut reçu sans délai, et presque avec enthousiasme.

Il faut dire que le gouverneur venait d'être accueilli par la population de Göttingue avec une

froideur évidente. Il avait déjà pu remarquer sur son passage un parti pris de faire le vide autour de lui. Depuis trois heures qu'il était arrivé, il n'avait pas reçu une seule visite, si l'on excepte celles des fonctionnaires prussiens de la ville, du recteur et des membres du Sénat universitaire. Il se sentait isolé, mis en quarantaine.

Aussi était-il disposé à se raccrocher au moindre témoignage de respect, apparent ou réel, et la pétition des prétendus notables de Hoya que le conseiller lui apportait lui fit-elle un plaisir extraordinaire.

Le général avait d'ailleurs fort bien dîné. Au mépris de toutes les prescriptions du docteur Zahn, et au risque de regagner deux ou trois livres d'embonpoint, comme cela lui arrivait à peu près régulièrement tous les jours depuis qu'il avait quitté l'Institut orthopédique, — il avait mangé à son appétit, bu plusieurs moos de bière et fumé cinq à six grandes pipes de tabac.

A la vérité, il était en beau chemin pour perdre tout le bénéfice d'une cure à laquelle il devait pourtant le regain d'activité et d'énergie qui lui avait permis de mener à bien la campagne de sa nomination à Hanovre. Mais, bah ! il serait toujours temps de se condamner au régime si l'apoplexie voulait de nouveau montrer les dents !

Il se montra donc bon prince, se laissa bercer à l'espérance d'une réception triomphale à Hoya,

et poussa l'amabilité jusqu'à inviter le conseiller de guerre, à l'issue de leur entrevue, à l'accompagner dans une promenade en voiture qu'il allait faire aux bâtiments de l'Université et aux environs de la ville.

« Le bourgmestre et le recteur vont venir me chercher. Vous trouverez bien une place dans une des voitures, et nous causerons en route ou au retour! » lui dit-il.

Du reste, pas un mot de l'affaire qui avait si vivement inquiété le conseiller. Est-ce que par hasard Max von Gundell avait jugé à propos de ne pas se vanter de la correction qu'il avait reçue? Il y avait au moins un homme au monde qui lui savait bon gré de sa discrétion. C'était l'ex-intendant.

Comme il lui aurait volontiers présenté ses compliments, à cet intéressant vaincu, en l'apercevant dans la calèche tout attelée qui attendait le gouverneur! Comme il l'aurait remercié de n'avoir pas gardé trace de ses malheurs, de s'être condamné pendant huit jours à vivre sous les compresses d'arnica, et d'avoir pu se faire une figure présentable pour l'arrivée de son père!

Malheureusement, quand il s'approcha de lui, von Gundell, le reconnaissant pour le tuteur de Walmuth, lui tourna le dos.

Au surplus, on se préparait à partir.

Deux aides de camp et un détachement de cui-

rassiers, qui formaient l'escorte, montaient à cheval.

Le bourgmestre et le recteur venaient d'arriver et prenaient place dans la calèche. Trois autres voitures amenaient des personnages de moindre importance.

« Conseiller Strohmayer, placez-vous là, dans le landau! » cria le général sur le marchepied.

L'ex-intendant aurait voulu que tout Hoya fût témoin de cette faveur insigne.

Cet appareil militaire, ce cliquetis d'armes, d'éperons et de gourmettes, cet éclat, ce mouvement, lui rappelaient ses plus beaux jours et lui tournaient la tête.

En voiture à la suite du gouverneur! La fortune voulait décidément lui sourire. Il se voyait à bref délai couché tout vif dans la *Gazette officielle*.

On partit.

Le cortège se dirigea d'abord vers la bibliothèque et la vieille Collegien Haus, pour arriver à l'*aula* qu'on visita rapidement.

Pourvu qu'on n'eût pas l'idée de monter au *carcer*! Le conseiller trembla quand le recteur en indiqua la porte.

Mais le général ne songea même pas à demander s'il y avait un prisonnier, ou ne se soucia pas de toucher à la question, de peur d'avoir à faire acte d'indulgence, — un exercice foncièrement opposé à sa nature.

Max von Gundell était très rouge. Tout le monde pensait évidemment à Walmuth ; mais personne ne fit allusion à sa présence derrière cette porte à gros clous de fer.

On se rendit au Rempart. Le cortège en fit le tour au milieu d'une profonde solitude. Les habitants semblaient avoir pris à tâche de rester chez eux ce jour-là, et les étudiants eux-mêmes, à l'exception des Prussiens, évitaient de se montrer.

Il y avait quelque chose de sinistre dans le défilé de ces voitures si brillamment escortées, roulant au milieu de la ville déserte, sans qu'une fenêtre s'ouvrît pour les voir passer, ou s'allongeant sur le boulevard entre deux rangées d'arbres dépouillés par l'hiver, sans qu'un chapeau se levât à leur passage.

Les calèches remplies de fonctionnaires en uniforme, les cuirassiers aux lourdes montures, les sabres nus, les casques luisants d'acier sous un ciel bas et triste, tout cet étalage du pouvoir s'avancant dans le vide, — c'était bien l'image de la conquête, de l'autorité étrangère implantée de vive force au milieu des populations hostiles.

Chacun dans le cortège subissait l'influence de ce froid moral qui venait s'ajouter à celui d'une grise journée de décembre. Toutes les figures s'étaient assombries.

Seul, l'ex-intendant voyait, dans cet isolement

même, un motif personnel de satisfaction et de confiance.

« C'est bon ! Enfermez-vous dans vos tanières ! Boudez comme de vieilles taupes, tas d'imbéciles ! pensait-il, on n'en sera que plus reconnaissant à M. le conseiller Strohmayer de son adhésion, et mieux disposé à lui en savoir gré ! »

Et il se frottait les mains en imagination, si l'on peut ainsi dire, en discutant à part lui ce qui valait le mieux : organiser à Hoya une troupe de claqueurs chargés de précéder en tous lieux la voiture de Son Excellence, et de simuler sur son passage une foule enthousiaste ? ou, au contraire, rester avec le Comité autonomiste le seul représentant des saines doctrines, et présenter au gouverneur, sur un plat d'argent, les souhaits et les compliments du parti ?... Oui, c'était peut-être encore le plus sage. Exprimer le vœu que le général von Gundell reçût bientôt le titre de vice-roi, comme la seule chose qui manquât au bonheur des Hanovriens ! Ce serait à la fois simple, peu coûteux et flatteur. Le gouverneur ne pourrait manquer d'en être ravi. Et alors... alors... dame ! on verrait bien !...

Le conseiller en était à la fin de ses réflexions ambitieuses, bercées par les moelleux ressorts du landau, quand il s'aperçut que les voitures avaient subi un temps d'arrêt, et mit la tête à la portière pour en savoir le motif.

« Le héron de Walmuth ! fit-il *in petto*.

— Tiens ! le beau héron blanc ! » avait dit un instant plus tôt le général.

On était maintenant sorti de la ville par la porte de Wende, et le cortège suivait la rive gauche de la Leine.

C'était Liebchen, en effet, qui pêchait paisiblement au bord de la rivière, sans plus penser au gouverneur prussien, à ses pompes et à ses œuvres, qu'aux cerises d'antan.

Et Max von Gundell venait de dire au cocher d'arrêter.

A la vue de l'oiseau, toutes ses haines, toutes ses rancunes, s'étaient réveillées à la fois. Les épisodes ridicules du Brocken, la scène terrible du précipice où le héron avait été témoin du service à lui rendu par Walmuth, — la parodie des Wilden, où le héron avait joué le premier rôle, — l'humiliation d'avoir été battu à la *Mensur*, dont le héron avait été la cause, — tout cela lui revint en mémoire. Il fut repris d'un désir sauvage de se venger sur cette créature inoffensive de tous ses griefs accumulés, et de frapper Ziegler au cœur, en ce favori de son enfance.

Et c'est pourquoi, se plaçant à genoux sur le siège qu'il occupait dans la calèche, devant son père et le recteur, et priant le cocher de lui prêter son fouet, il donna l'ordre de ralentir, puis d'arrêter les chevaux à la hauteur du grand oiseau blanc.

Habitué comme il l'était à ne pas s'inquiéter du voisinage de l'homme, Liebchen restait immobile, l'œil tourné vers le fil de l'eau et guettant une carpe dont il surveillait depuis quelques minutes les évolutions, — quand soudain un coup de fouet cinglé d'une main sûre vint lui casser net les deux jambes, ces deux jambes fines et délicates qui semblaient ne porter son corps que par un prodige d'équilibre.

Terrassé par cette attaque imprévue, le héron ouvrit ses puissantes ailes pour s'envoler.

Mais au même instant, un second coup plus formidable encore l'atteignit à la tête, enroula autour de son col la grosse corde de cuir.

Max von Gundell se retourna vers le landau où se trouvait l'ex-intendant :

« Eh! monsieur le conseiller de guerre, cria-t-il en ricanant, vous pouvez conter à votre pupille comment j'ai pêché son héron à la ligne ! »

Il relevait le fouet pour achever le malheureux oiseau. Mais, à sa surprise et à son épouvante, — à celle de tous les spectateurs, — Liebchen, au lieu de chercher à fuir, se jeta furieux sur son agresseur.

Un cri de douleur et de rage, suivi presque aussitôt d'un second cri, déchira les airs.

« Oh!... Oh!... Les yeux!... C'est aux yeux qu'il me frappe!... »

C'était Max qui parlait ainsi.

On vit alors une lutte confuse. Le fouet était tombé des mains du Junker, qui se crispait sur le cou du héron, le tordaient et bientôt l'eurent étranglé.

Le général, le recteur, le bourgmestre, les aides de camp, les valets, tout le monde s'empressait autour du blessé.

« Je suis perdu!... Je n'y vois plus!... De l'eau!... De l'eau!... » hurlait l'infortuné.

Quelqu'un poussa du pied le cadavre du héron, gisant à terre, et le lança dans la rivière, qui l'emporta dans ses flots rapides vers le Wésér d'abord, puis vers l'Océan.

Mais, en mourant, Liebchen avait infligé à son meurtrier un châtement terrible. Il s'était chargé de punir à la fois le crime du père, les cruautés du fils et l'outrage que leur présence même était pour le Hanovre.

Car Max von Gundell était aveugle. De deux coups de bec, il avait eu les yeux crevés.

Personne ne pouvait croire d'abord à ce résultat épouvantable d'un combat si inégal et qui n'avait pas duré vingt secondes. On serra des mouchoirs mouillés sur les paupières de Max. On revint à l'hôtel en toute hâte.

Mais les chirurgiens les plus éminents de l'Université, convoqués d'urgence, ne purent que constater le mal, — un mal irréparable.

La cornée, le cristallin, le nerf optique même,

toutes les enveloppes et les parties essentielles de l'œil avaient été transpercées de chaque côté comme de deux coups de poignard.

Le cas était sans ressource.

Dans sa douleur et sa colère, le gouverneur ne savait à qui s'en prendre.

Il commença par accabler le conseiller Stroh-mayer des injures les plus grossières, comme si le malheureux avait été responsable de la catastrophe.

Est-ce qu'il aurait jamais dû permettre à son pupille d'élever un oiseau aussi féroce? C'était lui qui était cause de tout! C'était peut-être sa présence dans le cortège qui avait poussé Max à s'attaquer au héron!... Il n'avait qu'à décamper, à ne plus montrer sa face de carême-prenant!... ou c'était à coups de pied qu'on le reconduirait... Quant aux notables de Hoya, on se moquait d'eux et de leurs adresses! Ils pouvaient aller au diable, avec tout ce qui était jamais venu de cette maudite ville!... C'est avec du canon qu'on menait ces gens-là!...

Le misérable conseiller s'enfuit terrifié.

Alors ce furent les chirurgiens que le général traita d'imbéciles. Puis le recteur, le bourgmestre, qui n'auraient pas dû tolérer dans Göttingue une bête aussi malfaisante. Puis les gens de l'hôtel qu'il menaça de faire fusiller dans la cour, parce qu'on lui faisait attendre de la glace.

Il aurait voulu qu'on sévît contre Walmuth, comme propriétaire du héron. Mais le moyen, quand le jeune homme, en prison depuis douze jours, était si manifestement innocent de ce qui s'était passé, et pouvait lui-même se plaindre à bon droit qu'on eût brutalement assailli et étranglé Liebchen ?

Une enquête fut instituée pour examiner avec soin toutes les circonstances qui avaient contribué à produire ce déplorable accident.

Le résultat le plus clair de cette enquête fut de mettre en lumière l'existence de la Burschenschaft non autorisée des Wilden, que le gouverneur s'empressa de supprimer par un arrêté spécial.

Mais le Sénat se prononça unanimement contre des poursuites intentées à l'élève Ziegler, dont tous les rapports montraient que la conduite avait été parfaitement honorable et loyale.

Tout ce qu'on put faire fut de décerner, non moins unanimement, le *consilium abeundi* à Hirschfeld, dont la lâche dénonciation fut reconnue la cause déterminante de la crise.

Il fallut en rester là. Le juge universitaire lui-même, tout dévoué qu'il était à la politique prussienne, dut reconnaître l'impossibilité de toucher à la personne d'un étudiant protégé par un vote du Sénat.

Le jour même où Walmuth sortait de prison, le général quitta la ville avec son fils, en profé-

rant les menaces les plus épouvantables contre les privilèges universitaires.

Les Wilden avaient tenu, l'avant-veille, leur dernière réunion, et l'avaient dédiée à la mémoire du pauvre Liebchen, leur camarade et leur ami à tous. Ne pouvant lui faire des funérailles dignes de lui, ils voulurent du moins célébrer par un grand *Commers* de deuil sa fin tragique, et s'assemblèrent en grand mystère, à cet effet, à l'hôtel de la Cigogne.

La cérémonie empruntait une solennité particulière à ce secret même et à l'arrêté de dissolution qui venait de frapper la corporation.

Olshausen présidait. Tous les Wilden avaient un crêpe au bras. Tous ils portaient en sautoir le ruban noir de la Société.

Un à un ils étaient entrés, ils avaient donné le mot d'ordre et s'étaient assis en silence autour de la table chargée de grands verres de café.

Quand la tenue fut au complet et les portes closes, Sturm prit la parole et prononça l'éloge funèbre de Liebchen.

Puis Fries se leva à son tour et récita une poésie qu'il avait composée le jour même. Il dit :

« *Le pauvre héron est mort, — le héron neigeux, aussi brave que blanc, — qui n'avait pas pu vivre à Berlin, — car il y voyait trop de casques à pointe, — et qui était revenu au foyer hanovrien.*

« *Le pauvre héron est mort, — le héron nei-*

geux, épris de liberté, — qui pour notre esprit attendri personnifiait la haine de certaines casquettes, — le regret des jours écoulés, — l'espoir d'un avenir meilleur.

« Le pauvre héron est mort, — le héron neigeux, fidèle à l'amitié, — étranglé par la main brutale — d'un lourd Poméranien qui voyait en lui — le remords de ses crimes — et le défi muet d'un peuple asservi.

« Mais il renaîtra notre héron neigeux, — comme un phénix radieux, — il reviendra sur l'aile d'un cyclone vengeur, — pour s'asseoir à jamais au foyer hanovrien! »

Entre deux strophes on avait bu une gorgée de café.

Quand la dernière eut été dite, on la répéta en chœur, puis on acheva de boire, et, d'un coup sec, sur l'ordre d'Olshausen, tous ensemble on brisa les verres vides sur la table, en signe de deuil.

La corporation des Wilden avait vécu.

## CHAPITRE XXII

## UNE PARTIE DE PÊCHE. — CONCLUSION

Le mois d'août était de retour, et le docteur Gerhard Zahn, en visite à Hoya, était, en compagnie de Walmuth et du professeur Kräbinger, occupé à jeter sur le Wésér une de ces fortes lignes à amorces de plumes de faisan doré, avec lesquelles on prend les magnifiques saumons qui sont l'orgueil des Hanovriens.

C'est tout un art que ce lancer, — un art qui exige à la fois beaucoup de force et d'adresse, et le professeur Kräbinger, depuis longtemps rompu au métier, riait de voir les efforts répétés de ses deux amis.

« Il faut que je vous montre encore le tour de main ! dit-il enfin. Vous vous placez ainsi, le dos à la rivière. Vous saisissez votre canne et vous l'amenez lentement, sans secousse, sur l'épaule droite. Puis, au moment où elle y arrive, vous



LE HÉRON FURIEUX SE JETA SUR SON AGRESSEUR.

BIBLIOTECA NACIONAL  
DE MAESTROS

précipitez le mouvement, et du coup vous devez amener la mouche au point voulu... Tenez, voyez plutôt!... »

Et il exécuta la manœuvre avec la canne à pêche de Walmuth, un magnifique bambou fortement vissé sur ses divisions et qui aurait porté, sans casser, un poids de deux cents livres.

« Votre mouche est trop haut à la surface, reprit-il en s'adressant au docteur. Il faut qu'en l'attirant à vous, vous ne fassiez pas la moindre ride sur l'eau, tout en évitant de la noyer au point de la perdre de vue... »

A ce moment les trois pêcheurs virent passer sur le chemin de halage, à huit ou dix mètres d'eux, un personnage sombre et mélancolique, distrait et désenchanté, qui marchait la tête basse, sans rien voir devant lui, et qui ne les remarqua même pas.

« C'est mon tuteur, dit Walmuth à voix basse. Il n'est pas encore consolé du naufrage de ses espérances. Croiriez-vous qu'on lui reproche maintenant jusqu'à ses illusions autonomistes ?

« Ce sont, — dit publiquement le général von Gundell, des doctrines pernicieuses, faites pour égarer les peuples sur les sentiments de fidélité absolue qu'ils doivent à l'auteur de la grande unité allemande ; il faut les combattre impitoyablement parce qu'elles servent de voile aux idées de révolte les plus coupables. Le conseiller transformé en insurgé, — qu'en dites-vous ?

— Je dis que c'est le sort commun et mérité des chauves-souris politiques, » répliqua le professeur.

Ici l'amorce du docteur, quoique placée contrairement à tous les principes, fut manifestement flairée par un poisson de forte taille, et tout le monde se tut.

Mais ce n'était qu'une fausse alerte, et le saumon, après avoir tourné une minute ou deux autour de ce brillant panache, se décida prudemment à filer.

Le docteur Zahn ne parut pas s'en formaliser outre mesure.

« Vous ai-je dit que je vais quitter Berlin et m'établir à Vienne? — reprit-il après un long silence. Ces bons Prussiens ont fini par découvrir une intention satirique dans mon mémoire sur l'adipeux. Ils y ont mis le temps, selon leur habitude. Mais, depuis que cette idée funeste s'est glissée dans leur cerveau, tout le monde me fait froide mine, même Weissritter qui se montre de plus en plus gêné d'être mon associé. Cela m'a décidé à lui proposer une dissolution de Société qu'il a acceptée avec enthousiasme. Les gens d'affaires sont en train de tout régler, et au mois d'octobre prochain je dis adieu pour toujours à la capitale des casquettes.

— Chut!... » fit le professeur Kräbinger.

Et il y eut encore un silence prolongé. Walmuth était resté tout pensif.

« Docteur, dit-il enfin à demi-voix, est-ce que vous n'auriez pas besoin à Vienne d'un élève qui vous accompagne à l'hôpital, qui recueille vos observations, qui vous aide de son mieux, et qui profite en retour de votre enseignement et de votre expérience?

— Sans doute, fit Gerhard en souriant.

— Eh bien! pourquoi ne me permettriez-vous pas d'être ce disciple assidu et dévoué? reprit ardemment Walmuth. J'ai bien employé ma première année, je vous assure. Me voici depuis trois mois débarrassé, grâce au cher professeur, de ce maudit examen de sortie et des études préparatoires dont Gœttingue, mieux que toute autre Université, pouvait me donner les éléments. Mais il est temps pour moi d'entrer dans les études médicales proprement dites, et Vienne, bien plus qu'une petite ville, m'offrirait des ressources à cet égard. Et puis, avec vous ce serait si bon d'apprendre!... Oh! je vous en prie, docteur, ne dites pas non!

— Mais je ne dis pas non le moins du monde! s'écria Gerhard en riant, et en répondant à l'étreinte chaleureuse de la main qui se tendait vers lui. Je dis même si peu non, que, s'il faut vous avouer mon machiavélisme, j'ai déjà parlé à M<sup>me</sup> Ziegler d'un plan qui a beaucoup d'analogie avec le vôtre...

— En vérité?

— En vérité, grand enfant! Croyez-vous que je

ne songe qu'à pêcher des saumons sur le Wésér?

— Peut-être vaudrait-il mieux y songer maintenant que nous y sommes! dit l'impitoyable professeur.

— Bah! les saumons ne nous entendent pas, j'en suis sûr, » répondit le docteur tout en déférant à l'observation.

Mais bientôt l'habitude fut encore la plus forte.

« Je crois comme vous, reprit-il à voix basse, que Gœttingue n'est plus le séjour qu'il vous faut, et je suis venu ici avec le dessein formel d'en ramener un élève... Je puis même ajouter un détail qui, je l'espère, ne vous sera pas désagréable. C'est que Trude et Peter Schmidt ont déjà consenti à venir tenir ma maison là-bas. Depuis qu'il a dû vous mettre au *carcer*, ce pauvre Schmidt a pris son métier en horreur... Je n'ai pas eu de peine à le décider...

— Mais, sapristi, si vous bavardez ainsi, nous ne prendrons jamais rien! » expostula le pauvre professeur.

Il n'avait pas plutôt exhalé cette protestation, que la ligne de Walmuth reçut une secousse significative, à laquelle il répliqua en relevant vivement la pointe de sa canne à pêche par un vigoureux coup de poignet.

« Il est ferré!... cria le professeur oubliant aussitôt tous ses griefs... Ah! le gaillard! se démène-t-il!... Laissez-le faire!... Lâchez de la

corde!... Vite!... plus vite!... Là, le voilà qui se calme! Il se croit dégagé. Mais tenez-vous prêt. Il va recommencer à se démener. »

Ce fut tout un drame. Pendant huit ou dix minutes le poisson se débattit, faisant des efforts vigoureux pour casser la ligne, tirant, mettant à la plus rude épreuve l'élasticité de la canne à pêche. Mais toujours, au moment où il menaçait de tout rompre, on lui lâchait de la ligne, pour recommencer tout aussitôt à l'enrouler sur le barillet.

Enfin il s'épuisa, ne donna presque plus signe de vie.

Aussitôt le professeur qui s'était empressé de chausser une magnifique paire de bottes en caoutchouc, entra dans l'eau son trident à la main, et, en dépit des résistances suprêmes du monstre, le harponna et l'amena à terre.

C'était un saumon gigantesque, qui mesurait un mètre trente centimètres de long et pesait au moins quarante livres, — d'un gris sombre sur le dos, avec des tons d'argent sur les flancs, des taches noires et un superbe museau rose. En somme, une prise magnifique.

« Aux innocents les mains pleines! Je n'en ai jamais ferré un aussi beau! disait le professeur.

— Tous les bonheurs aujourd'hui! s'écriait Wal-muth enchanté... Ah! si seulement mon Liebchen était là, comme il battrait des ailes à la vue d'une

si belle proie! » reprit-il avec un soudain retour de mélancolie.

Ce tribut donné à la mémoire de l'ami qui n'était plus, on déposa le vétéran du Wésér sur une claie pour le rapporter en triomphe au logis.

Le programme esquissé par Gerhard Zahn, dans cette mémorable partie de pêche, s'exécuta de point en point.

Au mois d'octobre suivant, Walmuth partit avec lui pour Vienne, où il ne tarda pas à devenir un des élèves les plus distingués de cette célèbre ville, qui a donné au monde tant de médecins illustres.

Il y a maintenant quatre ans qu'il a le grade de docteur. Cela fait un docteur de plus dans un récit qui en compte déjà beaucoup. Mais quoi! le pays des casquettes n'est-il pas aussi le pays des docteurs? Les méchantes langues disent qu'il y en a presque autant que de malades.

Cette considération n'a peut-être pas été étrangère à la détermination qu'il a prise d'émigrer à la Nouvelle-Orléans, avec son excellente mère; depuis deux ans déjà elle l'avait rejoint à Vienne, à la suite de la mort du seul être qui l'attachât encore à Hoya, la chère et vénérable aïeule.

Mais le motif déterminant de Walmuth, — et celui des soixante-quinze mille *annexés* de vingt ans qui émigrent tous les ans des ports de la Baltique ou de la mer du Nord, — a été surtout de

ne pas servir dans une armée commandée par les oppresseurs de son pays.

Il a préféré l'expatriation à cette servitude odieuse, et il a cru ne pouvoir aller chercher trop loin l'indépendance personnelle, que l'asservissement du Hanovre lui interdisait, au moins provisoirement, à son foyer natal.

Il s'est marié, peu de temps après son arrivée dans sa patrie d'adoption, avec une jeune Américaine dont le nom semble indiquer qu'elle descend en ligne droite d'un des hardis colons français qui s'établirent les premiers à la Louisiane; et il n'y a pas un mois que les journaux de la Nouvelle-Orléans annonçaient en haut de leur première colonne, selon l'usage anglo-saxon, la naissance de son deuxième enfant.

Entouré de la considération publique et déjà universellement regardé comme le praticien le plus habile de la cité, le docteur Ziegler serait parfaitement heureux, entre sa bonne mère, sa charmante femme et ses ravissants bébés, s'il ne portait au cœur le deuil de sa patrie. Aussi consacre-t-il ses heures de loisir à l'étude des questions militaires, qui ne sont pas sur cette terre de liberté l'apanage exclusif des soldats de profession; et se prépare-t-il à venir prendre rang parmi les défenseurs de l'indépendance hanovrienne, au jour qu'il ne désespère pas de voir où le colosse aux pieds d'argile s'abattra lourdement sur le sol, et

où les peuples opprimés s'uniront enfin pour revendiquer leurs droits.

Le conseiller de guerre Strohmayer, converti par sa dernière mésaventure aux idées d'un patriotisme plus éclairé, a abjuré sans réserve l'hérésie autonomiste. Mais on croit généralement peu à la sincérité de sa conversion ; la confiance de ses compatriotes ne lui revient pas.

Tout le monde sait que le docteur Gerhard Zahn s'est placé par ses beaux travaux au premier rang de la science contemporaine. Les honneurs et les dignités lui sont venus avec la gloire et la fortune. Il est membre de dix Académies, chirurgien en chef de l'*Allgemeine Krankenhaus*, l'Hôtel-Dieu de Vienne, mais toujours aussi simple de goûts et d'habitudes qu'aux jours de sa vaillante jeunesse.

Trude et Schmidt n'ont jamais cessé de tenir sa maison avec le même dévouement et comptent bien cette fois rester en fonctions jusqu'à la fin de leurs jours.

Sturm, docteur en philosophie et auteur d'un livre sur les *Origines du langage*, qui fait autorité dans toute l'Europe, a émigré lui aussi et professe à l'Université de Cambridge.

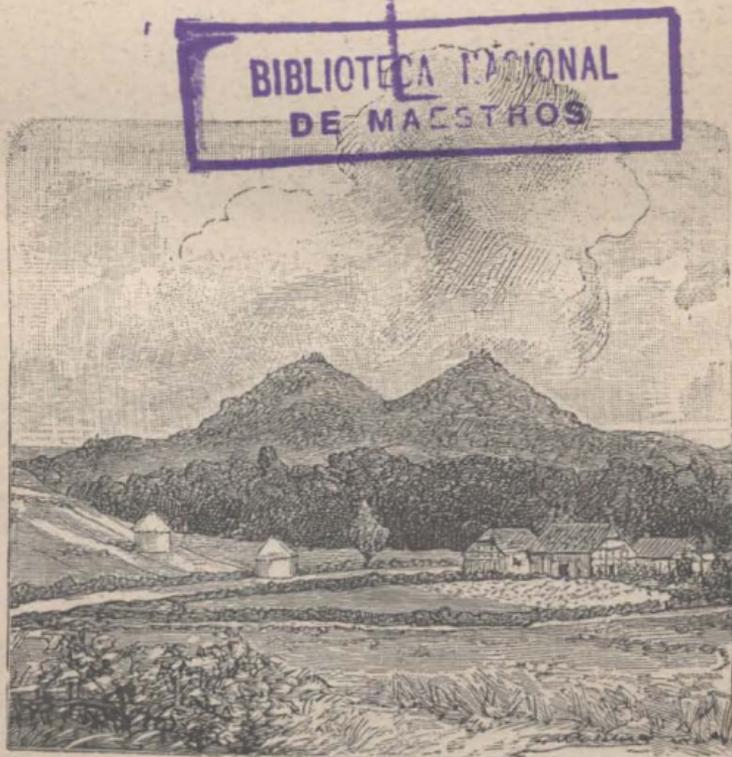
Le professeur Kräbinger est toujours un des piliers de l'enseignement du grec à Göttingue, et va donner prochainement les dernières feuilles de son grand dictionnaire.

Une attaque de paralysie générale a emporté l'an dernier le général von Gundell Krause.

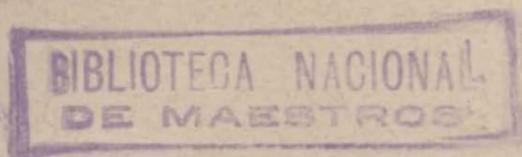
Dans les allées du Jardin-Royal, à Hanovre, on rencontre parfois au bras d'un domestique, quand le temps est beau, un grand garçon robuste et fort, qu'on s'étonne d'abord de voir marcher à petits pas comme un malade.

En approchant de plus près, on a le cœur serré en reconnaissant que le malheureux est aveugle.

Et les passants, avec un mouvement de compassion, vous disent tout bas que cet infortuné est le fils d'un des derniers gouverneurs prussiens.







# TABLE

	Pages.
CHAP. I. Walmuth et Liebchen. — M. le Conseiller de guerre . . . . .	1
— II. La politique du Conseiller. — Histoire du héron . . . . .	16
— III. Trude et Schmidt. — Le Gymnasium. — Deux casquettes . . . . .	26
— IV. Tous en lunettes. — Une leçon de géographie. — Le Junker. . . . .	41
— V. Le philologue en herbe. — <i>Dediciren</i> . — L'industrie de von Gundell. . . . .	56
— VI. La bataille de Langensalza. — Comment Walmuth attachait les chiens avec des saucisses. . . . .	70
— VII. Le professeur Ehrenreich. — Un cri du cœur. . . . .	84
— VIII. Le coup de brosse. — La vision du Schloss-Brucke. — Un ami retrouvé. . . . .	101
— IX. Théorie de l'adipeux. — L'opération . . . . .	112
— X. Le Curaterium. — Convalescence. . . . .	133

	Pages.
CHAP. XI. A la Turnhalle. — Une diète sévère . . .	168
-- XII. L'examen de sortie. — C'est l'officier! .	185
-- XIII. Dans le Harz. — Le spectre du Brocken. — La chasse au faucon . . . . .	200
-- XIV. On a parfois besoin d'un plus petit que soi. . . . .	220
-- XV. M. le bedeau de l'Université de Gœttingue. — Les Borusses . . . . .	235
-- XVI. Comment on suit les cours en Allemagne. — Un converti . . . . .	253
-- XVII. La corporation des Sauvages . . . . .	270
-- XVIII. Deux promenades aux flambeaux. . . . .	283
-- XIX. A la <i>Mensur</i> . . . . .	298
-- XX. Le guichetier malgré lui. — Une visite imprévue. . . . .	311
-- XXI. La vengeance de Liebchen. . . . .	325
-- XXII. Une partie de pêche. — Conclusion. . .	340

FIN DE LA TABLE

